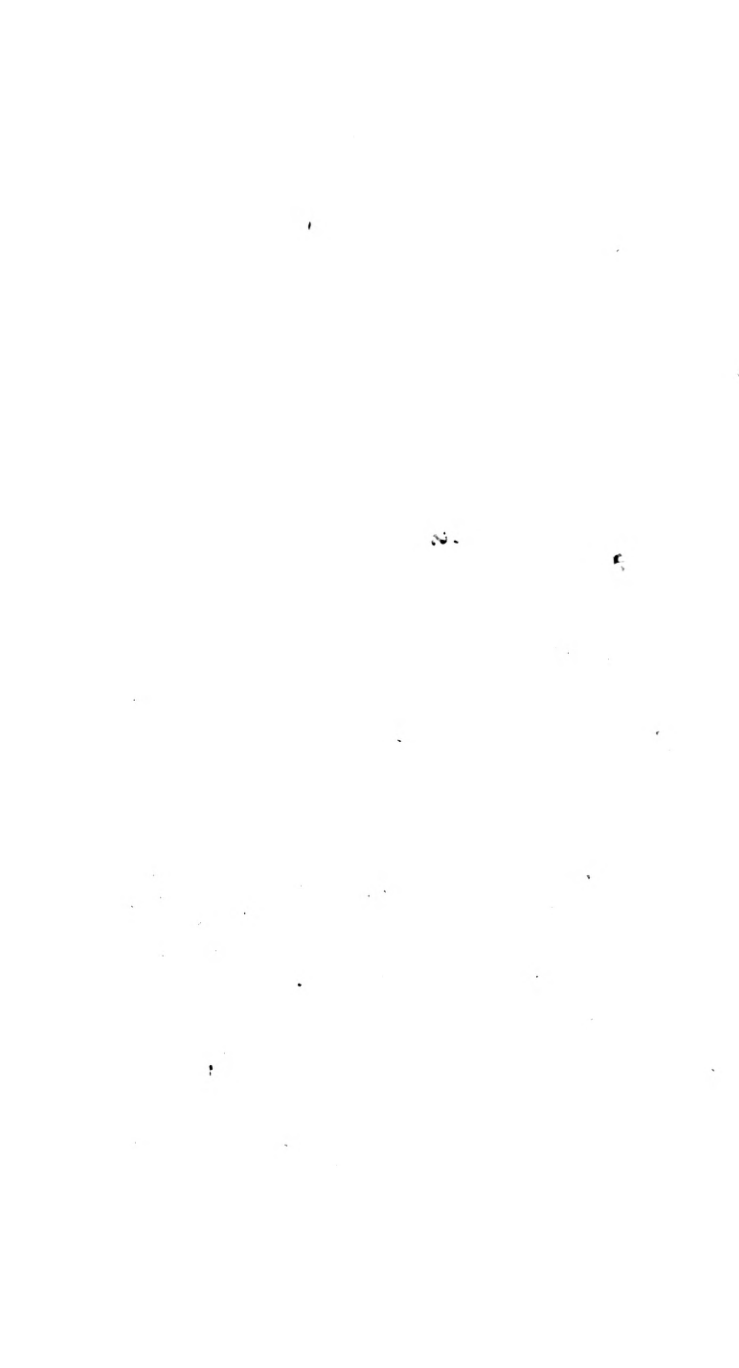


UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY



JEAN CALAS,

TRAGÉDIE.

EN CINQ ACTES, EN VERS.

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le
Théâtre de la Nation, par MM. les Comédiens
Français, le 18 décembre 1790.*

Précédée d'une Préface historique sur *Jean Calas*;
& suivie d'un nouveau Ve. Acte.

Par J. L. L A Y A.

Prix vingt - quatre sous.

A TOULOUSE;

Chez BROULHIET, Imprimeur - Libraire, rue Saint-
Rome, seul Magasin de Pièces de Théâtre.

I 7 9 I.

1717/15
17.1.24

2-

PR

1993

66614

PRÉFACE HISTORIQUE.

VOICI comment s'exprime Voltaire dans son traité sur la tolérance à l'occasion de la mort de Jean Calas :

» Jean Calas , âgé de soixante-huit ans , exerçoit la profession de négociant à Toulouse depuis plus de quarante années , & étoit reconnu de tous ceux qui ont vécu avec lui pour un bon pere . Il étoit protestant ainsi que sa femme & tous ses enfans , excepté un qui avoit abjuré l'hérésie , & à qui le pere *faisait une petite pension*. Il paroissoit si éloigné de cet absurde fanatisme qui rompt tous les liens de la société , qu'il approuva le conversion de son fils *Louis Calas* , & qu'il avoit depuis trente ans chez lui une servante zélée catholique , laquelle avoit élevé tous ses enfans. »

» Un des fils de *Jean Calas* , nommé *Marc-Antoine* , étoit un homme de lettres : il passoit pour un esprit inquiet , sombre & violent. Ce jeune homme ne pouvant réussir ni à entrer dans le négoce auquel il n'étoit pas propre , ni à être reçu avocat parce qu'il falloit des certificats de catholicité qu'il ne pût obtenir , résolut de finir sa vie , & fit pressentir ce dessein à un de ses amis ; il se confirma dans sa résolution par la lecture de tout ce qu'on a jamais écrit sur le suicide. »

» Enfin , un jour ayant perdu son argent au jeu , il choisit ce jour là même pour exécuter son dessein. Un ami de sa famille & le sien , nommé *Lavaïsse* , jeune homme de dix-neuf ans , connu par la candeur & la douceur de ses mœurs , fils d'un célèbre avocat de Toulouse , étoit arrivé de Bordeaux la veille ; il soupa par hasard chez les *Calas*. Le pere , la mere , *Marc-Antoine* leur fils aîné , *Pierre* leur second fils , mengerent ensemble. Après le soupé

on se retira dans un petit salon ; *Marc-Antoine* disparut : enfin , lorsque le jeune *Lavaïsse* voulut partir , *Pierre Calas* & lui , étant descendus , trouverent en bas , auprès du magasin , *Marc-Antoine* en chemise , pendu à une porte , & son habit plié sur le comptoir. Sa chemise n'était pas seulement dérangée ; ses cheveux étoient bien peignés : il n'avait sur son corps aucune plaie , aucune meurtrissure. »

» On ne décrira pas la douleur & le désespoir du pere & de la mere. Pendant qu'ils étoient dans les sanglots & dans les larmes , le peuple de Toulouse s'attroupe devant la maison. Ce peuple est superstitieux & emporté ; il regarde comme des monstres ses freres qui ne sont pas de la même religion que lui , &c. C'est à Toulouse , qu'on solemnise , tous les ans , par une procession & par des feux de joie , le jour où l'on massacra quatre mille citoyens hérétiques , il y a deux siecles. »

» Quelque fanatique s'écria que *Jean Calas* avoit pendu son propre fils *Marc-Antoine*. Ce cri répété fut unanime en un moment ; d'autres ajouterent que le mort devoit , le lendemain , faire abjuration ; que sa famille & le jeune *Lavaïsse* l'avaient étranglé par haine contre la religion catholique. Le moment d'après on n'en douta plus : toute la ville fut persuadée que c'est un point de religion chez les protestans , qu'un pere & une mere doivent assassiner leur fils dès qu'il veut se convertir. »

» Le sieur *David* , capitoul de Toulouse , excité par ces rumeurs , voulant se faire valoir , par une prompte exécution , fit une procédure (1) contre les regles & les ordonnances. La famille *Calas* , *Lavaïsse* , la servante catholique , furent mis aux fers ».

» On publia un monitoire , non moins vicieux que la procédure. On alla plus loin , *Marc-Antoine Calas*

(1) Le procès-verbal , par exemple , fut fait à l'hôtel-de-ville , au lieu d'être dressé dans les lieux même où l'on avoit trouvé le mort ainsi que l'exige l'ordonnance.

étoient mort calviniste ; & s'il avoit attenté sur lui-même , il devoit être traîné sur la claie : on l'inhuma avec la plus grande pompe , dans l'église de Saint-Etienne , malgré le curé , qui protestoît contre cette profanation. »

» Les pénitens blancs firent à *Marc-Antoine* un service solennel comme à un martyr. Jamais aucune église ne célébra la fête d'un martyr véritable avec plus de pompe ; mais cette pompe fut terrible. On avoit élevé au-dessus d'un magnifique catafalque , un squelette qu'on faisait mouvoir , & qui représentoit *Marc-Antoine Calas* , tenant d'une main une palme , & de l'autre la plume dont il devoit signer l'abjuration de l'hérésie , & qui écrivait en effet l'arrêt de mort de son pere.

« Dès ce moment la mort de *Jean Calas* parut infaillible ».

» Ce qui , sur-tout , prépara son supplice , ce fut l'approche de cette fête singulière que les Toulousains célèbrent tous les ans , en mémoire des quatre mille huguenots. Cette année étoit l'année séculaire , &c. &c. ».

On peut juger d'après ce précis , qu'on lira plus au long dans *Voltaire* , que je n'altère aucuns des faits principaux ; à moins qu'on veuille mettre au rang des faits , les motifs de vengeance , que j'ai prêtés au capitoul pour donner à mon action une marche plus dramatique , si le fanatisme conduit toutes les mains qui vont signer l'arrêt de la mort de *Calas* , me suis-je dit , ne répandrai-je pas sur mon ouvrage la même couleur , & n'est-il pas plus adroit & plus théâtral de montrer les juges de Toulouse comme autant d'instrumens dans les mains d'un seul , qui , moins aveugle , fait servir leur fanatisme à ses projets , réveille adroitement leur haine contre les protestans , pour mieux satisfaire la sienne propre contre *Calas* ?

Ce ne sera point , peut-être , le capitoul de Toulouse , cet homme grossièrement & mal-adroitement féroce ; mais qu'importe si les fils sont les mêmes , que la trame soit ourdie par telle où telle main ? dès

que ce sont des fanatiques qui se souillent du sang d'un vieillard, qu'il importe qu'ils soient commandés par un aveugle comme eux, ou que cet homme plus éclairé dirige & assure leurs opérations? Ce n'est donc point *David* que j'ai mis en scène : il n'est point nommé dans l'ouvrage; quoique plusieurs personnes qui ont vécu à Toulouse m'aient dit; qu'on avait soupçonné dans le capitoul d'autres motifs (1) que ceux de la religion. C'est, si l'on veut, un personnage d'invitation; je ne prétends rien changer à la mémoire de *David*; la rendre ni plus odieuse, ni plus excusable : ce que je crois bien fermement, c'est que ce personnage, tel qu'on le représente dans les mémoires, ne saurait être supporté sur notre scène, que, traitant *Calas*, j'ai dû, même aux dépens de la vérité, rendre son assassin supportable.

A l'égard de la bourse, un mot suffira encore pour me justifier. Puisque mon capitoul, comme je viens de le dire, est, quant à ses motifs, un personnage de création; j'ai pu, sans blesser davantage la vérité historique, que je n'avois pas suivie en ce point, lui faire employer, soit par lui, soit par ces agens (2), des moyens de séduction auprès d'une servante qu'il devoit croire à moitié gagnée contre des protestans, puisqu'elle était catholique. Au reste, c'est au moins un fait vrai & historique qui m'a fourni ce mouvement du troisieme acte, que ceux même qui l'ont improuvé le plus, ont trouvé vraiment beau & théâtral.

(1) Ce qui paroîtroit justifié par cette réponse du capitoul à son collègue, qui lui monroit l'illégalité du trop prompt emprisonnement de *Calas* : « *N'importe, je prends tout sur mon compte; qu'on les amene;* » & par cet affreux monitoire, que *David* avoit obtenu à charges seulement, encore contre le vœu de l'ordonnance; & par cet acharnement qu'il mit à poursuivre le malheureux vieillard jusqu'à son dernier soupir. *David* voulut assister à l'exécution; *Calas* alloit expirer; le capitoul s'élance vers l'échafaud, & s'écrie; *misérable! vois ce bucher que va réduire ton corps en cendres, dis la vérité, &c. &c.*

(2) Ce n'est plus à présent le capitoul qui donne la bourse à Jeannette.

C'est encore Voltaire qui parle.

« En 1762, la servante catholique de l'infortuné *Calas*, s'étant cassé la jambe, les zélés s'imaginèrent qu'elle étoit morte des suites de sa chute, & qu'elle avoit déclaré en mourant, que son maître étoit coupable du meurtre de son fils. Ce bruit fut adopté avidement par les pénitens, & le reste de la populace de Toulouse ».

Cette servante fut obligée, pour arrêter les suites de cette imposture, de faire une déclaration juridique chez le commissaire *Hugués*; par laquelle elle atteste que rien n'est plus faux que ces bruits: *qu'elle a toujours soutenu, & qu'elle soutiendra jusqu'au dernier instant de sa vie, que ses maîtres n'ont contribué en aucune manière à la mort de leur fils Marc-Antoine, &c.*

Quant au personnage de l'assesseur, qui n'est pas encore celui de Toulouse, il me suffirait de citer quelques noms connus, pour prouver combien ses traits sont tirés de nature.

Beaucoup de personnes n'ont pu supporter le dénouement de cet ouvrage. J'en avois fait un autre bien moins déchirant: messieurs les comédiens ont préféré celui qu'on a vu; je laisse au public, seul juge de ses plaisirs, à décider entre les deux, que j'ai cru devoir lui soumettre.

Je dois, en finissant, des remerciemens à ceux de messieurs les comédiens qui ont eu des rôles dans ma pièce, & qui tous ont contribué à son succès; mais en particulier à M. *Vanove*, qui a joué *Calas*, avec une sensibilité simple & touchante, le vrai caractère de ce rôle; à M. *Fleury*, qui a déployé dans celui du conseiller de la Salle l'éloquence noble & animée de la vertu; à Mlle. *Joly*, qui, en donnant un caractère de vieillesse à ses moyens, a montré dans *Jeanette* toutes les ressources de son talent. Les rôles, de *Lavaïsse* & de *Rose*, ont été remplis avec beaucoup de sensibilité par M. *Saint-Phal* & Mme. *Petit*.

PERSONNAGES.

CALAS , Négociant de Toulouse.	M. VANHOVE.
Madame CALAS , sa femme.	Mlle. THIENARD.
ROSE , fille de M. & Mad. CALAS.	Madame PETIT.
LAVAISSSE , ami de la famille.	M. SAINT-PHAL.
Le Capitoul de Toulouse.	M. DCRIVAL.
L'assesseur.	M. LAROCHELLE.
M. DE LA SALLE , Conseiller.	M. FLEURY.
JEANETTE , servante de M. CALAS.	Mlle. JOLY.
Un Greffier.	M. BELLEMONT.
Un Huissier d'audience.	M. MARCHAND.
Plusieurs Conseillers.	
Un autre Huissier d'au- dience.	} Personnages muets.
Un Religieux Dominicain.	
Un Geolier.	
Gardes.	

La Scene est à Toulouse.

Aux deux premiers actes , dans l'appartement de M. Calas.



JEAN CALAS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CALAS le pere, LAVAISSE & ROSE, *sur l'ottomane,*
à droite.

Madame CALAS, *sur la bergere en face*

JEANETTE, *dans le fond, sur une chaise, occupée à tricoter ;*
LAVAISSE, *un livre à la main.*

Madame CALAS.

AH ! que cette lecture est vraie, intéressante !

ROSE.

Et monsieur Lavalisse a la voix si touchante !

JEANETTE.

Quels nobles sentimens !

CALAS.

Oui, tout dans cet auteur,
Attache également & l'esprit & le cœur.

ROSE.

J'ai pleuré.....

LAVAISSE.

Bon ! vraiment ?.... je vous fais toujours rire.

ROSE.

Oh ! oui, mais ce n'est pas quand je vous entends lire ;
Redites-nous encor ces vers du dernier chant :

« A la religion discrètement fidelle. »

Je les veux retenir.

LAVAISSE *lit.*

» A la religion, discrètement fidelle,

» Sois doux, compatissant, sage, indulgent comme elle ;

» Et sans noyer autrui, forge à gagner le port.

- » La clémence a raison , & la colere a tort.
- » Dans nos jours passagers de peines , de miseres ,
- » Enfans du même Dieu , vivons dumoins en freres ;
- » Aidons-nous , l'un & l'autre , à porter nos fardeaux ;
- » Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux ;
- » Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.

C A L A S .

Que ce trait est touchant !

Voilà l'humanité !....

L A V A I S S E , *continuant de lire.*

- » Nul de nous n'a vécu sans connoître les larmes.
- » De la société , les secourables charmes ,
- » Consolent nos douleurs , au moins quelques instans ;
- » Remede encor trop faible à des maux si constans !
- » Ah n'empoisonnons pas le seul bien qui nous reste.
- » Je crois voir des forçats dans un cachot funeste ,
- » Se pouvant secourir , l'un sur l'autre acharnés ,
- » Combatre avec les fers dont ils sont enchaînés. »

C A L A S .

Voilà l'intolérance !

(L A V A I S S E *cesse de lire , ils se levent.*)

C A L A S *continue.*

Ah ! que de maux ce monstre a causé dans la France !
 Que de sang répandu ! de bûchers allumés !
 Combien d'honnêtes gens dans les feux consumés !
 Qui , nés , instruits , nourris dans des dogmes contraires ,
 Expioient , par la mort , les leçons de leurs peres ;
 L'homme juge de l'homme ! eh ! n'a-t-il pas dû voir
 Qu'il oisoit de Dieu même usurper le pouvoir ?
 L'univers tombe aux pieds de son maître suprême ,
 Le culte est différent , mais l'hommage est le même....
 C'est cette vérité si simple , mes enfans ,
 Qui , dans Toulouse encore , a peu de partisans ;
 Qu'un protestant l'embrasse ; aux yeux du catholique ,
 Il devient , quel qu'il soit , une peste publique ,
 Le fléau de l'église , ensemble & de l'état :
 Penfer , leur semble à tous un horrible attentat !
 Et nous dévouant , nous , à d'éternelles flammes ,
 Des torts de leur esprit ils punissent nos ames.

Madame C A L A S .

Vous avez bien raison , mon ami ; mais pourquoi
 Les voulez-vous guérir ? non Dieu ! chacun sa foi.
 Ils regnent dans Toulouse , & l'on nous y tolere :
 Nos drapeaux & les leurs furent long-temps en guerre.
 Crains que ces vérités , sources de nos débats ,
 Ne reveillent encor nos antiques combats.

L A V A I S S E.

La vérité, monsieur, ressemble à la lumière :
Les traits d'un jour trop vif blessent notre paupière,
Il faut que, par degrés, le cœur comme les yeux,
Se fasse à recevoir les rayons précieux.
C'est un grand tort souvent que d'être raisonnable !
L'ignorance est toujours fière, dure, intraitable :
Tel est le catholique, à Toulouse aujourd'hui,
Et la raison encor n'est pas mûre pour lui.

C A L A S.

Oui ; mais son ignorance est injuste & cruelle.

Madame C A L A S.

Il faut donc n'avoir rien à débattre avec elle.

C A L A S.

Soit.....J'y pense.... A propos, n'allons pas oublier,
Demain, la pension...., c'est la fin du quartier :

Madame C A L A S.

Pour notre fils Louis ? J'ai mis à part la somme.

CALAS, à Lavalisse.

Vous avez, Lavalisse, ici, vu ce jeune homme ?
Garçon faible, mais bon comme tous mes enfans ;
Un peu crédule au fonds, quoique d'assez bon sens !
Il a, je vous le dis, plus faible que ses freres,
Quitté, depuis deux ans, le culte de nos peres ;
Il s'est fait catholique ; & jamais je ne fus
Contraindre aucunement mes enfans là dessus.
C'est en gênant les cœurs qu'on fait des hypocrites.
Il a cru lire ailleurs les vérités prescrites ;
S'il s'est trompé, le Ciel excuse son erreur,*
Qui part de son esprit, & non pas de son cœur.
Il a, près de la ville, entrepris un commerce,
Qu'avec honnêteté, qu'avec peine il exerce ;
Car les temps sont bien durs ! mais notre rente au moins
Le met, jointe au travail, au-dessus des besoins,

L A V A I S S E.

Ah ! des peres, monsieur, vous êtes le modele !

C A L A S.

De cinq enfans, trois sont encor sous ma tutelle,
Louis, Antoine & Rose ; oh ! pour Rose, entre nous,
Je compte de ma main lui donner un époux,
Un époux jeune, aimable, en un mot, fait pour elle....
Je te le garde, Rose.

L A V A I S S E.

Ah ! pour mademoiselle

Les partis, je le crois, seront nombreux.

Je n'en veux pas ... à moins ,

C A L A S.

A moins ? explique-toi....

R O S E.

A moins que je ne vive , auprès de vous , mon pere.

C A L A S.

Cela peut s'arranger.

L A V A I S S E.

S'arranger ? Je l'espère ,

Monsieur vous aime trop pour vous quitter.... Il peut
Rencontrer un époux tel enfin qu'il le veut ,
Pour lui plein de respect , plein d'amour pour sa fille ,
Qui ne fasse avec lui qu'une même famille.

C A L A S.

Sans doute.... pour Antoine , il est de mes enfans
Le seul qui dût coûter des pleurs à mes vieux ans.
Ce fils plein de talens , & de dons faits pour plaire ,
Semble les dédaigner & craindre d'en rien faire !
Non qu'il soit né méchant : mais l'ennui , le dégoût ,
Dans ce cœur de vingt-ans , altere & corrompt tout ,
Si jeune ! il s'abandonne à cette défiance
Qu'excuse en un vieillard l'âge & l'expérience.
Les humains sont l'objet de son aversion ,
Il a des premières ans perdu l'illusion :
Tout est désechanté pour ses yeux , pour son ame....
J'avois pensé d'abord qu'une amoureuse flamme
De l'homme qu'elle égare arrêtant les progrès
De la nature en lui suspendoit les bienfaits :
Mais non : j'ai vu cette ame abattue , assoupie ,
S'abreuver des poisons de sa misanthropie ,
De tristesse & de deuil entourer son loisir
Et dans ses noirs accès s'abimer à plaisir :
Quelque fois égaré par ce délire extrême
Dans l'horreur des humains ,

Il se confond lui-même.

L A V A I S S E.

Son naturel est sombre , oui ; mais honnête & franc.

C A L A S.

Oui , mais ce qui m'afflige ensemble & me surprend ,
C'est qu'avec ces ennuis , ce goût de solitude ,
Il ait pu d'un penchant conserver l'habitude ,
Puisse ce sombre ennui nous séparant de nous
Comme notre vertu , doit éteindre nos goûts !
Il joue ! , Qui , mon ami , vous concevez sans peine ,

Qu'exhalant ses vapeurs contre la race humaine ,
Et ne voyant jamais l'homme qu'en enrageant ,
Il le hait encor plus quand il perd son argent ;
Et dans sa noire humeur , il perd .. il perd sans cesse.

L A V A I S S E.

Je le crois.

C A L A S.

Quel tourment , Monsieur , pour ma vieillesse !
Vous venez de le voir là pendant le soupé
Toujours sombre , rêveur , & l'air préoccupé.

J E A N N E T T E.

Oh ! je crois qu'aujourd'hui sa bourse est en souffrance.
Il a perdu , Monsieur.

C A L A S.

Comme toi je le pense ...
Il vient de nous quitter , il pouvoit jusqu'au bout
Entendre la lecture.

L A V A I S S E.

Elle est peu de son goût :
Mais tranquillisez-vous , Monsieur Calas , oui l'âge
Doit adoucir enfin ce naturel sauvage ;
La raison , le besoin de la société ,
Des levains de nos cœurs corrige l'acreté.
L'homme est né pour aimer , non haïr son semblable.

C A L A S.

Je le sens comme vous , hélas ! Le misérable !
Il m'afflige & je l'aime , & je le plains au fonds ,
Il sent les premiers traits des maux que nous souffrons ;
Vous voici de retour , c'est en vous que j'espère ,
Tâchez par vos avis de le rendre à son pere ,
De le rendre à lui-même ; il vous écoute. ...

L A V A I S S E.

Un peu.

C A L A S.

Voyez-le plus souvent.

L A V A I S S E.

Je remplirai ce vœu.

R O S E.

Bon ! vous viendrez ici voir plus souvent mon frere ?

L A V A I S S E.

Oui , Mademoiselle , oui comptez.

R O S E.

Il faut bien faire ...

Un peu pour l'amitié.

L A V A I S S E.

Tout pour la redoubler.

C A L A S.

Mon ami , puisse un jour mon fils vous ressembler :

L A V A I S S E.

Ah ! Monsieur. . .

C A L A S.

Possesseur d'une grande richesse

Privé de vos parens , jeune , votre sagesse

Dans l'âge où l'on dissipe a su la conserver :

A vingt ans , l'esprit d'ordre est bien rare à trouver !

Aussi ne vois-je pas de maison dans Toulouse

Qui de vous posséder ne se montre jalouse.

L A V A I S S E.

Monsieur. . . .

C A L A S.

Vous voulez bien par pure honnêteté

Trouver quelque plaisir dans ma société. . .

L A V A I S S E.

La plus chère à mon cœur , & la plus respectable.

R O S E.

Où vous êtes le plus aimé. . . le plus aimable.

L A V A I S S E.

Tous mes efforts au moins , font de le mériter.

C A L A S.

Enfin , mon cher ami , sans vouloir vous flatter ,

Il n'est pas dans Toulouse un père de famille ,

Un seul qui ne voulût vous donner à sa fille.

L A V A I S S E.

Il n'en est qu'un pour moi , je le dis sans détour

Dont je me fesse honneur d'être le gendre un jour.

C A L A S.

Je le répète encore , que mon fils vous ressemble !

Madame C A L A S.

Nous n'apercevons pas , mon ami , ce me semble ,

Que Monsieur Lavaisse arrivé d'aujourd'hui

Peut être bien chez nous , mais seroit mieux chez lui.

C A L A S.

Oui... les réflexions , quelque fois me surprennent ,

& Dieu fait où souvent & comme elles m'entraînent :

Pardon. . . .

L A V A I S S E.

Je n'ai jamais passé d'instans plus doux.

C A L A S , (à Rose).

Comment ! Rose , aujourd'hui tu veilles avec nous ?

R O S E.

Mais . . . je ne savais pas qu'il fut si tard , mon père.

CALAS, (à Lavaïsse):

Adieu donc.

LAVAISSSE.

Demeurez.

CALAS, (à Lavaïsse).

Souffrez qu'on vous éclaire:

(A Jannette).

Prends ce flambeau, Jannette.

(A Lavaïsse).

A demain mon ami,

ROSE.

Oui, Monsieur Lavaïsse à demain, grand merci

De votre complaisante & bien bonne lecture.

(Lavaïsse fort éclairé par Jannette).

SCENE II.

CALAS, Madame CALAS, ROSE.

Madame CALAS.

CE jeune homme est charmant.

ROSE.

Charmant; une figure.....

CALAS.

Honnête !....

ROSE.

Douce !...

CALAS.

Un cœur !....

ROSE.

Si tendre !...

CALAS.

Si loyal !...

Des mœurs ! un esprit. ...

ROSE.

D'ange ! ... un caractère...

CALAS.

Egal !

ROSE.

Toujours si complaisant !

CALAS.

Des talens estimables,

Et sans aucun travers , des qualités aimables.
Heureuse celle un jour , dont il fera l'époux !
Qu'en dis-tu , Rose ?

R O S E.

Moi ? je pense comme vous.
(Ici on entend des cris au dehors.)

C A L A S.

Qu'entends-je ? ... c'est Jeannette !...

R O S E.

Et monsieur Lavaïsse !

Je cours. . .

C A L A S , à Rose.

Restez... moi-même...

Madame C A L A S.

Ah ! je suis au supplice !

Vous exposer ! O ciel ! si ce sont des voleurs !...

C A L A S.

Eh bien , les faut-il seuls livrer à leurs fureurs ?

S C E N E I I I.

Les mêmes , LAVAISSE & JEANETTE.
(revenant tout effrayés.)

JEANETTE , respirant à peine & tombant sur un siège.

AH ! bon Dieu ! mon cher maître ! ah ! bon Dieu ! je suis morte.

L A V A I S S E.

Ah ! monsieur !

C A L A S.

Qu'avez-vous à crier de la sorte ?

L A V A I S S E.

Ah ! quel affreux malheur ! votre fils....

C A L A S.

Quoi ? mon fils ?

Madame C A L A S.

Antoine ! eh bien ?

R O S E.

Mon frere ?

L A V A I S S E , à Calas.

Ah ! venez. .

Madame C A L A S.

Je vous suis.

LAVAISSSE,

TRAGÉDIE.

L A V A I S S E , *l'arrêtant.*

Non , Madame , restez.

Madame C A L A S.

Quel effrayant mystère ?

Je veux.....

L A V A I S S E.

Non... demeurez... à Rose. Retenez votre mere ,
Mademoiselle.

(*Il sort avec Calas.*)

S C E N E I V.

Madame CALAS , ROSE , JEANETTE.

Madame C A L A S.

A H ! Dieu ! qu'est-ce que tout cela ?

Jeanette , apprenez-moi.....

J E A N E T T E , (*se roulant avec effroi.*)

Rien..... rien..... il étoit là....

Oh ! bon dieu !

R O S E.

Qu'avez-vous ?

Madame C A L A S.

Ciel ! vous glacez mon ame !

J E A N E T T E , (*se contraignant.*)

Pardon..... ce ne sera peut-être rien , madame.

(*à part , avec effroi.*)

O malheureux enfant !

Madame C A L A S.

N'enchaînez plus mes pas....

Je veux savoir.....

J E A N E T T E , (*se jettant au-devant d'elle*)

O ciel ! vous ne fortirez pas....

Madame.....

Madame C A L A S.

Laissez-moi.

L A V A I S S E , (*appellant en dehors.*)

Jeanette !

J E A N N E T T E.

L'on m'appelle ;

Madame , demeurez..... grand dieu mademoiselle ,

Mademoiselle , au moins retenez-la toujours....

Oui ma bonne.....

L A V A I S S E , (*appelant plus fort*).

Jeanette !

J E A N N E T T E .

Encore ! eh bien , j'y cours.

(*à part en s'en allant*).

Ah ! que cela , mon Dieu , nous va causer de peines !

S C E N E V .

Madame C A L A S , R O S E .

Madame C A L A S .

MA fille , tout mon sang s'arrête dans mes veines !

R O S E .

De grace , calmez vous..... j'entends du bruit , je croi.

Madame C A L A S , (*regardant par la fenêtre*).

Tout le peuple s'attroupe , à ma porte , chez moi !

Que veut dire ceci ? ma chere enfant demeure ,

Demeure un seul instant..... je reviens tout-à-l'heure.

R O S E (*l'arrêtant*).

Je ne vous quitte pas..... Voici ma bonne.....

S C E N E V I .

Madame C A L A S , R O S E , J E A N N E T T E .

Madame C A L A S .

EN Lien ?

J E A N N E T T E .

Monsieur vient de sortir.

Madame C A L A S .

Pourquoi ?

J E A N N E T T E , (*avec embarras*).

Je n'en fais rien.

Madame C A L A S .

La nuit ! Et Lavaïsse ?

J E A N N E T T E .

Ils sont sortis ensemble.

Madame C A L A S.

Mais pourquoi tous ces cris ? ce peuple qui s'assemble ?

J E A N E T T E , (avec plus d'embarras).

Madame.....

Madame C A L A S.

Parlez-donc ? vos sens sont interdits !

J E A N E T T E.

O ciel ! madame.

Madame C A L A S , (vivement).

Eh bien !

J E A N E T T E.

C'est.....

Madame C A L A S.

Je veux voir mon fils.

J E A N E T T E.

Ah ! vous n'en avez plus !

Madame C A L A S.

Mon fils est mort !

R O S E.

Mon frere !

J E A N E T T E.

Hélas ! j'aurois voulu plus long-temps vous le taire.

Madame C A L A S.

Il n'est plus ! ô mon fils !

J E A N E T T E.

Venez , quittez ces lieux ,

Rentrons dans votre chambre.....

R O S E.

Antoine !

J E A N E T T E , (hors d'elle même).

Justes cieux,

Mais ne pleurez donc pas ainsi , mademoiselle ,

Ménagez votre mere..... ayez donc pitié d'elle.

R O S E.

Ah ! ma bonne !

J E A N E T T E.

Oui ce coup vous est cruel aussi ,

Je le fais..... Oh bon dieu ! me voilà seule ici !....

Que faire ?..... au nom du ciel , ô ma chere maîtresse ,

Venez.....

Madame C A L A S.

Ah ! qu'elle main l'enleve à ma tendresse ?

J E A N E T T E.

Ce mystere est horrible ; il a quitté ce lieu

Pendant votre lecture , & sans nous dire adieu ;

Mais , j'ai cru , comme vous , que , selon son usage ,

20. J E A N C A L A S,
Il alloit reposer.... Enfin, à cet étage,
Et monsieur Lavaïsse & moi nous l'avons vu,
Le malheureux enfant! sans habit, presque nu,
Entre la double porte, à dessein rapprochée,
Porté par une corde, au sommet attachée.
Madame C A L A S.

Ah!....

J E A N E T T E.
Personne pourtant n'étoit dans la maison.
Nous aurions entendu des cris.

Madame C A L A S.

Eh! que croit-on?

J E A N N E T T E.
Qu'il faut qu'au désespoir il ait livré son ame,
Et....

Madame C A L A S.

Misérable enfant!.....

J E A N E T T E.

Plus mort que vif, madame,
Monsieur vient de sortir, & dans l'intention
De faire, je le crois, sa déclaration;
Il veut qu'en l'attendant, vous & mademoiselle.
Tâchiez de reposer.... (à Rose). Venez, passons chez elle;
Cachez vos pleurs sur-tout.....

R O S E.

Je fais ce que je peux.

Madame C A L A S.

Reposer!.....

R O S E.

Ah! venez, ma mere!....

Madame C A L A S.

Tu le veux?

J E A N E T T E, (à madame Calas).
Allons, appuyez vous sur moi.

R O S E.

Sur moi, ma mere.

J E A N N E T T E, (à Rose).

Quelle nuit....,

Madame C A L A S, (à part).

Je te suis, mais j'attendrai ton pere.

(Elle sort soutenue, d'un côté, par sa fille, de l'autre, par Jeannette).

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAVAISSÉ, ROSE.

ROSE.

OUI, faites-moi du tout un recit bien fidele.

LAVAISSÉ.

Quoi ? l'on vous aurait dit.....

ROSE.

Oui....

LAVAISSÉ.

Quoi, mademoiselle ?

ROSE.

Ne craignez pas mon âge : eh ! pour vaincre mon cœur,
J'ai déjà trop reçu la leçon du malheur.

Si jeune ! Mais parlez, parlez-moi de mon pere....

Ah ! je les contiendrai devant ma pauvre mere,
Ces pleurs qui, devant vous, seront libres du moins,
Puisqu'ils n'ont que le ciel & vos yeux pour témoins.

Eh ! pour pouvoir aux siens les cacher d'avantage,
Il faut bien, près de vous, que mon cœur se soulage,
Vous verrez mes douleurs.....

LAVAISSÉ.

Je les veux partager.

ROSE.

Oui, vous avez un cœur, vous, fait pour les juger,
Un cœur sensible..... eh bien ! ce peuple en sa furie
Veut qu'à son fils un pere ait arraché la vie ;
Il accue le mien.

LAVAISSÉ.

Quoi ! vous savez cela ?

ROSE.

Ma mere aussi..... Par-tout on en parle déjà.

Quoi ! lever sur son fils une main sanginaire !

Est-ce donc bien possible ?.... Et lui, lui ce bon pere,

Envers tous ses enfans, doux, généreux, humain,

Qui, tous également nous porta dans son sein,

Vous le connoissez, vous ; vous lui rendez justice ;

Et cette nuit encor là , monsieur Lavaïsse ,
 Quand son malheureux fils , moins à plaindre que nous ,
 Cherchoit , dans le trépas , la paix qui nous fuit tous ,
 De son cœur paternel , vous montrant la blessure ,
 Il versoit sur ce fils les pleurs de la nature ,
 Et c'est lui qu'on accuse ! il gémit loin des siens
 Dans le fond d'un cachot , sous de honteux liens !

L A V A I S S E.

Il n'y peut demeurer long-temps , mademoiselle.

R O S E.

Que de coups ont frappé son ame paternelle !
 Il pleure ! Et des cruels versant sur lui l'affront ,
 Ont pu déshonorer la douleur de son front !
 Ils ont pu soupçonner qu'un respectable pere
 Pleurât un sang chéri qu'eût versé sa colere !
 Ah ! c'est trop de revers , monsieur , pour que jamais
 Sa tendresse & son âge en supportent le faix !

L A V A I S S E.

Non , non , ne craignez rien ; cette vile imposture ,
 A pour vous , dans son sein , affermi la nature ;
 Il a fait taire alors le cri de sa douleur ,
 Pour faire mieux parler la voix de son honneur ,
 Et m'a paru , vainqueur d'un souvenir funeste ,
 Oublier ce qu'il perd pour voir ce qui lui reste :
 Je l'ai vu résigné , noble dans son revers ,
 De lui-même aussi-tôt rendre les mains aux fers ;
 Et sans fierté , sans honte , en bute aux traits de rage ,
 D'un peuple fanatique insultant son passage ;
 De ce peuple égaré , plaignant l'emportement ,
 Il a vers sa prison marché tranquillement.

R O S E.

Comment n'ont-ils pas vu sur son front vénérable
 De toutes les vertus l'empreinte respectable ?

L A V A I S S E.

Du culte dominant , voilà quel est le fruit !
 Et le grand nombre écrase ici le plus petit !
 Le catholique en nous voit une autre nature :
 Nous n'avons à ses yeux , ni vertu ni droiture.
 Leur église enfanta ce dogme trop cruel :
 « *Qui vit hors de mon sein est rejeté du ciel.* »
 Aussi , leur cœur d'un crime aisément nous soupçonne ,
 Nous , nés du même ciel , que ce ciel abandonne !

R O S E.

O juste Dieu ! mais nous , les traitons-nous ainsi ?
 N'ai-je pas vu cent fois , mon pauvre pere ici ,
 De quelques-uns d'entr'eux soulager les miseres ?

Souvent plaindre leur tort , les appeller les freres ?
 Quoi ! recevant son or , ces méchans en secret
 Méprisoient-ils la main qui versoit le bienfait ?

L A V A I S S E.

Beaucoup , mademoiselle , oui , la reconnoissance ,
 Pour tel cœur , est un poids dont le mépris dispenfe.

R O S E.

O ciel ! j'aime bien mieux notre religion !
 On n'y ferme point l'ame à la compassion ,
 Et l'on y fait dumoins plaindre le misérable.

L A V A I S S E.

Etre humain , bienfaifant ; oui c'est la véritable.

R O S E.

J'entends ma mere..... adieu..... calmez bien son ennui.
 (Elle fort.)

S C E N E I I.

L A V A I S S E , Madame C A L A S , J E A N E T T E.

Madame C A L A S (à Jeanette.)

AL L E Z , & fi quelqu'un me demande aujourd'hui ,
 Sachez d'abord le nom , & venez.....

J E A N E T T E.

Oui , madame.
 (Jeanette fort.)

S C E N E I I I.

Madame C A L A S , L A V A I S S E.

Madame C A L A S.

QUE d'attaques , monsieur ! c'en est trop pour mon ame !
 Elle y succombera ! Tant d'affauts à la fois
 Me peignent comme un songe , hélas ! ce que je vois !!
 Ah ! que l'homme , monsieur , est méchant & barbare !

L A V A I S S E.

Il est vrai ?

Madame C A L A S.

Savez-vous , monsieur , ce qu'on prépare
 On vient de me l'apprendre.

J E A N C A L A S ,

L A V A I S S E .

Eh ! quoi ?

Madame C A L A S ,

C'est peu pour eux ,

D'avoir osé flétrir un vieillard vertueux

De l'intérêt du ciel couvrant leurs calomnies ,

Ils osent se parer , pour les voir impunies ,

Du voile respecté de la religion !

« Mon fils devoit le soir faire abjuration , »

Disent-ils , « & son pere aveugle & fanatique

» N'a plus dans son enfant , rien vu qu'un catholique ?

» Et du sang égaré détruisant le saint nœud ,

» » Il a tué son fils croyant plaire à son Dieu , »

Quelques-uns vont plus loin ; « c'est la famille entière ,

» Qui leva sur ce fils une main meurtrière ,

» Disent-ils , » & frappés d'un délire insensé ,

Ils courent , promenant par-tout son corps glacé

Et , lui faisant des siens une horrible hécatombe

Au sein de leur église , ils ont placé sa tombe !

L A V A I S S E .

Dieu !

Madame C A L A S .

Le cruel enfant , en faits comme en discours ,

Au culte protestant fut attaché toujours.

L A V A I S S E .

Oui , devant-nous souvent il a blâmé son frere.

Madame C A L A S .

Ah ! lorsque j'ai quittai mon pays l'Angleterre ,

Pour venir épouser Monsieur Calas ici ,

Croyais-je que le sort dût m'éprouver ainsi ?

L A V A I S S E .

C'est bien sincèrement que je vous plains , madame ;

Mais cherchez , croyez-moi , des forces dans votre ame ;

Le ciel qui vous enleve un de ses plus chers dons ,

Vous laisse autour de vous des consolations ,

Et ces chagrins cuisans , dont le poids vous obsède ;

Se doivent modérer , puisqu'ils sont sans remede.

Madame C A L A S .

C'est ce qui rend pour moi leurs traits plus pénétrants ,

Puisqu'ils sont éternels , & que la main du temps ,

D'aucun baume d'espoir ne flatte ma blessure !

Si mon fils , succombant au vœu de la nature ,

Laisant sur lui du ciel s'accomplir les décrets....

N'eut point , en se frappant , devancé ses arrêts ;

Dieu

Dieu me l'avoit donné, Dieu pouvoit le reprendre,
Alors j'aurois porté mes larmes sur sa cendre,
J'aurais pleuré mon fils en enviant son sort;
Mais sans gémir sur lui du crime de sa mort!

L A V A I S S E.

Calmez-vous, c'est Jeanette.

Madame C A L A S.

Et quoi? que me veut-elle?

Qu'est-ce?

S C E N E I V.

Les mêmes, J E A N E T T E.

J E A N E T T E.

U N monsieur, madame, est là-bas....

Madame C A L A S.

Qui s'appelle?

J E A N E T T E.

Annoncez, m'a-t-il dit, le capitoul.

Madame C A L A S.

Grand Dieu!

J E A N E T T E.

Faut-il le renvoyer?

L A V A I S S E, (à madame Calas.)

Qu'avez-vous?

Madame C A L A S.

En ce lieu,

Le capitoul!

L A V A I S S E.

Eh bien, madame, il faut l'entendre.

Madame C A L A S.

Cette visite au moins a droit de me surprendre!....

Quand vous saurez,... que dire en l'état où je suis?

(à Lavoisier.)

Ah! ne me quittez pas, car j'ai besoin d'appuis!

J E A N E T T E.

Ferai-je monter!

Madame C A L A S.

Oui.....

(Jeanette sort.)

S C E N E V.

Madame C A L A S , L A V A I S S E .

L A V A I S S E .

QUELLE sainte nouvelle ?

Madame C A L A S .

La cause de mon trouble est assez naturelle !
 Cet homme en moi rappelle un chagrin effacé ,
 Et remet sous mes yeux l'image du passé ;
 Nous arrivons de Londres... une insulte publique
 Faite à deux protestans , & par un catholique
 Partageant cette ville entre deux factions ;
 Y rallumoit le feu de nos dissensions :
 Blessé dans son parti , Calas prit sa défense :
 D'une ame courageuse , il reponssa l'offense ,
 Contre le capitoul , de ces faits rapporteur ,
 Il s'éleva peut-être avec trop de chaleur ?
 Celui-ci , pour l'honneur du culte qu'il professe ,
 Altéroit ou raisoit les faits avec adresse ;
 Calas l'en fit rougir , & l'on vit à sa voix ,
 Nos protestans vainqueurs pour la première fois.
 Je crains que cette injure , aujourd'hui retracée ,
 Dans son cœur par le temps ne soit point effacée.

L A V A I S S E .

Nous allons l'éconter , il peut beaucoup ici !
 J'ai peine à soupçonner q' un juge..... le voici.

S C E N E V I.

Les mêmes , L E C A P I T O U L .

MON abord vous étonne ? & je le crois sans peine ,
 C'est votre intérêt seul qui près de vous m'amène.
 L'himen & la nature , en ce double malheur ,
 Sont ou glacés de crainte , ou muets de douleur...
 Epouse infortunée , & malheureuse mere ,
 Acceptez mes regrets sur le fils , sur le pere.

Madame C A L A S.

J'accepte vos regrets sur mon fils : mon époux
Ose attendre , monsieur , autre chose de vous ;
Ce n'est point un regret , signe de l'impuissance ,
Mais justice & toutien qu'on doit à l'innocence.

L E C A P I T O U L.

Puissé-je exercer seul ma justice sur lui ,
Vos craintes sur son sort finiroient aujourd'hui.

Madame C A L A S.

Je ne crains rien , monsieur.

L E C A P I T O U L.

Je respecte sans doute
L'homme qui vous est cher... mais hélas !... il m'en coûte
Quand je vous vois nourrir tant de sécurité ,
D'apporter devant vous la triste vérité.

Madame C A L A S.

Vous le soupçonnez ?

L E C A P I T O U L.

Moi !... m'en croyez-vous capable ?

Non... une voix puissante , & toujours respectable ,
La voix du peuple enfin l'accuse &...

Madame C A L A S.

Où ? je fais

Qu'un religieux zèle arme ces insensés ,
Que contre un protestant de pieux catholiques
Cherchent à rallumer leurs torches fanatiques :
Mais voir un capitoul , ainsi que je vous vois ,
Justifier ce peuple & nous vanter sa voix ,
C'est là ce qu'entre nous j'étois bien loin d'attendre. /

L E C A P I T O U L.

Je vois que clairement il faut me faire entendre ,
Des témoins ont parlé , madame...

L A V A I S S E.

Des témoins.

Madame C A L A S.

Ils ont vu mon époux ?...

L E C A P I T O U L.

Mais ils l'ont dit du moins.

Madame C A L A S.

Ils ont dit que du sang bravant la loi sacrée ,
Il porta sur son fils sa main dénaturée ?

L E C A P I T O U L.

Ils osent déposer bien plus encore :

Madame C A L A S.

Eh quoi !

Quels mensonges nouveaux ?

J E A N C A L A S ,
L E C A P I T O U L .

Il est affreux pour moi

De dévoiler ici l'horreur de ce mystère ;
Plaiguez-moi d'exercer un cruel ministère :
Ah ! que n'ai-je point pour détourner de vous
Un soupçon. . .

Madame C A L A S .

Répandu sur moi , sur mon époux ?

Ah ! pour moi ce soupçon , qu'avec lui je partage ,
Est un honneur , monsieur , & non pas un outrage.

L E C A P I T O U L .

Mais vous ne savez pas , & c'est là ma frayeur ,
Que beaucoup ont offert de prouver...

Madame C A L A S .

Oui , monsieur ?

Ils ont offert la preuve , & sans doute , elle est sûre ;
Mais ce qui vous effraye , est ce qui me rassure ,
La preuve se détruit & non pas le soupçon ;
L'un semant les erreurs & la prévention ,
Laisse après lui souvent une trace infidelle ;
L'autre ne permet plus de doutes après elle.

L E C A P I T O U L .

Ils vous nomment , madame ; ils accusent , dit-on ,
Un jeune homme avec vous , dont j'ignore le nom.

L A V A I S S E , vivement.

Lavaïsse ; c'est moi. . .

Madame C A L A S , à Lavaïsse.

Que venez-vous de faire ?

(au capitoul .)

Monsieur , n'impliquez pas dans cette horrible affaire
Un honnête jeune homme , hélas ! assez puni ,
Puisqu'il pleure en mon fils la perte d'un ami.
Défendez-le plutôt.

L E C A P I T O U L .

Vous devez bien comprendre

Que s'il étoit quelqu'un que je pusse défendre ,
Ce seroit vous d'abord ; mais je n'ai que ma voix ,
Et ma voix n'est plus rien devant celle des lois :
Le décret cependant lancé la nuit dernière
Frapportait sur votre époux , sur sa famille entière ;
J'ai pour vous obtenu que ce même décret
Jusqu'à cet entretien demeurât sans effet.

Madame C A L A S .

Qu'on l'exécute donc , vous m'avez entendue ;
La grâce est pour le crime , elle ne m'est point due ,
Unissez-moi , monsieur. . .

L A V A I S S E.

Monsieur, unissez-vous

Au destin de Calas....

Madame C A L A S.

Aux fers de mon époux ;

Mais que je sois la seule , il faut que je l'obtienne.

L A V A I S S E.

Non , ne séparez point leur cause de la mienne.

L E C A P I T O U L.

Votre époux va donc être interrogé d'abord ;

De ce qu'il répondra doit dépendre son sort.

Madame C A L A S.

Et le mien ? ... oui , monsieur. . . ou ma mort ou sa vie.

L E C A P I T O U L.

Je dois de l'entretien compte à ma compagnie ,

Je le vais rendre ; après on vous informera

De l'heure où devant vous votre époux paroîtra.

(Il sort.)

S C E N E V I I.

Madame C A L A S , L A V A I S S E.

L A V A I S S E.

CET homme là , madame , & je crois m'y connoître ,
 Vous est peu dévoué , quoiqu'il feigne de l'être ;
 Il est né catholique , & nous nés protestans ,
 Crime hors de pardon chez ces fortes de gens ;
 M'en croirez-vous ?

Madame C A L A S.

Parlez.

L A V A I S S E.

Je vois le train des choses ,

L'effet peut être affreux si l'on ne court aux causes.

Madame C A L A S.

O ciel !

L A V A I S S E.

X Ecoutez-moi ; mais sans vous effrayer ;

Le peuple , en cette ville , est ignorant , altier ,

Vain , superstitieux , ici dans chaque église ,

Tous les ans , à grands frais , ce peuple solennise

Le jour , le jour horrible où des monstres chrétiens

S'abreuverent du sang de leurs concitoyens ;

Nous touchons à ce jour ! . . . Déjà des fanatiques
 Courent la torche en main , heurlant d'affreux cantiques ;
 Et par le souvenir de cette antique horreur.
 Peuvent sur nous du peuple appeler la fureur.]

Madame C A L A S.

Ah ! d'un mortel effroi vous me voyez saisie !

L A V A I S S E.

Détournons loin de nous leur sainte frénésie.
 Des partis exaltés , on fait l'emportement ,
 Avant qu'ils soient formés , pressons le jugement.

Madame C A L A S,

Ah ! comment expier vos peines ?... Plus j'y pense...

L A V A I S S E.

Partager votre sort , fera ma récompense.
 Que vois-je ?... Rose accourt l'effroi peint sur le front.

S C E N E V I I I.

Les mêmes. R O S E.

A H ! monsieur Lavaïsse ! . . . Ah ma mère !

Madame C A L A S.

Quoi donc ?

Et quel nouveau malheur ?

R O S E.

Ah ! j'ai peine à vous rendre

Ce que je viens de voir , ce que je viens d'entendre.

Madame C A L A S.

Rose , remettez-vous , & parlez.

R O S E.

A l'instant :

Où le capitoul fort , un homme qui l'attend ,
 Un homme que j'avais vu d'abord à sa fuite ,
 Lui parle ; appelle après ma bonne ; elle me quitte ,
 Court , je la laisse aller , & cependant des yeux ;
 Mais sans trop de dessein je les suis tous les deux :
 J'observe ce monsieur , qui lui parle à l'oreille .
 J'écoute : « oui , lui dit-il , oui , je vous le conseille
 » Prenez garde ». Plus bas il parle quelque temps
 Puis je surprends ces mots : « quittez ces protestans ».

Madame C A L A S.

Quittez ces protestans !

R O S E.

Puis il poursuit sa route.

Moi je les suis toujours , sans qu'aucun d'eux s'en doute ,
 Ils se parlent encore , du geste & de la voix ,

Leur entretien m'échappe.... A la fin je le vois ;
Lui tirant de sa poche & montrant à ma bonne
Une bourse....

Madame C A L A S.

O grand Dieu !

L A V A I S S E.

Se peut-il ?

R O S E.

Qu'il lui donne.

Madame C A L A S.

Qu'elle prend ?

R O S E.

Dans la sienne elle enferme ce don
Et tous deux aussitôt sortent de la maison.

Madame C A L A S.

Ensemble ?

R O S E.

Lui d'abord.

Madame C A L A S.

Non : ce trait là me passe !

Je conçois tout plutôt qu'une action si basse !
Une femme , monsieur , depuis plus de quinze ans ,
Comblée ici de soins , d'égards & de présents !
Et qui parut toujours idolâtrer ses maîtres !
A qui donc se fier ?

L A V A I S S E.

L'or produit bien des traîtres !

Et la religion , plus puissante que l'or ,
Souvent dans cette ville en a fait plus encor :
Ce capitoul & lui , je crois , d'intelligence ,
L'attaquent par la crainte & par la récompense ;
Pieges usés , mais sûrs , où le faible se prend !
On l'effraye ; il tient bon : mais l'or brille ; il se rend ,

Madame C A L A S.

Elle ne sembloit point avide , je vous jure :

L A V A I S S E.

Mais cette bourse , enfin ?

Madame D A L A S (à Rose).

Rose , êtes-vous bien sûre !

R O S E.

Mon Dieu ! je les ai vus tout comme je vous voi ,
Ma mere , sans cela , l'accuserais-je , moi ?

Madame C A L A S.

Les monstres ! Ah... venez... mon ame est déchirée !...
Allons voir , si , peut-être , elle n'est pas rentrée.

ACTE III.

(*Le théâtre représente la salle de l'interrogatoire , dans le fond les sièges des conseillers , élevés sur gradins ; celui du capitoul au milieu , une table sur l'un des côtés pour le greffier.*)

SCENE PREMIERE.

LE CAPITOUL , DEUX HUISSIERS.

LE CAPITOUL.

(*Regardant un moment les papiers qui sont sur la table*)
(*aux huissiers*)

MESSIEURS , envoyez-moi , s'il vous plaît l'assesseur ;
Il est , je crois , au greffe.... amenez-le....

UN HUISSIER.

Oui , monsieur.

(*Les huissiers sortent*).

SCENE II.

LE CAPITOUL seul.

L'ASSESEUR est un homme emporté , sanguinaire ,
De la justice ami ; mais la voulant sévère ,
Son esprit fasciné , rempli de passion ,
Confond le crime ensemble & l'accusation ,
Le culte emporte tout dans son cœur fanatique
Et tout homme est jugé qui n'est pas catholique :
Voilà ce qu'il me faut.... Au train de tout ceci ,
On diroit que le mal a des aîles ici.
Tu m'outrageas Calas ! & ton nom seul m'offense ;
On t'accuse ! est-ce à moi de prendre ta défense ?
Non sans doute.... O destin ! tu ne prévoyois pas.
Quand tu l'as emporté , misérable Calas !
Que dans moi quelque jour tu trouverois ton juge ;

Je le suis.... Où seroit , à présent , ton refuge ?
 Les traits de la vengeance en mon cœur amassés ,
 Par le temps destructeur ne sont point émouffés...
 Ce temps qui les aigüit en attendoit l'usage.
 Du reste , aucun reproche , & c'est ton seul ouvrage ,
 Calas ; je n'ai pu , moi , contre toi susciter
 Ces accusations.... dont je vais profiter :
 Cette juste fureur qu'alimente ma haine ,
 Sans ton crime peut-être , eût toujours été vaine :
 Et c'est au nom du culte , à l'ombre de la loi ,
 Que les vengeant tous deux , je ne venge que moi.

SCÈNE III.

LES CAPITOULS , L'ASSESEUR , LES HUISSIERS.

L'ASSESEUR.

ME voici.

LE CAPITOU L.

Bon.

(aux huissiers.)

Messieurs , un coup de la sonnette ,
 Qu'on entre.... laissez-nous.

(Les huissiers sortent.)

SCÈNE IV.

LE CAPITOU L , L'ASSESEUR.

LE CAPITOU L , (avec hypocrisie).

L'AFFAIRE n'est pas nette ;
 Mon très cher assesseur ; elle est fâcheuse !

L'ASSESEUR.

Hé quoi !
 Bon ! Pour ces protestans ? Tant pis pour eux , ma foi !

LE CAPITOU L.

Vous avez , dites moi , vu les charges ?

L'ASSESEUR.

Terribles.

E

J E A N C A L A S ,

L E C A P I T O U L .

Un pere ! contre un fils ! quels sentimens horribles !

Egorger son enfant qui veut se convertir !

Qu'en dites-vous ?

L' A S S E S S E U R .

Le crime....

L E C A P I T O U L .

A le bien réfléchir ,

Est peu croyable au fond ?

L' A S S E S S E U R .

Oui , chez un catholique.

Mais.

L E C A P I T O U L .

Sans doute : avec moi que votre cœur s'explique...

Ainsi vous croyez donc ce vieillard ?

L' A S S E S S E U R .

Criminel.

L E C A P I T O U L .

Il le faut , puisqu'un peuple entier le juge tel.

L' A S S E S S E U R .

Coupable , je le dis , coupable !

L E C A P I T O U L .

Oui , peut-être

Bien vu.

L' A S S E S S E U R .

Soyez tranquille , oh ! je fais m'y connoître ,

Devant trente témoins il vient d'être entendu ,

Et vous avez pu voir comme il s'est défendu.

L E C A P I T O U L .

C'est vrai ; mais , à ma honte , ici je le confesse ,

Je pensois qu'un vieillard.

L' A S S E S S E U R .

Fi donc , pure faiblesse

Monsieur le capitoul ! oh ! vraiment je vois bien

Que vous connoissez peu tous ces hommes de bien.

Qui du dogme coupable embrassent l'imposture

Dans leur religion , monsieur point de nature ,

Point de nature.

L E C A P I T O U L .

O dieu ! les monstres !

L' A S S E S S E U R . (avec confidence).

Entre nous

Le pere est-il tout seul , dites , le pensez-vous

Coupable là dedans ?

L E C A P I T O U L .

Ce jeune homme.

TRAGÉDIE

33

L'ASSEESSEUR.

Et la mere?

LECAPITOU L.

Oh!

L'ASSEESSEUR.

Oh! pour être juste, il faut être sévère.

Vous avez tout-a-l'heure, en dépit de mes vœux,
Fait suspendre un décret par nous lancé cont'eux,
Cette molesse-là ne vaut rien pour le crime.

LECAPITOU L.

Appaisez-vous, pour dieu, pareil zele m'anime;
Vous avez pu le voir; n'ai-je pas avant vous
Contre lui de l'église armé le saint couroux?
Du sacré monitoire invoquant les vengeances,
J'ai su tirer les faits du fonds des conciences.

L'ASSEESSEUR.

Oui: même, & l'on vous doit d'avoir fait prudemment
Publier ce saint acte à *charges* seulement,
C'est juste?... un tel decret, à coup sûr, ne se lance
Que pour trouver le crime & non pas l'innocence.
Oui... c'et une ressource aux cas embarrassans;
Et, sur les cœurs toujours ses effets sont puissans!

LECAPITOU L.

Oui..... mais quant à sa femme on la dit estimable!

L'ASSEESSEUR.

Ah! nous verrons.

LECAPITOU L.

Je crois qu'elle n'est point coupable;

Affesseur.

L'ASSEESSEUR.

Non?

LECAPITOU L.

Non.

L'ASSEESSEUR.

Soit: pour son époux?

LECAPITOU L, (*avec hypocrisie*).

Pour lui?

Nous sommes vous & moi ses juges aujourd'hui....

L'ASSEESSEUR.

Nous jugerons.

LECAPITOU L.

On dit que votre cher confrere

Le conseiller la Salle a mal vu cette affaire,
Qu'il défend ce vieillard?

L'ASSEESSEUR.

Collusion entr'eux

E 2

Monsieur le capitoul, cela frappe les yeux.

L E C A P I T O U L.

Non c'est aller trop loin, je crois malgré vos doutes

Qu'il a vu cette affaire ainsi qu'il les voit toutes :

C'est un étrange esprit, jugeant selon ses sens,

Qui voit les accusés presque tous innocens.

L' A S S E S S E U R.

Pauvre juge en effet qui ne croit pas aux crimes !

Nous irions loin vraiment en suivant ses maximes.

L E C A P I T O U L.

• Oui, mais ce conseiller nous donnera du mal.

L' A S S E S S E U R.

Hé bien ! que fera-t-il seul, contre un tribunal ?

L E C A P I T O U L.

Répondez-vous ?

L' A S S E S S E U R.

De tous

L E C A P I T O U L.

Son adresse est extrême !

L' A S S E S S E U R.

Contre ces protestans notre haine est la même.

L E C A P I T O U L.

Il faut un grand exemple !

L' A S S E S S E U R.

Oui sans doute : & nos loix

Doivent venger le culte outragé tant de fois.

L E C A P I T O U L.

C'est un but, tout ensemble, & juste & politique ! . . .

J'oubliois leur fervante ardente catholique !

Va déposer ici

L' A S S E S S E U R.

Contr'eux ?

L E C A P I T O U L.

Dans un moment.

L' A S S E S S E U R.

Bon ! . . . & vous, croyez-vous le vieillard innocent !

L E C A P I T O U L.

Je vais sonner . . .

(Il sonne).

SCÈNE V.

LE CAPITOU L , L'ASSESEUR , Monsieur
DE LA SALLE, plusieurs CONSEILLERS, deux
GREFFIERS, deux HUISSIERS d'audience.

*Le capitoul & les conseillers prennent leur place , les greffiers
(s'asseyent à la table, les huissiers de bout, l'un à la porte, l'autre
dans l'intérieur).*

LE CAPITOU L.

MESSEIERS , l'objet qui nous rassemble

Pour la première fois nous voit siéger ensemble.
Un crime à nos yeux étranger autre fois
Sans exemple chez eux , y dut être sans loix ;
Et du bien & du mal la science incertaine
Où n'est point le délit ne peut prévoir la peine.
Il n'appartenoit donc qu'à notre siècle , à nous ,
Ou pour être plus juste envers ce siècle & vous ,
Il n'appartenoit donc qu'à cette secte impie
Chez nous tantôt soufferte & tantôt pour suivie ,
Qui sur nos échafauds , au milieu de nos feux
A versé tant de fois un sang infructueux ,
De l'homme & de l'autel blessant le privilège ,
De produire en son sein un monstre sacrilège ,
L'effroi de la nature & de l'homme & de Dieu !
Celui qu'en criminel on amène en ce lieu ,
Touche à l'âge où les sens , qu'un feu plus lent anime ,
N'ont plus cette vigueur que demande un grand crime :
Mais l'âge , quand le corps fut résister aux ans ,
De l'homme vicieux endurcir les penchans ,
Lui rend de ses forfaits la pente plus facile ,
Es de ses traits souvent lui fait un masque utile !
Voilà l'homme , messieurs , qui s'offre devant vous
Marchant au parricide avec un dehors doux ,
De toutes les vertus offrant l'empreinte auguste ,
Criminel & portant le front fercin du juste ;
Et teint du sang d'un fils par son bras égorgé ,
Pleurant ce même fils qui doit être vengé.

M. DE LA SALLE.

Monsieur le capitoul , souffrez que ma justice
Rappelle un magistrat au vœu de son office ,

En est-ce , dites-moi , le langage & le cœur ?
 Êtes-vous du vieillard , ou juge ou délateur ?
 Si vous vous abaissez au second personnage
 Quittez les fleurs de lys , venez en témoignage :
 Juge ? exempt d'injustice & de prévention ,
 Soyez pur dans le fait , pur dans l'intention ;
 Plaignez , n'outragez pas le mortel misérable
 Qu'un oubli d'un moment a pû rendre coupable :
 Voyez l'homme toujours où fut le criminel ;
 Et remplissant sur lui votre devoir cruel ,
 Dans cet homme qui meurt pleurez votre semblable.
 Des rigoureuses lois ministre redoutable ,
 Devançant à-la-fois & preuve & jugement
 Votre bouche déjà parle de châtimement !
 Et du prêtre & du juge affectant l'exercice ,
 Dîste au nom de l'autel l'arrêt de la justice !
 Pensez-vous , de l'autel franchissant les degrés ,
 Rendre vos jugemens plus sûrs ou plus sacrés ?
 D'un sanglant monitoire épouvantant les âmes ,
 Pourquoi du fanatisme attifez-vous les flammes ?
 Sur ce peuple à l'erreur se laissant emporter ,
 Si prompt à la saisir , si lent à la quitter ,
 Et dont la vertu même est un excès à craindre ,
 Pourquoi souffler des feux que vous devez éteindre ?
 Vous , juges de Calas , ses bourreaux aujourd'hui ,
 Vous allez mendier des témoins contre lui !
 Par un raffinement odieux , condamnable ,
 Vous n'admettez que ceux qui le diront coupable !
 Et dans son sang déjà courant baigner vos bras ,
 Vous consacrez le culte à des assassinats !

L' A S S E S S E U R.

Monsieur !

M. D E L A S A L L E.

(au capitoul).

J'ai dit le mot.... vous , quel soin vous anime ?
 Vous parlez de ses traits , il s'agit de son crime :
 Criminel , innocent , c'est je crois sur les faits
 Que vous devez juger , & non pas sur ses traits ;
 C'est là , non dans l'erreur d'une vaine science ,
 Qu'il faut chercher son crime ou bien son innocence.

L' A S S E S S E U R.

Nous savons tout cela.

M. D E L A S A L L E.

Je le crois , assesseur.

L' A S S E S S E U R.

Mais l'extrême justice est l'extrême rigueur.

M. DE LA SALLE.

Quels sentimens ! sachez.....

L'ASSESEUR.

Sachez que la clémence

Est des crimes nouveaux l'éternelle semence !

M. DE LA SALLE.

Ignorez-vous , du juge , abjurant tous les droits ,
Que la pitié , monsieur , est la vertu des lois ?

L'ASSESEUR.

Maxime de rheteur ! vaine philosophie
Par qui tout se pardonne & tout se défie !
L'indulgence vraiment sied bien aux magistrats !
C'est l'esprit tolérant qui détruit les états !
Le regne des vertus cesse où le sien commence ,
Et toujours la douceur enhardit à l'offense.

(au capitoul).

Mais notre temps est cher ! vous plaît-il d'ordonner
Que l'accusé paroisse ?

LE CAPITOU, (aux huissiers.)

Où , l'on peut l'amener.

SCÈNE VI.

Les mêmes , C A L A S.

(Il est amené par deux géoliers ; il s'affied aux pieds des juges ,
de côté , sur ce qu'on nomme la scellette.)

M. DE LA SALLE , (à Calas.)

ASSEYEZ-VOUS , monsieur.

C A L A S , (à part.)

Dieu ! soutiens mon courage !

L'ASSESEUR.

Bon.... monsieur le greffier , parlez.

LE GREFFIER , (à Calas.)

Dites votre âge.

C A L A S.

Mes soixante-huit ans sont déjà révolus ,
Je les ai donnés tous à l'amour des vertus ,
Aux soins de mes enfans , au bonheur de leur mere ,
Hélas ! devois-je un jour tant gémir d'être pere !

M. D E L A S A L L E , (à part.)

Ah ! mon cœur s'attendrit devant ses cheveux blancs ?

(à Calas.)

On va lire l'enquête , affermissez vos sens ,
Monsieur , & répondez à tout avec franchise.

C A L A S .

Des coups qu'on m'a portés mon ame est peu remise
 Mais il me reste au moins cette tranquillité ,
 Le prix de l'innocent qui dit la vérité.
 Des hommes quelquefois la justice sommeille ,
 Celle d'un Dieu vengeur est la qui toujours veille.
 Je répondrai , messieurs , plein de ce sentiment ,
 Comme l'homme à son Dieu dans son derniers moment.
 On m'accuse : innocent , c'est peu pour moi de l'être ,
 Je dois à mes enfans le soin de le paroître ;
 Je défends donc pour eux , & pour leur mere , hélas !
 Des jours que pour moi seul je ne défendrais pas ;
 Mon fils vient d'expirer par un trépas horrible !
 Je pleure & sur ma perte & sur sa fin terrible :
 Et de ces pleurs amers quand mes yeux sont mouillés ,
 Du sang de ce cher fils on croit mes bras souillés !
 Ce seul penser m'accable , & mon ame abattue
 Verroit céder sa force à ce coup qui la tue ,
 Si mes autres enfans dans cette ame aujourd'hui
 Plus forts que mon fils mort n'y triomphoient de lui.

M. D E L A S A L L E , (à part.)

Veille sur ce vieillard , ô celeste justice !

L' A S S E S S E U R .

Qu'il réponde ; & sachons s'il a quelque complice ,

C A L A S .

Je suis , je vous l'ai dit , innocent....

L' A S S E S S E U R .

C'est un point.....

C A L A S ,

Peut-il être un complice où le crime n'est point ?

L' A S S E S S E U R .

Un délit est commis , il faut répondre , on nomme
 Votre famille.....

C A L A S .

O ciel !

L' A S S E S S E U R .

On soupçonne un jeune homme.

C A L A S .

Quelle horreur ! Laissez !

L' A S S E S S E U R .

Oui , monsieur le greffier ,
 Pour

Pour qu'il n'en doute pas , lisez l'article entier.

LE GREFFIER , (*il lit.*)

« Disant , (1) &c : que dans cette affreuse exécution il fut aidé
» par des gens qu'on n'a pu reconnoître , mais que c'étoit
» sans doute sa famille & un jeune homme de leur religion. »

C A L A S.

Lavassé ! ô mon Dieu !

L' A S S E S S E U R.

Lui ! lui !

C A L A S.

La douceur même !

Jeune homme que par-tout l'on estime , l'on aime ,

Lui , l'ami de mon fils , venu pour l'égorger !

Ah !

LE GREFFIER , (*il continue*).

« Que la religion protestante ordonne aux peres & meres d'é-
» trangler leurs enfans , quand ils veulent se faire catho-
» liques ».

C A L A S.

Nous vous respectons , pourquoi nous outrager ?

Antoine catholique ! ô grand Dieu ! quel blasphème !

Il n'y pensa jamais , messieurs ; & quant bien même ,

Comme un de mes enfans près d'ici retiré ,

Il seroit vrai , messieurs , qu'Antoine eût abjuré ;

J'ai fait depuis ce temps une rente à son frere ;

Malgré son changement , je fus toujours son pere ;

La nature s'est donc endurcie en mon sein ?

Le bienfaiteur de l'un , de l'autre est l'assassin !

Hélas ! pere une fois , se lasse-t-on de l'être ?

Notre religion , sachez mieux la connoître ;

D'un pere contre un fils n'arme jamais le bras ;

Excuse , plaint l'erreur , mais ne la punit pas.

Notre religion n'est que la tolérance.

De mes fils une femme a dirigé l'enfance ,

Catholique zélée , elle a vu que chez moi

L'on consultoit les mœurs , l'homme , & non pas sa foi ;

C'est elle qui d'un fils changeant la loi premiere ,

Lui fit tourner les yeux vers une autre lumiere ;

J'aurois dû la punir , la chasser à l'instant :

Elle est à mon service , & j'en suis fort content.

(1) Tout ce que lit le greffier a été copié dans l'enquête même.

Sa déposition par vous est acceptée ?

C A L A S .

Oui sans doute.

L' A S S E S S E U R .

Elle va vous être confrontée.

C A L A S .

Je l'attends ,

L' A S S E S S E U R (ou greffier)

Bon..... lisez ce qui suit :

L E G R E F F I E R , (il lit.)

« Que le sieur Calas, quelques semaines auparavant, menaça son
» fils en lui disant : si tu ne changes pas de religion. »

C A L A S .

Quelle horreur !

L' A S S E S S E U R .

Eh bien, n'avez-vous rien à répondre ?

C A L A S .

Monsieur ,

Je suis pere ; faut-il voir mon ame réduite
A dévoiler d'un fils les torts & l'inconduite ,
Quand un trépas cruel vient de les expier ,
Et flétrir mon enfant , pour me justifier ?
Oui , j'ai versé sur lui mes larmes paternelles ,
(Croyois-je que sa mort dût les rendre éternelles !)
Oui , j'ai pleuré mon fils , je ne le cèle pas ,
Ce fils perdu pour moi bien avant son trépas ,
Quand des fureurs du jeu son ame dévorée
Voyoit fuir chaque jour sa raison égarée
Du jeu , dont les revers sont encor l'aliment ,
Dans son sang nuit & jour l'ardeur se rallumant ,
Satisfaite sans cesse & jamais assouvie ,
Séchoit depuis long-temps les sources de sa vie :
Souvent perdant son cœur , sa fortune & son temps ,
Il rapportoit chez moi des chagrins plus brûlans ;
Là , fuyant tout repos , des plus sombres ouvrages ,
D'un œil , d'un cœur avide , il dévorait les pages ,
Ceux qui du suicide imprudens zélateurs
Ont défendu sa cause , étoient tous ses auteurs .
» Oui l'ame , disoit-il , oui l'ame souveraine ,
» Peut du corps son esclave oser rompre la chaîne ;
» Dès qu'elle s'y déplaît peut quitter sa prison . »
Un jour.... & depuis trois absent de la maison ,
Ce malheureux enfant sans donner de nouvelles ,
Nous laissoit tous sur lui dans des peines mortelles :
Ce jour..... il rentre enfin..... dès que je l'apparçoi

Je cours à sa rencontre , & sa mere avec moi :
 Son air & son état , tout étoit déplorable !
 » Comme te voilà fait ! lui dis-je , misérable !
 » As-tu pensé , bourreau d'un pere & de tes jours ,
 » Que ce train-là , dis-moi , pourra durer ton jours !
 » Retire-toi ; mais songe à changer de conduite ,
 » Ou bien de tes écarts , je t'apprendrai la suite.
 J'entendois , & sa mere , ici peut l'assiner ,
 Obtenir l'ordre , un jour , de le faire enterrer.
 Mon vœu fût qu'il changeât (que n'a-t-il pu le suivre !)
 Non de religion , mais de façon de vivre ,
 Et je n'ai pu vouloir lui faire renoncer
 Un culte que jamais il n'a dû professer !

M. DE LA SALLE.

Bon. Monsieur le greffier , songez à tout écrire.

L'ASSESSEUR.

Monsieur fait son devoir.

LE CAPITOU L , (à un des huissiers.)

Vous pouvez introduire.

Sa femme , & ce jeune homme.

SCENE VII.

Les mêmes , Madame CALAS , LAVAISSE.

LE CAPITOU L , (à madame Calas.)

Approchez ,
 Madame CALAS.

Cher époux !

Toi dans les fers !

CALAS.

Ah Dieu ! Lavaisse c'est vous !

Pour être mon ami , combien il vous en coûte !

L'ASSESSEUR.

On n'en finira pas pour peu qu'on les écoute :

Allons , séparez-vous..... Il s'agit bien ici

De toutes ces pitiés & d'époux & d'ami.

M. DE LA SALLE.

J'observe , sur le fait , messieurs , qu'on vient de lire

(montrant Calas.)

Que ce qu'a dit monsieur me semble le détruire.

L'ASSESSEUR.

Plus de coupable , alors qu'il peut tout récufer.

J E A N C A L A S ;
M. D E L A S A L L E.

Plus d'innocent , alors qu'il suffit d'accuser.

L' A S S E S S E U R.

Ce n'est pas le témoin qu'il faut croire ; sans doute ,
Oui ; c'est le criminel.

M. D E L A S A L L E.

Est-ce qu'il vous en coûte

De n'avoir pas toujours des crimes à punir ?

Condamner est-il donc un besoin , un plaisir ?

Où la nécessité de juger vos semblables ,

En fait-elle un devoir de les trouver coupables ?

L' A S S E S S E U R.

Passons..... (à Lavaïsse.) D'où venez-vous ? Parlez.

L A V A I S S E.

De Bordeaux.

L' A S S E S S E U R

Bon.

Arrivé le matin ?

L A V A I S S E.

Non , le soir.....

L' A S S E S S U R.

Votre nom ?

L A V A I S S E.

Lavaïsse:

L' A S S E S S E U R.

Il suffit : parent ? ami du pere ?

L A V A I S S E.

Ami jusqu'à la mort.

M. D E L A S A L L E.

Que ce ton vous éclaire ,

Messieurs.....

L' A S S E S S E U R.

Par quel hasard vous êtes-vous trouvé ?

L A V A I S S E.

Je vous ai dit , monsieur , que je suis arrivé ,

Ce jour-là , de Bordeaux , après un mois d'absence ,

Chez ses amis , sans crime on peut souper je pense ?

L' A S S E S S E U R.

Mais ses accusateurs vous soupçonnent , vous.....

L A V A I S S E.

Moi !

Ces témoins sont donc gens de bien mauvaise foi !

Qui l'accuse , monsieur , doit m'accuser de même :

Soupçon n'est pas le mot : notre crime est le même ;
Et je suis , en effet , coupable..... comme lui.

(avec une ironie amere.)

Je suis exprès venu pour tuer mon ami !

Un pere malheureux ; mais le plus tendre pere ,

Etrouffant de son cœur la voix toujours si chere ,

A , de ses foibles mains , pendu son propre fils !

Et , ce fils de vingt ans , sans murmures , sans cris ,

Sous la main des bourreaux , victime obéissante ,

Leur a rendu , sans doute , une tête innocente ?

Et cette horrible scene , & ce crime inoui ,

Ailleurs , si peu croyable , est naturel ici !

Ces dispositions.....

L' A S S E S S E U R.

Ont droit de vous confondre ;

Mais sur un autre ton , monsieur , il faut répondre.

L A V A I S S E.

Mais sur un autre ton il faut interroger ,

Les malheureux qu'on n'a jamais droit d'outrager.

SCENE VIII.

Les mêmes , U N H U I S S I E R.

L' H U I S S I E R , (à demi-voix , au capitoul.)

M O N S I E U R , cette servante est là.

L E C A P I T O U L.

Bon. Qu'elle approche.

(à Calas.)

Vous n'avez à fournir , contr'elle aucun reproche ?

C A L A S.

Non.

Madame C A L A S , (à demi - voix , à son mari).

Ne l'atteste pas.... Ah ! te voilà perdu ,

S'il faut que ce témoin ici soit entendu.

C A L A S.

Que dites-vous ?

Madame C A L A S.

Depuis la fatale aventure ,

Un traître l'a séduite.

C A L A S.

Ah ! c'est lui faire injure !

J E A N C A L A S ,

L A V A I S S E .

Elle a , depuis ce temps , quitté votre maison.

C A L A S .

Quittée ! est-il bien vrai ? sans reparoître ?

Madame C A L A S .

Non :

Je ne l'ai point revue.

C A L A S .

O ! juste Dieu ! c'est elle.

S C E N E I X .

Les mêmes , J E A N E T T E .

L' A S S E S S E U R , (à Jeannette).

A V A N C E Z , mon enfant ; votre nom ?

J E A N E T T E .

On m'appelle

Jeanette.

L' A S S E S S E U R .

Dites bien , sans nulle exception ,

Tout ce que vous prescrit votre religion.

J E A N E T T E .

Oui monsieur.

L' A S S E S S E U R .

Sans égard , sans crainte de personne.

J E A N E T T E .

Oui monsieur.

L' A S S E S S E U R .

Votre honneur , votre salut l'ordonne.

J E A N E T T E .

Je le fais.

Madame C A L A S .

De nos soins voilà quel est prix !

M. D E L A S A L L E .

Aux termes de la loi , ces témoins sont proscrits.

L E C A P I T O U L .

Qui dira mieux les faits qu'un témoin oculaire ?

L' A S S E S S E U R .

Aux termes de la loi , bon ! témoin nécessaire.

Madame C A L A S , (à part).

Mon Dieu touche son cœur !

TRAGÉDIE.
LE CAPITOU L.

47

Vous, monsieur le greffier

Ecrivez.

J E A N E T T E, (au greffier).

Oui, monsieur, oui, sur votre papier

Ecrivez..... que mon maître..... est un fort honnête homme,

Et que, pour l'accuser, j'ai reçu cette somme.

(Elle dépose une bourse sur le bureau).

L E C A P I T O U L, (à part).

Ciel!

C A L A S.

Qu'entens-je !

Madame C A L A S.

O mon Dieu !

J E A N E T T E (au capitoul).

Monsieur, prenez votre or;

Il souilleroit mes mains, s'il y restoit encor !

Mais, vos agens & vous, sachez mieux me connoître.

C A L A S,

Le capitoul !....

J E A N E T T E.

Lui-même!.... il le fait bien le traître !

L E C A P I T O U L.

Oses-tu malheureuse !

J E A N E T T E, (vivement).

Oh! oh! je ne crains rien.

(montrant son cœur).

Voilà mon défenseur, mon juge, mon soutien.

Gardez, gardez votre or, c'est-là qu'est ma richesse.

C A L A S.

O vertu!.... vois couler ces pleurs de l'allégresse !

O femme respectable !

L E C A P I T O U L.

Est-ce assez m'outrager ?

J E A N E T T E.

De quel poids, à la fin je me sens soulager !

O vous hommes méchants, comment pouvez vous l'être,

Puisqu'il en coûte tant déjà de le paroître !

(A monsieur & à madame Calas).

J'ai voulu m'avilir, un moment à vos yeux,

Pour les mieux dévoiler, ces complots odieux !

Madame C A L A S.

Ame noble, & vraiment digne de nos hommages !

L E C A P I T O U L,

(descendant de son siege, & allant à la table du greffier).

Monsieur, gardez-vous bien d'oser souiller vos pages.

Monfieur DE LA SALLE (*allant auffi vers le greffier.*)
Ecrivez tout , monfieur.

LE CAPITOUL, (*à monfieur de la Salle.*)

Monfieur , ces malheureux,
Ont pu feuls la payer , pour s'entendre avec eux.

Monfieur DE LA SALLE.

L'intelligence entr'eux , fuivons votre réponfe ,
N'exifte donc , monfieur , qu'alors qu'on vous dénonce ;
Vous l'avez dit : témoin néceffaire ! greffier ,
Faites votre devoir.

LE CAPITOUL, (*à monfieur de la Salle.*)

Pouvez-vous oublier

Ma dignité , monfieur ?

JEANETTE.

O jufte ciel ! il nie !

Monfieur DE LA SALLE.

Non : mais foutenez-là de peur qu'on ne l'oublie.
Réfutez cette femme , ou bien. . .

LE CAPITOUL.

La réfuter !

Monfieur DE LA SALLE , (*au greffier.*)

Monfieur , m'entendez-vous ? le faut-il répéter ?

Votre devoir , monfieur , vous ordonne d'écrire ,
Tout ce que cette femme ici vient de nous dire.

L'ASSESEUR , (*arrêtant le greffier*)

Non , monfieur le greffier : moi je vous le défends.

Un juge en compromis avec ces protestans !

LE CAPITOUL.

M'accufer ! moi , meffieurs , moi qui par bonté d'ame ,
Ce matin contre vous , ai défendu fa femme ?

Moi qui fis rallentir , je ne m'en repends pas ,

Votre fecond décret qui frappoit ces ingrats !

L'ASSESEUR.

O comble de l'injure !

JEANETTE,

O quelle hypocrifie !

Monfieur DE LA SALLE.

Si c'eft une impofture , il faut la voir punie.

L'ASSESEUR.

Non , pour l'honneur du fieg & notre préfident ,
Nous devons étouffer un pareil incident.

Monfieur DE LA SALLE.

Pour votre préfident , & pour l'honneur du fieg ?

Qu'il fonge à fe lever , voilà fon privilège ?

Où , notre honneur , à nous , doit être , & c'eft le mien ,

De croire à tout, messieurs, dès qu'il ne répond rien.

L'ASSESEUR.

Croyez : que fait cela pour monsieur, pour nous mêmes !

Vos sentimens ici font-ils des lois suprêmes ?

Monsieur DE LA SALLE.

Non, je ne vois que trop,

LE CAPITOU.

C'est moi peut-être aussi.

Par qui des déposans, le nombre s'est grossi ?

Et de ce double crime également capable,

Mon or les a payés pour le trouver coupable !

L'ASSESEUR.

Ah c'est trop endurer

Madame CALAS.

Messieurs, écoutez-nous.

Oui c'est son ennemi qu'il frappe en mon époux !

Apprenez ..

LE CAPITOU, (l'interrompant.)

Je vois trop le piège où l'on m'attire :

(montrant M. de la Salle.)

Monsieur me croit suspect ; eh bien ! je me retire :

Je me démets sur lui, messieurs, de mon emploi ;

Si c'est là votre vœu qu'il siege au lieu de moi.

L'ASSESEUR.

Non, ou que dans monsieur tout le sénat réside :

Nous ne souffrirons pas, pour nous, qu'il nous préside ;

Nous nous levons.

(Ils se levent tous.)

LE CAPITOU, (les retenant.)

Messieurs ...

Madame CALAS, (à part.)

Où sommes-nous ? grand Dieu !

LE CAPITOU.

Souffrez ...

L'ASSESEUR.

Reprenez donc votre place en ce lieu.

L'AVAISSE.

Quel repaire !

Monsieur DE LA SALLE (au Capitoul.)

Oui, monsieur, cédez à leur instance ;

Mais je proteste, moi, contre cette séance.

L'honnête homme, messieurs, pour l'innocent qu'il sert,

Eleve ici sa voix comme dans le désert !

C'est moi qui me retire,

Madame CALAS, (se jettant au devant de ses pas.)

O mon Dieu tutelaire !

Voyez sur l'innocence un sénat sanguinaire ,
 Lever le glaive affreux qui punit les forfaits !
 Et ne vous laissez pas déjà de vos bienfaits :
 Embrassez la vertu pour avoir son courage :
 Vous , l'abandonner !... Non , un vieillard ! à son âge !
 Dieu ! .. que vous a-t-il fait , à vous , hommes méchants ?
 Sans respect pour les loix , & pour ses cheveux blancs ,
 L'outrager ! l'immoler ! ah ! pardon , je m'égare ,
 Monsieur le Capitoul , vous n'êtes point barbare ;
 Vous ne souillerez point , non , messieurs , je le crois ,
 Et votre ministère , & vos cœurs , & les loix ;
 Vous n'étoufferez point ce cri sévère & tendre ,
 Que la nature , ici , le devoir font entendre !
 Il est , il est , messieurs , des pères parmi vous ,
 Ils se respecteront , sans doute en mon époux
 Dites , vous qui portez ce sacré caractère ,
 Peut-on être barbare alors que l'on est père ?
 Ah ! vous m'écoutez ... je tombe à vos genoux ;
 Lavaïsse , monsieur , Jeanette ... venez-vous ...
 (*se relevant avec indignation.*)
 Rien ne peut les fléchir !

L A V A I S S E .

Ils sont sourds à ses larmes !

Madame C A L A S , (*hors elle-même.*)

Malheureuse !

Monsieur D E L A S A L L E . (*à monsieur Calas*)

Calmez ces mortelles alarmes.

Il faut vouloir fermer son oreille & son cœur ,
 Au cri de l'innocence , à l'accent du malheur ,
 Etouffer l'homme en soi , pour n'y pas reconnoître
 (*au Capitoul.*)

La vérité qui touche ... & qui blesse peut-être !
 (*à monsieur & à madame Calas.*)

Epoux infortunés autant que vertueux ,
 Usez du seul appui qui vous reste en ces lieux ;
 Mais le succès , hélas ! quoique je me propose ,
 N'est pas toujours ici pour la plus juste cause.

L E C A P I T O U L .

Fermez votre verbal , greffiers , & vous levez
 Puisque les magistrats sur leurs lis sont bravés.

L' A S S E S E U R , (*remettant un papier aux Huissiers.*)
 Huissiers , exécutez l'ordre que je vous livre.

(*à Calas ,*) (*à Madame Calas , à Lavaïsse & à Jeanette*)
 Retourne à ta prison.... vous , songez à les suivre

CALAS,
(au Capitoul)

Je fors.... soyez content : vous savez , entre nous
Que je ne fus jamais criminel qu'envers vous,
Madame C A L A S., (entraînée par les Soldats.)
Ah ! qu'un même cachot , par pitié , nous rassemble ,
Messieurs , & laissez-nous vivre ou mourir en e mble.

A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

CALAS seul, (assis dans sa prison.)

J'HABITE en frémissant l'horreur de ces lieux sombres
Que de la nuit encor vont épaissir les ombres :
Le jour s'entuit : & j'attends dans l'effroi
Puisque mes ennemis jugent entr'eux & moi !
L'airain a par trois fois dans ces tristes demeures
En sons plaintifs & sourds fait descendre les heures ;
Depuis que de ses pleurs versés sur mes revers
Ce digne magistrat vient d'honorer mes fers.
La justice , du ciel est un présent bien rare ,
S'il n'est qu'un homme ici qui n'en soit point avare !
(Il se leve.)

Cet ami vertueux avec quelle chaleur
Opposant contr'eux tous , seul , sa force à la leur ,
Des flâmes d'un pur zele embrasé pour ses freres
Il soutient tout le choc de mes vils adversaires !
Il doit revenir seul , si justes une fois
Ses collègues jugeant comme lui sur les loix ,
Du crime & du soupçon lavent mon innocence :
Si je suis condamné , s'il n'est plus d'espérance ,
Ma fille & lui viendront dans ces derniers momens
Recevoir mes adieux & mes embrassemens :
Il doit même , en ce cas , remplir à ma priere
Sur cette pauvre enfant ma volonté dernière.

(Après un moment de silence).

Mais que l'heure , ô mon Dieu ! s'écoule lentement !
L'attente du trépas est son plus grand tourment !.....
La porte s'ouvre !... O ciel ! je sens fuir mon courage...

Une froide sueur couvre tout mon visage...

C'est lui sans doute .. allons .. que je crains aujourd'hui

Ma fille , de te voir revenir avec lui !

C'est la première fois , hélas ! dans ton absence ,

Que ton pere n'a pas souhaité ta présence !

C'est lui ! c'est elle aussi !

S C E N E I I .

C A L A S , Monsieur D E L A S A L L E , R O S E ,

R O S E , (*se jettant dans ses bras*).

M O N pere !

C A L A S , (*avec un sourire forcé*).

Ah ! je te vois

(*Bas à M. de la Salle*).

Condamné ?

M. D E L A S A L L E .

Condamné.

C A L A S , (*à sa fille*).

Chère enfant , c'est donc toi !

(*Bas à M. de la Salle , tandis que sa fille le serre dans ses bras*).

A la mort ? ah !

(*M. de la Salle lui répond par un signe qui ne lui laisse aucun espoir : Calas tombe de défaillance sur sa chaise*)

R O S E , (*effrayée*).

O ciel ! qu'avez-vous donc mon pere ?

Mon pere !

C A L A S , (*se remettant aux cris de sa fille*).

Ce n'est rien ... c'est ton malheureux frere...

C'est la douleur , la honte ... oui la honte en effet...

De nous voir en ces lieux qu'habite le forçat :

D'y voir couler sur-tout tes larmes innocentes :

De sentir sur mes fers tes deux mains caressantes.

R O S E .

Laissez-moi , laissez-moi les presser sur mon cœur

Ces fers , signe du crime , aujourd'hui du malheur !

Que d'autres mains peut-être ont rendus exécrables ;

Mais sur vous à jamais sacrés & respectables !

C A L A S .

Chère enfant !

R O S E.

Quoi ! vos yeux en s'arrêtant sur moi ,
Laisent couler des pleurs qui me glacent d'effroi !
Si l'on poursuit vos jours , pleurez , pleurez , mon pere
Sur vos tristes enfans , sur notre tendre mere ,
Famille défolée , & veuve , & fans soutien ,
A qui l'homme & le ciel n'auront plus laiffé rien.

C A L A S.

Mes jours ? ... ne fuis-je pas innocent ?

R O S E.

Oui fans doute !

C'est ce qui qui me raffure auffi , mon pere.

C A L A S.

Ecoute :

Monsieur que je ne puis , que vous ne pouvez pas
Trop aimer . trop bénir à moins que d'être ingrats ,
A bien voulu , comblant tant de bontés , ma fille ,
Se charger pour un temps , du foin de ma famille.

R O S E.

Quoi mon pere ?

C A L A S.

Ma fille , écoutez jufqu'au bout :

J'ai voulu dans ce jour confulter votre goût...
Ne m'ait trompez pas... Souvent , le temps s'échape
Promettant l'avenir , lorsque la mort nous frape.
Le fage fans l'attendre eft sûr de l'obtenir ;
Car c'eft dans le préfent qu'il place l'avenir.
Rofe , voici Monsieur qui m'entend . . . il nous aime :
Parle ici devant lui comme devant moi-même.

R O S E.

Mon pere , fur mon fort pourquoi ces nouveaux foins
Que vous n'eûtes jamais... que vous cachiez du moins ?

C A L A S.

Le malheur , mon enfant , même l'expérience ;
Je fens que je fuis vieux , que mon terme s'avance ;
Le trépas de mon frere , & cette affaire-ci
Vont tuer un vieillard par fes ans affaibli.

R O S E.

O Dieu !

C A L A S.

Je veux au moins , s'il faut que je fuccombe ,
Faire quelques heureux pour confoler ma tombe.

R O S E.

Quel eft donc ce bonheur fruit de votre trépas ?
En eft-il un pour nous où vous ne ferez pas !

Quittez ces lieux cruels , cette chaîne odieuse ,
Et vous verrez alors votre famille heureuse.

C A L A S.

J'espère aussi demain les quitter pour jamais :
Voir la fin de mes maux , & retrouver la paix.

R O S E.

Si le ciel des enfans exauce la prière ,
Vos vœux , qui sont les miens , seront comblés , mon père :

C A L A S.

Ecoute : j'ai revu Lavaïsse aujourd'hui ;
Ma chaîne mon enfant , s'étend aussi sur lui :
J'avois cru voir en lui l'appui de ma famille ;
Lavaïsse fera le bonheur de ma fille ,
Disais-je ?

R O S E , (à part).

Eh ! quoi ?

C A L A S.

J'ai vu que tu l'aimois.... eh bien ?

R O S E (embarrassée.)

Mon père.....

C A L A S.

Il t'aime aussi , je crois : ce doux lien
Pourroit , quand de mes jours le flambeau se consume ,
De mes derniers instans adoucir l'amertume ;
Et si notre infortune , épreuve des amis ,
N'a pas changé dans lui des projets affermis ,
Si son cœur est constant ; quant les destins contraires ,
M'envioient le bonheur d'unir des mains si chères ;
J'emporterai du moins la douceur avec moi
De te laisser , ma fille , un sort digne de toi.

R O S E.

Eh ! pourquoi , sous ces fers , dans ces lieux , à cette heure.
Quand demain vous quittez cette affreuse demeure ;
(Car vous me l'avez dit : vous la quittez demain.)
Pourquoi parler de moi , de mon cœur , de ma main ?
Ah ! ne pensons qu'à vous , à vous seul , à vos peines ,
Ou plutôt à l'instant où vont tomber ces chaînes :
Et ne me parlez pas comme si votre voix.
Devoit frapper mon cœur pour la dernière fois !
Vous me faites trembler !

C A L A S.

Rassure-toi.... Qu'entens-je ?

(Ici on entend du bruit au fond de la prison)

On force ma prison ,

M D E L A S A L L E.

Quelle aventure étrange !

ROSE, (*Du côté où se fait le bruit.*)

Ah ! qui que vous soyez, sauvez mon père !

CALAS.

Ah ! Dieu !

Ma fille, taisez-vous.

M. DE LA SALLE.

Oui, c'est bien en ce lieu

Qu'on veut entrer !

CALAS.

D'où vient qu'une autre porte s'ouvre

Est-ce un nouveau malheur que ce mystère couvre ?

ROSE, l'apercevant.

Ciel ! Monsieur Lavaïsse,

M. DE LASSALLE.

Ici ?

CALAS.

D'où venez-vous !

LAVAISSE, (*à Calas avec mystère.*)

Je voudrais vous parler à vous seul.

ROSE.

Devant nous

Si c'est quelque secret ne pouvez-vous le dire ?

LAVAISSE.

Souffrez, Mademoiselle....

M. DE LA SALLE.

Allons je me retire:

CALAS.

Restez près de ces lieux.

ROSE.

Je suis morte d'effroi

CALAS, (*à M. de la Salle*).

Pardon je vous rappelle à l'instant...

(*M. de la Salle se retire avec Rose vers l'entrée de la prison*)

SCÈNE III.

CALAS, LAVAISSE.

LAVAISSE.

SUIVEZ-MOI ;

Calas.

CALAS.

Que dites-vous ? Vous suivre ? Quel vertige !

Tous nos momens sont chers... Ah ! suivez-moi , vous dis-je !
C A L A S .

Mais expliquez....

L A V A I S S E .

Venez , ou vous êtes perdu !

C A L A S .

Je fais tout : parlez bas.... craignez d'être entendu !

L A V A I S S E .

Vous savez ? Savez-vous que ce fénat impie

A flétri vos enfans , a proscrit votre vie ?

C A L A S .

Parlez bas.... Je le fais.

L A V A I S S E .

S'il est ainsi , venez :

Oui , vos jours innocens par eux sont condamnés ;

Oui , l'on vous lit , ce soir , la sentence homicide ,

Tremblez.... ce capitoul , de votre sang avide ,

Sous des antres affreux de ce cachot voisins ,

M'a laissé , dans les fers , attendre nos destins.

L'or m'a fait un ami de l'homme qui les garde ;

Interrogé par moi sur ce qui vous regarde ,

Il s'est tu quelque temps.... Enfin , il a parlé ;

Votre sort & le mien , il m'a tout révélé :

Le même jugement qui condamne le pere ,

Remet en liberté moi , la fille & la mere ;

Comme si nous étions plus innocens que vous ,

Et que votre bras seul eût pu porter ces coups !

Enfin , du capitoul , la vengeance est complète.

» Si tu veux me servir , viens , ta fortune est faite ,

» Ai-je dit à cet homme , hésitant , étonné ,

» Viens »... J'ai doublé les dons qui me l'avoient gagné.

Raison pour ses pareils toujours plus convaincante ,

Que de vos maux , des miens , la peinture éloquente !

Il falloit , & mon or avoit seul ce pouvoir ,

Non attendrir son cœur , mais vaincre son devoir ;

Je l'ai fait : il s'est pris à l'appât des richesses ,

À l'espoir , à l'éclat de mes autres promesses...

» Suivez-moi , m'a-t-il dit »... Dans leurs mille détours ,

J'ai parcouru l'horreur & la nuit de ces tours ;

Mon guide , d'un pied sûr , fait à ces lieux funebres ,

Y soutenoit mes pas glissant dans leurs ténèbres...

Nous marchons... Il s'arrête , une clef dans la main ,

» C'est ici le plus long , mais le plus sûr chemin ,

» Dit-il , & d'une porte à ma garde livrée ,

» Ceci , vers votre ami , va vous ouvrir l'entrée ;

« Ici, chaque cachot à ses détours secrets ,
 » D'où certains criminels à la loi sont soustraits ;
 » Lorsque de cette loi redoutant l'indulgence ,
 » Le pouvoir en obtint une sourde vengeance.
 Il dit.... Sur ses deux gonds , la porte a retenti :
 Elle s'ouvre.... je vole... & vous offre un parti ,
 Le seul qui vous conserve , en ce péril extrême ,
 Mon pere , à vos enfans , à l'honneur , à vous même.

CALAS.

O jeune homme imprudent ! qu'avez-vous fait ? hélas !

LAVAISSÉ.

Venez , vous hésitez ?

CALAS.

Non , je n'hésite pas.

LAVAISSÉ.

Vous vous flattez peut être !... Il faut donc tout vous dire
 Pour vaincre votre cœur ; un ami le decret !...
 Sachez que votre fils du sein même des morts ,
 Du peuple qu'on abuse enflame les transports ,
 Des vêtemens du deuil les prêtres catholiques
 De leur temple par-tout ont couvert les portiques.
 Un spectre est élevé sur un autel de sang
 Que les traits de la mort rendent plus menaçant ;
 De palmes , de festons il porte un diadème ,
 Des antiques martyrs trop redoutable emblème ;
 Un glaive est dans sa droite !... Et de son autre main
 Il montre à tous , ces mots : « *C'est toi , pere inhumain* ».

CALAS.

O Dieu !

LAVAISSÉ.

Qu'attendez-vous , qu'espérez-vous encore ?

CALAS.

Rien.

LAVAISSÉ.

Quittez donc ces fers & ce ciel que j'abhore ;
 Allons chercher la paix dans de plus doux climats
 Que l'air du fanatisme au moins n'infeste pas.

CALAS.

Retournez , reprenez vos dons , je vous supplie ;
 Rendez à son devoir cet homme qui l'oublie :
 Dites-lui que Calas eut toujours dans son cœur
 De quoi braver la mort , & non le déshonneur.

LAVAISSÉ.

Comment....

CALAS , à M. de la Salle & à sa fille.
 Venez , monsieur , ma fille.

SCENE IV.

Les mêmes , M. DE LA SALLE , ROSE.

CALAS , *bas à Lavaïsse.*

LAVAÏSSE,

Prenez bien garde ici qu'un seul mot ne trahisse
Le secret de ma mort , qu'on cache à cet enfant.

Haut à M. de la Salle.

Vous voyez cet ami : contre un événement ,
Dont Calas sans effroi fait attendre la suite ,
Il a cru me trouver un abri dans la suite ,
Comme si je pouvois de mes ans pleins d'honneur
Démentir ce qui reste , & fouiller mon malheur !

M. DE LA SALLE.

Ecoutez cette affaire.... Enfin la circonstance
Ne permet point l'excuse à votre résistance :
Vos jours sont sous le glaive ; il vous y faut pourvoir ,
Tout ce qui vous est cher vous en fait un devoir.

CALAS.

Vous....

LAVAÏSSE.

Ecoutez , monsieur.

M. DE LA SALLE.

Le conseil que je donne

Met tout en sûreté , vos jours , votre personne ,
Votre honneur.... Votre honneur ! L'avenir abusé
Vous croira-t-il puni d'un crime supposé ?
Couppable en apparence , où seront vos refuges ?
L'échaffaud , à ses yeux , justifiera vos juges.
Nos neveux , sur sa foi , tous prêts à vous flétrir ,
Aux preuves qu'il dément iront-ils recourir ?
Vous ne sauverez pas votre honneur par la fuite ,
Je le fais ; mais des loix suspendant la poursuite ,
Vous vous donnez le temps qu'un jour la vérité
Leve le voile épais qui couvre sa clarté :
Et , si son amitié , par de sages mesures ,
Doit garantir vos jours....

LAVAÏSSE.

Monsieur , elles sont fures.

CALAS.

Je n'en veux pas.... Moi fuir ! faire dire aujourd'hui ,
Calas est criminel , puisque Calas a fui !

Justifier ces loix qui menacent ma tête ,
Et votre capitoul , par ma lâche retraite !
Faut-il , pour le succès de cet homme cruel ,
Chargé d'un crime feint , en commettre un réel ?
Non.

L A V A I S S E.

Quel égarement !

R O S E.

Du moins , cédez , mon pere ,
Cédez pour vos amis , vos enfans & leur mere ,

C A L A S.

Vos pleurs m'affligent , Rose , & ne me vaincront pas :

L A V A I S S E , *bas à Calas.*

Si vous ne consentez à marcher sur mes pas ,
Je vais déclarer tout , tout , monsieur , devant elle.

C A L A S , *le retenant d'un coup-d'œil.*

Lavaïsse !...

L A V A I S S E.

Venez.

C A L A S , *bas à Lavaïsse.*

Votre amitié cruelle

Pourroit... Non , mon ami , je vous connois trop bien ,
Elle en mourroit !... hélas !... Non , vous n'en ferez rien.

L A V A I S S E.

Ah Dieu !

C A L A S.

Monsieur , ma fille , & vous , cher Lavaïsse ,
Vous voyez où du sort nous conduit l'injustice !
Mais qu'il est doux pour moi , dans ces affreux momens ,
De goûter les transports de vos embrassemens !
C'est pour les malheureux que l'amitié fut faite !

(*les regardant.*)

Voilà de tous les biens les seuls que je regrette....

Dieu fait si dans mon cœur j'ai voulu m'élever

Contre son bras puissant , qui me veut éprouver !

J'ai plié sous ce bras , sans plainte , sans murmure ,

Les pleurs que j'ai versés sont tous pour la nature :

Ils sont pour vous , ma fille ; ô sang infortuné ,

Sur qui l'opprobre étend son souffle empoisonné !

O malheureux enfans ! famille déplorable !

R O S E.

Mon pere !

C A L A S.

Un préjugé farouche , inexorable ;

Vous a frappé déjà de sa puissante main ;

Entre ce monde & vous élève un mur d'airain :

L A V A I S S E.

Que dites-vous ? O ciel !

C A L A S.

La vérité cruelle !

Qui voudra désormais partager avec elle

La vie , & recevoir de ce sang détesté

D'enfans flétris , proscrits , une postérité ?

Ah ! ce ne sera point un mortel ordinaire !...

(*A Lavaisse , le serrant dans ses bras.*)

Ce sera toi , mon fils !... toi-même !

L A V A I S S E , vivement.

Oui , mon pere !

Oh ! oui ce sera moi !... Vous m'avez prévenu !

Vous m'honorez , Calas , & m'avez bien connu !

M. D E L A S A L L E.

Homme sublime !

L A V A I S S E.

Eh ! quoi c'est dans cette demeure ,

C'est dans ce séjour affreux , sous ces fers , à cette heure !

Que Calas , sous les coups tout prêts à le frapper ,

Indifférent sur lui , des siens peut s'occuper !

C A L A S.

Lavaisse , aimez-la comme j'aimai sa mere.

(*Bas à Lavaisse.*)

Vivez long-temps... Mourrez plus heureux que son pere !

L A V A I S S E.

Ah Dieu !

M. D E L A S A L L E.

J'entends du bruit.

R O S E , à son pere.

Vous changez de couleur.

M. D E L A S A L L E , à Lavaisse.

Nous ne pouvons tous deux paroître ici , monsieur ,

Vous , sans blesser les loix , & moi mon ministère.

Car , comme vous , monsieur , j'y suis avec mystere.

L E C A P I T O U L , en dehors.

Veillez à cette porte.

L A V A I S S E.

Evitons son regard :

Venez sous cette voûte attendre son départ.

(*Ils entrent dans l'endroit d'où Lavaisse est sorti.*)

SCENE V.

LE CAPITOU, CALAS.

CALAS, à part.

C'EST lui-même. Ah ! ma fille ! elle va tout entendre !

LE CAPITOU.

Tu ne m'attendois pas ici ? Je viens t'apprendre...

CALAS.

Je le fais.

LE CAPITOU.

Qui t'a dit que l'échaffaud est prêt ?

CALAS.

Vous-même..... ce regard où j'ai lu mon arrêt !

LE CAPITOU.

Ta haine, je le vois, a deviné la mienne.

CALAS.

Calas de votre sang n'eût point souillé la sienne.

LE CAPITOU.

Tu dis vrai : je t'ai dû punir de ton forfait.

CALAS.

Eh bien, prenez mes jours, & foyez satisfait.

Ce crime est expié, je crois, par mon supplice :

Ne troublez pas un temps qu'il faut que Dieu remplisse.

LE CAPITOU.

Tu crains la mort, sans doute ?

CALAS.

Et quand je la craindrois,

Je suis pere.

LE CAPITOU.

Soldats.

SCENE VI.

Les mêmes, M. DE LA SALLE, LAVAISSE,
ROSE.

ROSE, courant se jeter aux pieds du capitoul.

CIEL !

LE CAPITOU, les voyant.

Quels détours secrets

Vous ont conduit ici ? D'où venez-vous perfides ?

L A V A I S S E .

Nous avons entendu tes aveux homicides.

L E C A P I T O U L .

Troublé. A Rose.

O dieu !..... Relevez-vous.

R O S E .

Il ne m'écoute pas !.....

Je me meurs !

C A L A S , *la soutenant.*

Ah ! Ma fille !..... Ah cruel !

L E C A P I T O U L .

Vous soldats,

Qu'on la rende à sa mere : allez, qu'on m'obéisse.

M. D E L A S A L L E .

Arrêtez.

L E C A P I T O U L .

De quel droit bravez-vous ma justice ?

De quel droit tous les deux, vous trouvez-vous ici ?

M. D E L A S A L L E .

Vous pourrez au sénat vous en voir éclairci.

Je requiers acte avant , en reprenant l'instance ,

Des motifs qui vous ont dicté votre sentence ;

Et veux à ces messieurs , de tous vos sentimens

Exposer devant vous les nobles mouvemens ;

Tremblez..... Le crime encor ne tient pas sa victime ?

Si de leur capitoul , l'esprit seul les anime ;

J'ai des moyens tous prêts que vous n'attendez pas ,

Qui pourront empêcher , ou venger son trépas.....

Je saurai l'éclaircir cette odieuse trame :

Je veux , qu'en dévoilant les replis de votre ame ,

Flétrissant votre nom , chez la postérité ,

Vos forfaits fassent seuls votre immortalité !

(*A Calas.*)

Rassurez-vous , monsieur !..... Suivez-moi , Lavaïsse ,

(*Jettant les yeux sur Rose soutenue par son pere.*)

Pauvre enfant..... à ta mere il faut que je t'unisse ,

(*A Lavaïsse.*)

Aidez-moi , mon ami , ne craignez rien pour vous :

Pour vous-même & pour moi , je vais répondre à tous.

(*Au capitoul.*)

Vous , nous nous reverrons ,

L E C A P I T O U L , (*sortant.*)

J'y comprends.

L A V A I S S E , (*à Calas.*)

Adieu mon pere :

(Ils sortent tous deux , soutenant Rose dans leurs bras.)

C A L A S.

Ciel ne peux-tu finir , ou combler ma misère !

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

(Le théâtre représente la prison de madame Calas.)

Madame C A L A S , R O S E , J E A N E T T E.

(Rose est assise sur un grand fauteuil dans l'attitude d'une personne endormie.)

Madame C A L A S , (regardant sa fille.)

PAUVRE enfant !

J E A N E T T E.

Elle dort.

Madame C A L A S.

En quel état affreux

Il me l'a ramenée !

J E A N E T T E.

Oui.

Madame C A L A S.

L'effroi dans les yeux !

Pâle , froide , égarée , hélas ! presque mourante !

Qu'est-il donc arrivé ?..... La nature souffrante

De douleur épuisée enfin cède au sommeil.....

(Allant vers elle.)

Repose & goûte au moins la paix jusqu'au reveil ,

Ma fille Cet ami sortant de voir son pere ,

Ma dit , en le quittant : espérez ; ... que j'espère !...

Les jours de mon époux seroient-ils en danger ?

Ah ! je crains tout d'un monstre ardent à se venger !

J E A N E T T E , (jettant les yeux sur Rose.)

Parlons plus bas ; je crois qu'elle s'éveille ?

Madame C A L A S.

Attens...

Non un sommeil pénible enchaîne encor ses sens ,

De soupirs , de sanglots , & de crainte oppressée ,

Son ame sur son front semble être retracée !....

Sur sa bouche tremblante & qui veut s'entrouvrir

Sans pouvoir s'y former , les mots viennent mourir... !
 Faut-il que le sommeil de la simple innocence
 Avec celui du crime ait tant de ressemblance !

R O S E , (*toujours endormie.*)

Mon pere !

J E A N E T T E .

Elle a parlé !

Madame C A L A S .

Son cœur veille toujours !

Elle appelle son pere ! Ecoutons.

R O S E .

A vos jours !

Madame C A L A S .

Son cœur préoccupé , tandis qu'elle sommeille ,
 Rentrera à son esprit les terreurs de la veille.

R O S E .

Ah ! . . . Suivez . . . Lavalisse.

Madame C A L A S .

Eh ! Quoi !

R O S E .

N'attendez-pas.

Les bourreaux Ah !

(*Elle se réveille en sursaut , avec un cri d'effroi , & tombe
 dans les bras de sa mere.*)

Madame C A L A S .

(*La pressant pour la rassurer.*)

Grand Dieu ! . . . Te voilà dans mes bras ,

C'est moi , ma chere enfant Moi , moi .

R O S E , (*réveillée avec égarement.*)

C'est vous , ma mere ?

Madame C A L A S .

Remets-toi.

R O S E , (*regardant autour d'elle.*)

Le sommeil Je ne vois pas mon pere !

Madame C A L A S .

Tu l'as quitté.

R O S E .

Quitté Quand ?

Madame C A L A S , (*à part.*)

Son égarement

Aura de sa mémoire effacé ce moment.

(*Haut*)

Ma fille , entre les bras d'une mere agitée
 On t'a de son cachot dans le mien rapportée ,

R O S E .

Oui ; j'avois oublié

Madame

Madame C A L A S.

Dis-moi, tu l'as donc vu ?

Etoit-il calme au moins ?

R O S E.

Plus que je n'aurois crû ! . . .

Vous n'avez point reçu de nouvelles !

Madame C A L A S.

Toi même ;

N'as-tu rien appris ?

R O S E.

Rien.

Madame C A L A S.

Mais ce désordre extrême ! . .

Rose, me trompez-vous ?

J E A N E T T E.

J'entens du bruit !

Madame C A L A S.

Eh ! quoi . . .

Vos traits s'alterent, Rose !

R O S E, (à part.)

O moment de l'effroi !

S C E N E I I.

Les mêmes, L A V A I S S E.

Madame C A L A S, (l'apperveant.)

L A V A I S S E !

L A V A I S S E.

Qui vient pour calmer votre crainte ;

Madame C A L A S.

Comment avez-vous pu pénétrer cette enceinte ,
Fermée à nos amis , ouverte aux seuls bourreaux ?

L A V A I S S E.

L'esperance n'est point interdite à vos maux ,
Votre appui généreux m'envoie ici d'avance :
Vous avez lu déjà l'odieuse sentence ?

Madame C A L A S.

Je n'ai rien fu ! . . Mon sang se glace !

L A V A I S S E.

J'avois crû . .

Pardon . . . Rassurez-vous : rien n'est encore perdu.

Ce que vous avez vu , ce zèle respectable

De l'homme vertueux qui défend son semblable ;
 N'étoit rien , rien encor , s'il le faut comparer
 A ces beaux mouvemens que je viens d'admirer 3
 Vos tyrans ont rouvert leur criminelle lice ;
 J'ai revu la vertu luttant contre le vice ,
 Un seul homme de bien dans ce gouffre d'enfer ,
 Étonnant , ébranlant , frappant ces cœurs de fer ,
 Et de son ame seule empruntant sa puissance
 Retenir tous ces bras levés sur l'innocence !

Madame C A L A S .

Ciel !

L A V A I S S E .

Votre défenseur cette nuit même
 Du cruel capitoul surprit l'affreux secret.
 Il mande ce matin le sénat qui s'assemble.
 Et témoin tous les deux nous arrivons ensemble !
 Il entre : & l'œil brûlant de ce feu vertueux ,
 Dont il bravoît hier leur cris tumultueux ,
 Sa belle ame en ses traits respirant toute entière ,
 Il semble dans l'abîme un ange de lumière !
 Et parmi ces méchans , seul , debout : « sénateurs ,
 » Vous êtes tous trompés , dit-il ; des imposteurs
 » Ont contre l'innocent armé votre justice ,
 » Et des bourreaux ici vous font remplir l'office ! »
 Un cri s'élève alors : jugé ! dit l'assesseur.
 « Non , reprend-il soudain , avec plus de chaleur ;
 » Pour laver chaque nom que vous venez d'écrire ,
 » Tout votre sang demain ne pourra pas suffire !
 » Je vous épargnerai , malgré vous un forfait. »
 Le capitoul craignant ces mots , & leur effet ,
 Cherche à parler aussi , pour détourner sans doute ;
 Mais on le doit enfin écouter . . . On l'écoute.
 Il fait de notre nuit le fidele recit ;
 Moi-même du serment je scelle ce qu'il dit.
 Chaque juge étonné se regarde en silence . . .
 Lui , saisissant alors l'homicide sentence . . .
 » Le voilà donc , messieurs , cet arrêt flétrissant ,
 » Qui vous condamne ici tous plus que l'innocent !
 » Chacun de vous est juste , & d'un crime incapable :
 » Pour proscrire un vieillard , vous l'avez cru coupable ?
 » Il ne l'est point . . . Non , non ; & je fais ce serment ,
 » A vous , à la justice , à ce Dieu qui m'entend.
 » Oui , dans chacun de vous ce capitoul perfide
 » A vu de ses fureurs l'instrument homicide !
 » Et vos bras qu'il emploie à diriger ses coups ,
 » Sont de ses cruautés , complices malgré vous !
 » Cette erreur qui faillit coûter une victime ;

T R A G É D I E ,

» Eclairée aujourd'hui va devenir un crime !
 » Songez-y : détruisez cet affreux monument
 » De vengeance, d'opprobre & d'avilissement ,
 » Ces feuillets meurtriers , ces sanglants caractères...
 » Mais ne m'en croyez pas sur ces preuves légères ;
 » Messieurs , il est coupable, ou bien je ne suis , moi ,
 » Qu'un traître digne ici des rigueurs de la loi...
 » Poivre ma tête . . . Il doit aussi livrer la sienne :
 » Qu'il se rende en prison ; & moi , qu'on m'y retienne :
 » Appelez vos bourreaux ; & que celui de nous
 » Qui vous trompe aujourd'hui périsse sous leurs coups. »

Madame C A L A S.

Ami trop généreux , dont l'âme magnanime
 Console la vertu du méchant qui l'opprime !

L A V A I S S E.

Il finit... On s'agite , on ne réplique pas ;
 Chaque visage exprime un divers embarras :
 L'assesseur concentré , cherchant par quelque crime ,
 S'il ne peut pas encor refaire sa victime.

Le capitoul offrant , sur son front sans couleur ,
 Du crime reconnu la honteuse pâleur ;
 Balbutiant sans fruit sa stérile défense.

Que dira-t-il ?... Voici le jour de l'innocence :

Pourront-ils recuser , sans vouloir se flétrir ,
 Ce témoin qui ne veut que prouver ou périr ?

Le parti qu'il a pris fut le seul qu'il dût prendre :

Si l'on ne le veut croire , il faut du moins attendre ;

Et vers la vérité ramenant tous les cœurs ,

Le temps va les ranger du parti de vos pleurs.....

Mais jugeant que l'erreux accroît votre souffrance ,

Il m'a vite envoyé vous rendre l'espérance.

J'entends du bruit... Il vient sans doute confirmer

Ce dont j'ai pu d'avance ici vous informer.

Madame C A L A S.

O Dieu de l'innocent ! sous ta main protectrice ,

Des méchants , quand tu veux , s'écroule l'édifice !

Toi , qui lis dans les cœurs , mon Dieu , combats pour nous !

(*Appercevant le capitoul.*)

Ciel ! c'est le capitoul : ah ! je n'ai plus d'époux.

S C E N E I I I.

Les mêmes , L E C A P I T O U L.

L E C A P I T O U L.

JE viens rompre vos fers.

J E A N C A L A S.

Madame C A L A S.

Quelle surprise extrême !

Vous ! pourquoi mon époux ne vient-il pas lui-même ?

L E C A P I T O U L.

Votre époux ? ... Ces liens par nos loix imposés ,

Sans ma présence ici ne seroient point brisés ;

C'est le vœu du sénat , & de mon ministère.

Madame C A L A S.

Au nom de mon époux , monsieur , pourquoi vous taire ,

Innocent comme nous , est-il donc libre ou non ?

L E C A P I T O U L.

On l'amène en ces lieux ; il sort de sa prison :

Il a voulu vous voir ; notre loi moins sévère

Lui permet d'embrasser ses enfans & leur mère :

Car vous n'ignorez pas qu'une juste rigueur

Sépare entre vous deux le crime du malheur.

Madame C A L A S , (elle tombe sur un fauteuil.)

Dieu !

L A V A I S S E , (au capitoul.)

Malgré vos forfaits & nos deux témoignages...

L E C A P I T O U L.

Malgré vos attentats , vos fureurs , vos outrages...

R O S E ,

Mon pere !... ô ciel !

L E C A P I T O U L.

Les loix vous rendent libres tous ;

Mais leur sévérité dût frapper son époux.

L A V A I S S E.

Les loix !.. quand l'impôsteur seul l'arrache à la vie

Madame C A L A S.

Avez-vous pu , cruels !..

L A V A I S S E.

Ta rage est assouvie ,

Tigre ; & fumant bientôt du sang de l'innocent ,

Tu viens braver ici sa femme , son enfant ,

Son ami , son ami qui punira ton crime ,

Qui saura tôt ou tard te joindre à ta victime.

L E C A P I T O U L ,

Quel accès de fureur ! l'ai-je seul condamné ?

L A V A I S S E.

S'il meurt , oui c'est toi seul qui l'as assassiné !

C'est toi qui sur sa tête appelant les supplices ,

De ta scélératesse infectas tes complices !

Fuis , fuis ; crains que ma main au milieu de ton flanc ,

N'aille te demander compte de tout son sang !

Crains que je ne te paye ici tes impostures ,

& l'insulte , & l'outrage , & les mille tortures
Dont ta fureur accable un vieillard vertueux
Qui démasqua ton cœur , ton crime à tous les yeux ,
Et qui fit distinguer , par un choix équitable ,
Du vice respecté la vertu respectable !

L E C A P I T O U L .

Traître !

L A V A I S S E , (apercevant Calas & sa suite)
O Dieu ! quel spectacle !.. ah ! c'est lui !.. C'est Calas !..
Un ministre du ciel accompagne ses pas !..
Moins affligé que lui , c'est Calas qui le guide !..

(au Capitoul.)

Ton cœur n'est point brisé !.. quel es-tu donc perfide !
C'est son dernier moment !

Madame C A L A S .

Ah !.. plus d'espoir .. je meurs.

S C E N E I V .

Les mêmes , C A L A S , (les mains & les pieds chargés de chaînes ; il est soutenu d'un côté par un religieux , de l'autre , par le geolier , qui se retire des qu'il est entré. Deux hommes près de la porte tenant chacun un flambeau. Gardes).

C A L A S , (apercevant sa femme & sa fille évanouies).
(Au capitoul.)

QU'AI-JE vu ! Permettez que de mes derniers pleurs ,
J'arrose en paix , monsieur , ma famille mourante :
Cachez - leur cette main de mon sang dégoûtante.
(Montrant ses fers.)

Je n'échapperai pas : laissez-nous un instant ...

Je rejoindrai bientôt l'échaffaud qui m'attend.

(Le capitoul sort donnant un ordre aux soldats.)

S C E N E V .

(Les mêmes , excepté le capitoul.)

C A L A S , (regardant sa femme & sa fille.)

LA mort a frappé tout ! & la fille ! & la mere !

Madame C A L A S , (rouvrant les yeux & les refermant , en voyant les fers de son mari.)

Oh ! Dieu !

C A L A S , (se retournant vers Rose.)

C'est ton époux Ma fille , c'est ton pere !

R O S E. (Elle se jette , dans ses bras un moment , se relève , & retombe près de sa mere à qui Jeannette s'efforce à faire respirer des odeurs.)

Ah !

C A L A S.

Mon cher Lavaïsse !

L A V A I S S E.

Ah ! mon cœur n'y tient pas !

C A L A S.

Vous aussi , mon ami , plus faible que Calas.

Je vais mourir . . . C'est moi qui soutiens ton courage , Lavaïsse !

L A V A I S S E.

O Calas ! . . . ô désespoir ! . . . ô rage !

Quand de tes ennemis j'ai cru qu'il triomphoit !

C A L A S.

J'aurois pu , mon cher fils , l'emporter en effet :

Un mot de l'assesseur , hélas !

L A V A I S S E.

De ce perfide !

C A L A S.

Change tout ; il observe au sénat qu'il décide ;

Qu'il juge ni toi ne deviez point entrer

Hier , dans ma prison sans droits d'y pénétrer ;

Et que de cette faute ensemble responsables ,

Vous êtes tous les deux suspects & récusables !

Mais , va , je meurs content , s'il n'est plus , après moi ,

D'autre victime , ici , de l'homme & de la loi ,

Si je suis la dernière . . . ô ma femme ! ô ma fille ! ,

(à Lavaïsse.)

Mon fils , unique espoir de ma triste famille !

(Au religieux qui fond en larmes à ses côtés.)

Vous l'envoyé du ciel , ô digne & saint pasteur ,

Qui venez près de moi comme un consolateur ,

Qui moins prêtre qu'ami , pleurez sur la victime :

Retenez-les ces pleurs , monsieur , je meurs sans crime.

Où , versez-les plus plutôt sur ces cœurs inhumains

Qui rendent leurs arrêts le glaive dans les mains.

Sans regretter mes jours , je vais mourir tranquille.

La vie est un éclair , la mort est un asile ;

Et , je n'ai plus à boire , en ce comble d'horreurs ,

Que le calice amer des dernières douleurs :

L'épuiser à mon âge , est-ce un grand sacrifice ?

Ma femme , mes enfans voilà mon vrai supplice !

Ah ! pardonne , ô mon Dieu , si mon fils égaré

Porta sur ton ouvrage un bras désespéré !

Que ce soit en mourant la grace que j'obtienne !

Dieu ! je t'offre ma mort pour expier la sienne !

(Ici , le geolier se présente à Calas , douloureusement , pour détacher ses fers.)

C A L A S , au géolier.

Je vous entends.

R O S E , (avec un cri , voyant le geolier.)

Mon pere !

Elle se relève , se traîne derriere lui , passe une main autour de son cou , & laisse tomber sa tête sur celle de Calas tandis , qu'on détache ses fers. Lavaisse est aux pieds de Calas , & le religieux debout de l'autre côté.

C A L A S.

Il faut donc tout quitter . . .

Sois homme , Lavaisse & vis 'pour acquitter

Ma dette envers ma fille & sa famille entiere.

Je dois revivre en toi : qu'elle y retrouve un pere . . .

O ma femme ! . . . Ses yeux n'ont fait que m'entrevoir !

Au geolier qui pleure en détachant ses fers.

Vous remplissez , monsieur , un bien cruel devoir !

A Lavaisse , lui montrant le geolier.

N'est-ce pas ? . . . Vois ses yeux qui de larmes se noyent.

Au geolier.

Vous ne ressemblez point à ceux qui vous envoient.

à Lavaisse.

Se relevant.

Embrasse-moi mon fils . . .

Oh ! Quel moment cruel !

(*Se relevant après qu'on a ôté ses fers.*)

Il embrasse Lavaisse & laisse Rose entre ses bras.

Soutiens-la , mon cher fils.

Au religieux.

Venez mon pere.

Il sort soutenu par le religieux & le geolier ; & fait quelques signes à M. de la Salle qui entre , en lui montrant sa femme & sa fille.

SCENE VI.

L A V A I S S E , assayant Rose sur la chaise près de sa mere (1).

O ciel !

à M. de la Salle lui montrant la mere & la fille.

Vous voyez !

M. D E L A S A L L E

Oui , je fais qu'il n'est plus d'esperance ,

(1) MM. les comédiens ont préféré de baisser la toille après le départ du pere. Il me semble pourtant que l'arrivée de M. de

Enmenons-les : j'apporte avec moi la vengeance.

L A V A I S S E.

Comment donc ?

M. D E S A S A L L E.

Les cruels s'étoient déjà flétris , ... :

J'apprens que ce grand homme (1) honneur de son pays ,
Et qui du fanatisme intrépide adversaire ,
Éteindra ces bûchers qui dépeuplent la terre ;
De Fernay dans nos murs arrivé dans ce jour ,
Y va pour quelque temps établir son séjour ...

L A V A I S S E.

Eh bien !

M. D E L A S A L L E.

Chez lui je vole : admis en sa présence ,
Je lui peins leurs malheurs , sur-tout leur innocence ;
Et cet assassinat commis au nom des lois !..
Il frémit , il s'indigne , il pâlit à ma voix !
Ses yeux à leur nom seul , pleins de larmes nouvelles ;
Au nom du capitoul lancent des étincelles !
» Si je les défendrai ! je le veux , je le dois ,
» dit-il , amenez-les dans ma maison , chez moi... »
Venez , cette vengeance approche : le génie
Va s'armer , va tonner sur ce sénat impie ;
Va dévoiler la trame où le juste est frappé
Des pièges d'un cruel par-tout enveloppé ;
Et , dans l'âge suivant , mieux instruit que le nôtre ;
Laisser des pleurs sur l'un , & l'horreur contre l'autre.

F I N.

A U T R E D É N O U E M E N T.

Les vers marqués par des guillemets sont ceux qui sont pris dans celui qu'on vient de lire.

Page 68 , scène troisième , après ce vers :

» Innocent comme nous , est-il donc libre ou non ?

L E C A P I T O U L.

Il est dans ce moment sorti de sa prison ,

Madame C A L A S.

Pourquoi ne vient-il pas ? tout mon sang se retire ;

la Salle est ce qui porte un peu de consolation dans l'ame du spectateur que cette situation douloureuse vient de froisser.

(1) Voltaire qui rétablit la mémoire de Calas , & qui après la mort du pere , fit venir chez lui la mere & les enfans.

Et dans vos yeux cruels je tremble de trop lire !
 Quoi ! mon époux est libre & n'est point dans mes bras !
 Ses jours sont en danger , ou bien il ne vit pas !...
 Ah ! s'il est vrai , voyez une femme mourante
 Qui tombe à vos genoux , à vos pieds suppliante !
 Si l'en est temps , volez , suspendez....

SCÈNE IV.

Les mêmes , M. DE LA SALLE.

M. DE LA SALLE.

LEVEZ-VOUS !

Madame , c'en est fait ! vous n'avez plus d'époux !
 Et de son assassin vous implorez la vie !

Madame C A L A S.

Il n'est plus !

R O S E.

Je me meurs !

L A V A I S S E , (au capitoul).

» Ta rage est assouvie ;

» Monstre ! & fumant encor du sang de l'innocent ,

» Tu viens braver ici la femme , son enfant !

» Son ami , son ami qui punira ton crime ,

» Qui saura tôt ou tard te joindre à ta victime ! »

Madame C A L A S.

Tu n'es plus ! & je vis ! j'ai pu l'écouter , lui !

Ce tigre tout sanglant , demander son appui !

Deshonorer ta veuve aux pieds de ce perfide !

Moi-même en l'implorant devenir parricide !

L E C A P I T O U L.

» Quel accès de fureur ! l'ai-je seul condamné ?

Madame C A L A S.

» Oui , monstre ; c'est toi seul qui l'as assassiné :

» C'est toi qui sur sa tête appelant les supplices ,

» De ta scélératesse infectas tes complices ,

C'est toi.... mon sang frémit , s'enflamme !.... évite-moi ;

Redoute-moi.... fuis , fuis.... non , ne crains rien pour toi....

(avec le plus grand désordre).

Hélas ! que craindrois-tu d'une femme expirante ,

Qui n'a plus contre toi que sa voix impuissante ;

Qui meurt , qui veut mourir , laissant , non aux humains ,

Qui l'ont trahie , hélas ! non à ces faibles mains ,

Mais au ciel qui te voit , au Dieu vengeur du crime ,

Qui , du cœur des méchants , perce l'affreux abîme ;

J E A N C A L A S.

— mords, le soin de venger.... qu'ai-je dit !
 — le ciel pardonne à qui se repentit :
 — , Dieu terrible , & ce cœur sanguinaire ;
 — le plus ce traité salutaire !
 — ; mais tout souillé ! meurs comme tu vécus ,
 — de l'innocence & fléau des vertus !
 — & toi , dans ton fûat en flammes ,
 — vous rendre un jour vos criminelles ames !
 — tes magistrats , par la foudre écrasés ,
 — sur leurs lys de ton sang arrosés !
 — Dieu qui m'entend , qui reçoit ma priere ,
 — de lui te rejette à ton heure dernière ;
 — , dans ces lieux ardents , destinés aux forfaits ,
 — attends tous les maux que ta fureur m'a faits !

L E C A P I T O U L.

Te devrois.... mais je plains le malheur qui m'accuse ;
 C'est lui qui vous égare ensemble & vous excuse....
 Adieu....

(Il sort , lançant des regards terribles sur Lavaisse & sur M. de la Sol.)

S C E N E D E R N I E R E.

Les mêmes , (excepté le capitoul.)

Madame C A L A S , (hors d'elle-même.)

NON , cet accès est le dernier de tous ,
 Et je sens sous mon corps s'affoiblir mes genoux.

R O S E.

Ciel ! ma mere !

L A V A I S S E.

Madame !

J E A N E T T E.

O ma chere maîtresse !

(Elle s'empresse à lui faire respirer des odeurs.)

Madame C A L A S , (la repoussant.)

Je ne fortirai point de ces lieux.... Qu'on me laisse.

R O S E.

Ma mere !... ô ciel !... ses yeux , ses traits sont renversés !
 D'un tremblement soudain , ses membres sont glacés.

L A V A I S S E , (à Rose.)

Ne vous effrayez point.

Madame C A L A S , (s'attendrissant au cri de sa fille.)

C'est toi !... sur cette terr

Je n'ai donc plus que toi !

R O S E.

Je n'ai que vous , ma mere !

Madame C A L A S.

Ma chere enfant !

(Elles s'abandonnent dans les bras l'une de l'autre.)

M. D E L A S A L L E , (à Lavaiffè.)

Ses pleurs pourront la foulager !

Madame C A L A S , (à M. de la Salle.)

C'est vous !.... quoi ! vos efforts , généreux étranger !....

M. D E L A S A L L E.

Ils ont tous été vains.

Madame C A L A S.

Son récit.....

M. D E L A S A L L E.

Fut fidele.

L A V A I S S E.

Je l'ai cru triomphant !

M. D E L A S A L L E.

Il l'étoit ; & mon zele

Avoit du capitoul , par un retour heureux ,

Renversé les projets , & lui-même avec eux.

Mais un vice de forme..... hélas ! le peut-on croire !

Cité par l'assesseur , vit changer la victoire.

« Lavaiffè , ni moi , ne devions point entrer ,

» Dit-il , dans la prison , sans droit d'y pénétrer ;

» Et de la même faute ensemble responsables ,

» Nous sommes tous les deux suspects & récusables ! »

Il dit , il parle encor , qu'hélas ! autour de lui ,

Déjà le mal est fait , le juste est sans appui ;

Que déjà dans la salle , & par-tout retentissent

Ces sentences de sang dont leurs cœurs s'applaudissent :

Que l'honneur de leur siege exige son trépas ;

Et qu'on doit plus enfin aux juges qu'aux Calas !

Madame C A L A S.

Dieu !

M. D E L A S A L L E.

Cette opinion est à peine établie ,

(Comme s'ils eussent craint de la voir affoiblie ;

Ou bien que de leurs cœurs.... qu'ils n'ont sentis jamais ,

Ils eussent redouté les reproches secrets) !

Que votre époux déjà..... je frémis de poursuivre ,

Sous le fer des bourreaux alloit cesser de vivre.

Madame C A L A S.

Les monstres !

M. D E L A S A L L E.

J'ai du moins suivi ses derniers pas ,

Et des pleurs d'un ami consolé son trépas....

Il m'a parlé de lui ; mais plus de sa famille ,
 De vous , de Lavaïsse , & sur-tout de sa fille.....
 Après quelques momens , où son cœur moins aigri ,
 Au souvenir des siens sembloit s'être attendri ,
 Et que de leur amour se rappelant les charmes ,
 Dans ses yeux desséchés il retrouvoit des larmes ;
 » Il se leve ; il appelle un digne & saint pasteur
 » Qui vient au nom du ciel comme un consolateur ,
 » Et moins prêtre qu'ami , pleure sur la victime.....
 » Ne pleurez pas sur moi , monsieur , je meurs sans crime ,
 » Lui dit Calas ; pleurez sur ces cœurs inhumains
 » Qui rendent leurs arrêts le glaive dans les mains.
 » Sans regretter mes jours je vais mourir tranquille.
 » La vie est un éclair , la mort est un asile ;
 » Et je n'ai plus à boire , en ce comble d'horreurs ,
 » Que le calice amer des dernières douleurs ,
 » L'épuiser à mon âge , est-ce un grand sacrifice ?
 » Non : la mort de mon fils , voilà mon vrai supplice !
 » Ah ! pardonne , ô mon Dieu ! si ce fils égaré
 » Porta sur ton ouvrage un bras désespéré ,
 » Que ce soit en mourant , la grace que j'obtienne !
 » Dieu ! je t'offre ma mort pour expier la sienne. »

Madame C A L A S.

Ah !

R O S E.

Mon pere !

M. D E L A S A L L E.

A ces mots levant un œil ferein ,

De sa main défaillante , il presse encor ma main ;
 Et penchant sur mon cœur sa tête vénérable ,
 Y grave un souvenir jusqu'à la mort durable.
 Puis..... m'embrassant encor..... marche après des adieux ;
 Vers la place où son ame a volé jusqu'aux cieux.

Madame C A L A S.

Ah ! cette image est là , sous mes yeux , dans mon ame !

M. D E L A S A L L E.

Si c'est pour le venger , qu'elle y reste , madame.

Madame C A L A S.

Le venger ! & comment ? moi , malheureuse ! hélas !

M. D E L A S A L L E.

Tous les cœurs aujourd'hui ne se fermeront pas.
 Contre vos ennemis mon zèle armé d'avance
 Prévoyant leurs forfaits , en cherchoit la vengeance....
 Tous ces juges , de sang , s'étoient déjà flétris.

Le reste continué & finit comme l'autre acte,

L ' A M I

D E S L O I S ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES , EN VERS.



L'AMI DES LOIS,

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS.

*Représentée par les Comédiens de la Nation, le 2
janvier 1793.*

PAR LE CITOYEN LAYA,

AUTEUR DES DANGERS DE L'OPINION ET DE JEAN CALAS.

*Tum Pietate gravem ac meritis si forté virum quem
Conspexére, silent, arrectisque auribus adstant :
Ille regit dictis animos , et pectora mulcet.*

A P A R I S ,

Chez MARADAN, Libraire, rue du Cimetière Saint-
André-des-Arcs, n°. 9.

Et chez LEPETIT, Commissionnaire en Librairie, quai des
Augustins, n°. 32.

I 7 9 3.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

JE ne ferai point de préface pour cet ouvrage ; il faudroit produire un volume , et j'ai besoin seulement d'écrire quelques réflexions que je crois indispensables. Mon succès ne m'aveugle pas ; je le dois plutôt au sujet que j'ai traité , qu'au talent de l'exécution. Tous les vrais citoyens ont dû se déclarer pour celui qui n'aime qu'eux , rien qu'eux ; et c'est à cet égard de nouvelles actions de grâces que je leur rends pour eux-mêmes. Quelle est imposante cette masse d'opinions qui se prononce si énergiquement , si unanimement pour le saint amour des loix , de l'ordre et des mœurs ! Que son poids est accablant pour les ennemis cachés et ouverts de la liberté ! Vous qui calomniez Paris , venez le voir : il n'est pas dans ces assemblées tumultueuses où triomphent l'intrigue et le crime ; où c'est le plus déraisonnable ou le plus furieux qui l'emporte : venez le voir dans ce concours de citoyens ivres de liberté , mais de loix sans lesquelles il n'est point de liberté ; s'enflammant tous à ces saints noms ; s'embrasant d'étincelles civiques ; attachant leurs yeux et leurs cœurs sur cet *ami des loix* , dont chacun d'eux est le modèle.

Je ne répondrai point à toutes les calomnies qu'on fait courir contre moi ; j'ai dû m'y attendre , et j'ai un tort irréparable à me faire pardonner : celui d'avoir voulu faire quelque bien. Ceux qu'a pu blesser ce motif , peuvent prendre leur parti ; car je me sens pour l'avenir incorrigible à cet égard. Je ne serai jamais avare de mes idées , dès que je les croirai utiles. Malheur à celui qui possède et qui craint de s'appauvrir en répandant ses bienfaits ! ses mains recueilleront peu au jour des récoltes , puisqu'elles n'auront rien semé. Je ne réfuterai point ces misérables imposteurs qui n'admettent que la vertu qui rapporte , et lui contestent un désintéressement qu'ils montrent souvent dans le crime. Je n'ai qu'un mot à répondre : je livre ma vie entière à leurs discussions calomnieuses ; et s'ils y découvrent un seul instant qui ne soit pas digne de moi , je consens à ce qu'ils me proclament leur semblable.

Des Personnes d'un rare mérite , d'excellens patriotes , m'ont fait des observations auxquelles je dois une réponse sérieuse. La première , est le reproche d'avoir fait de mon *ami des loix* un ci-devant noble. D'abord , il eût été difficile que Versac , enivré de sa noblesse , de ses titres , voulût choisir pour son gendre un homme d'une caste qu'il regarde au-dessous de la sienne. Mais ce motif eût été foible sans celui-ci. Qu'ai-je peint ? un vrai philosophe. Qu'ai-je voulu faire valoir ? une révolution qui sera toujours aux yeux du sage , le triomphe de l'humanité et de la raison. Était-ce donc un grand effort , qu'un homme sorti de la caste op-

pimée se ralliât au nouvel ordre , et fit la guerre à la caste des oppresseurs ? Était-ce prêcher en faveur de la révolution que de lui chercher des apôtres dans ceux dont elle agrandissait l'existence et les droits ? Non. Mais faire triompher de ses préjugés celui à qui ses préjugés faisaient conler une existence commode et douce : mais faire briser de ses propres mains à un homme les liens si puissans de son amour-propre ; lui faire immoler à ses frères ses plus douces prérogatives : mais exposer aux yeux le véritable homme libre, le sage par excellence en prise avec la scélératesse et l'adversité , bénissant sur les débris de sa fortune cette révolution qui le ruine , avant laquelle il vivait heureux et paisible ! n'est-ce pas la sanctifier à jamais ? Qu'est-ce avouer , si ce n'est que ce qu'on préfère à tout au milieu de tant de désastres renferme des joissances surnaturelles au-dessus des perceptions du vulgaire , pareilles peut-être aux tourmens si doux de l'amour qui n'en rendent ses faveurs que plus énivrantes ? Le véritable amour de la liberté se prouve par les sacrifices. Qui peut douter que ce sentiment n'enflamme le cœur de Forlis ? Molière , dans *Tartufe* , n'a fait de son vrai dévot qu'un moraliste. Ce grand homme nous a donné , dans le personnage de Cléante , la théorie de la véritable piété. Quelqu'humosité du temps eût pu élever des doutes sur la tenue de son caractère dans les applications de la vie. Mais ici c'est un philosophe pratique ; ce n'est pas seulement par ses discours , c'est par ses actions qu'il prêche , et qu'il persuade. Mes deux contendans une fois mis en scène l'un n'est occupé qu'à repousser les traits ou les infamies de l'autre. Je sais bien que les *nomophage* de nos jours , qui ont pris à tâche d'honorer comme patriotes les incendiaires et les assassins , ont traité de *feuillant* ce Forlis qui , ne voulant point d'une liberté furibonde , fait la guerre aux subvertisseurs , veut de l'ordre , des mœurs , des loix ; n'a point encore accoutumé ses yeux timides à voir couler des flots de sang , ses faibles mains à le verser , ses oreilles à entendre les cris des victimes. Les hommes honnêtes ne verront dans les premiers que des tigres qui s'entredévorent ; dans Forlis , et tous ceux qui lui ressemblent , qu'un peuple d'amis et de frères.

Un des griefs de quelques personnes contre mon ouvrage , c'est de n'avoir pas fait un imbécille ou un monstre de mon *aristocrate* ; car , on dit ces gens profonds , par là , l'auteur veut faire aimer l'aristocratie. Ainsi l'intention la plus morale peut-être de ma comédie a été calomniée. Je m'explique. J'ai dû prêcher pour convertir : mais j'avoue que je n'ai jamais cru jusqu'ici que l'injure fût un moyen bien propre à se faire des prosélytes. Ce n'est pas en blessant les cœurs qu'on parvient à les gagner. J'ai distingué d'abord , (et quiconque a un peu de sens l'a déjà fait avec

moi) j'ai distingué l'aristocrate de Coblenz , de *l'aristocratie de Paris* ; celui qui a tourné les armes contre son pays , de celui qui est resté fidèle à son pays et à ses foyers. L'un est coupable , l'autre n'est qu'aveuglé. Croit-on que toutes ces peintures exagérées qu'on expose sur la scène , d'aristocrates luttant à qui mieux mieux de fureur ou de stupidité , soient bien efficaces pour guérir ceux qu'on attaque ? on les irrite , et c'est tout. Loin de moi , me suis-je dit , ces portraits que réprouvent le goût et la raison. Je mets aux prises un aristocrate et un républicain : faisons un honnête homme du premier ; le second aura encore plus de mérite à le paroître. Dans ce tableau que j'expose , j'obtiendrai déjà beaucoup , si je puis faire rougir ceux qui partagent les opinions de Versac , de ne point partager son honnêteté. Ce sera déjà un commencement de conversion : mais comment y parvenir , si ce n'est en leur rendant aimable cet homme aveuglé , mais honnête ? Si j'en fais un méchant au contraire , les aristocrates seulement d'opinion , crieront à l'exagération , à l'imposture ; et les méchans chercheront dans ce modèle une excuse pour demeurer toujours ce qu'ils sont. Qu'aurai-je produit ? rien sans doute ; et le but de cet ouvrage qui doit être l'utile , sera manqué.

Quant au personnage de Filto , un mot suffira pour en développer tous les motifs : ils sont puisés dans cet axiome dont abusent les scélérats , *» qu'on ne fait point vers la vertu de pas » rétrograde »*. J'ai voulu fournir dans l'exemple de cet homme faible une ressource à ceux qui ne se sont qu'égarés.

Le but principal , le but réel de mon ouvrage a été d'éclairer le peuple ; mais sur-tout de le venger des calomnies qui lui attribuent tous les crimes des brigands. C'est en rappelant sans cesse au peuple le sentiment de sa dignité , qu'il s'en pénétrera à jamais ; mais je n'ai point déshonoré mon art , en faisant comme on a cru le voir , de la comédie une satire. Je n'ai pas voulu que mes vers fussent une arène où luttassent les animosités. Tout ce qu'ils peignent appartient à la nature. C'est là que le poète doit toujours puiser ses couleurs. C'est du mélange des traits épars que j'ai voulu composer mes masses. La véritable comédie est le miroir de la vie humaine , non celui d'un individu. J'avais commencé un prologue où je développais ces idées ; je ne l'ai point achevé. En voici quelques vers. C'est un dialogue entre l'auteur et son ami. L'ami dissuade l'auteur de donner sa comédie.

Oui , (*dit'il*) monsieur l'homme à talent :

Oui , votre ouvrage enfin . fût-il même excellent
Doit tomber. D'ennemis des torrens , des nuées
Fondront sur vous , mon cher , avec mille huées ;
On n'écouterà pas , et le titre annoncé
Avant que d'être au jour vous serez trépassé.

L'A U T E U R.

Eh bien , s'il est ainsi , si leur fureur est telle ,
C'est aux vrais citoyens alors que j'en appelle.

L'A M I.

Que d'ennemis ! ô ciel !

L'A U T E U R.

Tous les frippons ; tant mieux ,

Les vrais honnêtes gens seront pour moi contre eux .

Mais le vice d'ailleurs est toujours un faux brave
Tyran de qui le craint , de qui l'attaque esclave .

Molière le censeur avec les charlatans ,
Descendit-il jamais aux accommodemens ?

» Ce me sont , disait-il , de mortelles blessures

» De voir qu'avec le vice on garde des mesures » :

Et son vers immortel dans son ame enfanté

Sut créer pour le vice une immortalité .

J'aurai tout son courage .

L'A M I.

Aurez-vous son génie ?

L'A U T E U R.

Moi suivre ce géant dans sa course infinie !

Jamais . Très - faible auteur , mais très - bon citoyen ;

Je borne ici ma gloire à faire un peu de bien .

Au reste , si le cœur peut agrandir la tête ,

L'amour de mon pays doit créer le poète .

L'A M I.

Que de gens après vous vont crier au méchant !

L'A U T E U R.

Des sots et des frippons c'est l'ordinaire champ :

Ils y courent frappant de cette arme insensée

L'homme de bien adroit qui lit dans leur pensée .

La comédie au reste est un commun miroir

Offert à tout le monde , où chacun peut se voir .

Eh ! combien peu , mon cher , savent s'y reconnaître !

L'A M I.

Les portraits burinés sous la main du grand maître !

Ont tous été saisis . Tartufe , et Trissotin

Ont fait montrer au doigt et Pirlon et Cottin .

L'A U T E U R.

Scrupule ! pour qu'au vrai mes portraits soient fidèles ,

Je dois dans la nature en chercher les modèles .

Mes frippons vinssent-ils de Rome et de Pekin ,

Auront , non pas le cœur , mais le visage humain .

Puis-je empêcher les gens en bonne conscience ,

De venir dans leurs traits chercher leur ressemblance ? etc .

Je ne quitterai point la plume sans remercier ceux des citoyens qui ont joué des rôles dans ma pièce et dont il n'y a que le zèle qui puisse égaler le talent. Je ne parlerai d'aucun en particulier. Ils me pardonneront sans doute de confondre en un seul , tous les éloges que je dois à chacun d'eux. Ils ont séparément trop bien mérité , je ne dis point de l'Auteur , mais de tout le public de Paris ; mais de tous les Français peut-être , en établissant un ouvrage dont le but n'est pas sans utilité , pour diviser entre les membres les félicitations qu'on doit au corps entier , c'est affoiblir ses sentimens que de les partager : qu'il me permettent donc de généraliser sur eux ma reconnaissance.

(6)
P R O P R I É T É .

PAR acte passé devant HUA , notaire public à Paris , et son confrère , le 8 janvier 1793 , le second de la république française , il appert que le citoyen LAYA , auteur d'une comédie intitulée *l'Ami des Loix* , desirant , après l'impression d'icelle , jouir de l'effet de la loi du 30 août 1792 , relative aux conventions à faire entre les Auteurs dramatiques et Directeur des spectacles des départemens , et se conformer à l'article V de cette même loi , a déposé pour minute audit citoyen HUA le double original de l'écrit sous signature privée relatif à l'impression , fait entre lui et le citoyen MARADAN , libraire à Paris ; lequel écrit , ainsi que la minute de l'acte de dépôt , sont restés en la possession dudit HUA l'un des notaires soussignés.

Les exemplaires souscrits du nom de l'Auteur sont les seuls certifiés véritables. Tous les autres seraient tronqués et contrefaits. Tous contrefacteurs et faussaires seront en conséquence poursuivis comme tels par l'Auteur , qui réclamera contre'eux la justice des loix.

A handwritten signature in cursive script, appearing to read 'Laya', with a large, decorative flourish underneath.

On trouve chez le même Libraire les *dangers de l'opinion* et *Jean Calas* , du même Auteur.

9
ÉPITRE DÉDICATOIRE

AUX REPRÉSENTANS DE LA NATION

CITOYENS LÉGISLATEURS,

Je ne vous fais point un hommage
en vous dédiant ma Comédie : c'est
une dette que j'acquitte. L'AMI DES
LOIS ne peut paraître que sous les
auspices de ses modèles.

P E R S O N N A G E S.

M. DE VERSAC , ci-devant VANHÔVE.

Baron.

Madame DE VERSAC, sa femme.	Made. SUIN.
--------------------------------	-------------

M. DE FORLIS, ci-devant Marquis.	FLEURY.
-------------------------------------	---------

M. NOMOPHAGE.	SAINT-PRIX.
---------------	-------------

FILTO, son ami.	SAINT-PHAL.
-----------------	-------------

DURICRANE, journaliste.	LAROCHELLE.
-------------------------	-------------

M. PLAUDE.	DAZINCOURT.
------------	-------------

BENARD, homme d'affaires de M. Forlis.	DUPONT.
---	---------

Un OFFICIER et sa suite.	DUNANT.
--------------------------	---------

Domestiques de M. de Versac.

*La Scène est à Paris, dans la maison de M de
Versac.*

Le Théâtre est éclairé.

L'AMI

L'AMI DES LOIS.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

M. DE VERSAC FORLIS.

M. DE VERSAC.

Vous avez vu ma fille ? au moins je suis tranquille,
Elle est mieux : sa santé m'inquiétait ; la ville ,
Tout son ennui , le train qui règne en ma maison
Où vos petits messieurs , héros en déraison ,
Veulent régir la France , et ma table , et ma femme ;
Ce fracas allait mal aux goûts purs de son ame.
Tout son cœur a bientôt revolé vers les champs :
Chez sa tante du moins livrée à ses penchans ,
Elle n'écoute pas les discours emphatiques
De ces nains transformés en géans politiques.
Elle y cultive en paix votre idée et son cœur.
Mais je vous le redis, Forlis , avec douleur ,
Leurs fonds sont rehaussés ; vos quinze jours d'absence
Aux dépens de la vôtre ont grossi leur puissance :
Madame de Versac en est ivre , et je crains
Pour ma Sophie et vous , mon cher , bien des chagrins.

FORLIS.

J'ai votre aveu , le sien.

VERSAC.

Ma parole ! elle est sûre :

A

Je la tiendrai.

F O R L I S.

Tant mieux. Ce mot seul me rassure :
Car je vous vis toujours maître dans la maison.

V E R S A C.

Le bon temps est passé.

F O R L I S.

Vraiment ! et la raison ?

C'était un grand abus !

V E R S A C.

La chance est bien changée.
Ma femme était soumise ; elle s'est corrigée :
Elle acquiert , mais beaucoup de résolution :
Et c'est , mon cher monsieur , la révolution
Qui m'ôte avec mes droits ceux que j'eus sur son ame.

F O R L I S.

Oh ! le tour est piquant !

V E R S A C.

J'avais contre madame
Deux grands torts : j'étais noble , et de plus son mari.

F O R L I S.

Vous voilà du premier comme moi bien guéri.

V E R S A C.

L'héritage , Forlis , que je tiens de mon père
Était en fonds d'honneurs et non en fonds de terre.
Les ayeux de ma femme en titres moins brillans ,
En bons contrats de rente , étaient plus opulens.
La fortune , illustrée alors par ce mélange ,
Payait la qualité qui vivait de l'échange ;
C'était bien. Comme noble ensemble et comme époux ,
J'avais double pouvoir sur ses vœux , sur ses goûts :
J'ordonnais : mais , mon cher , il faut voir la manière
Dont regimbe à présent sa hauteur roturière !
Madame veut avoir aussi sa volonté :
Et comme tous les biens viennent de son côté ,
Elle sait de ses droits s'en faire sur sa fille.
Si je parle en époux , en vrai chef de famille
Tout est perdu pour moi ! vos régénérateurs
Des vices sociaux ardens dépurateurs ,
Pour qui la nouveauté fut toujours une amorce ,
Ont , vous le savez bien , décrété le divorce....

(3)

F O R L I S.

Oui.

V E R S A C.

Je suis roturier déjà de leur façon.
Ma femme en me quittant peut me rendre garçon.

F O R L I S.

Vous êtes gai , vraiment , pour un aristocrate !

V E R S A C.

Moi j'enrage , et me tais : car enfin que j'éclate ;
Puis-je changer , après bien des cris , bien des frais ,
La tête de ma femme ainsi que vos décrets ?

F O R L I S.

Non... On tient donc toujours bureau de politique !

V E R S A C.

Oui , c'est à qui fera ses plans de république.
L'un dans sa vue étroite et ses goûts circonscrits ,
Claquemure la France aux bornes de Paris :
L'autre plus décisif , plus large en sa manière ,
Avec la France encor régit l'Europe entière :
L'autre , en petits états coupant trente cantons ,
Demande trente rois , pour de bonnes raisons ?
Et tous jouant les mœurs , étalant la science ,
Veulent régénérer tout , hors leur conscience.

F O R L I S.

Le portrait est fidèle entre nous , mais je voi
Que vous vous alarmez un peu trop tôt pour moi.

V E R S A C.

Vous ne doutez de rien

F O R L I S.

Votre femme....

V E R S A C.

En est folle ,

Et compte bien un jour par eux jouer un rôle.
Vous qui trouvez tout bien , monsieur l'homme sensé ,
Qui voyez tout debout quand tout est renversé ,
Qui vantez , adorez dans votre folle ivresse ,
La révolution ainsi qu'une maîtresse ,
Dites....

F O R L I S.

Vous m'attaquez ? si je vais riposter ,
Nous finirons encor , Versac , par disputer.

A 2

(4)

Faut-il qu'à mon retour madame me surprenne...

V E R S A C.

Je suis ici tout seul, ainsi donc point de gêne.

F O R L I S.

Votre femme....

V E R S A C.

Est au club à faire des décrets....

Or, maintenant lisez ceci.

(Il lui remet une lettre.)

F O R L I S, (l'ouvrant.)

Coblentz ! après ?

V E R S A C.

Ils viennent.

F O R L I S.

Qui ?

V E R S A C.

Les rois, l'Europe qu'on irrite.

F O R L I S.

Vous m'effrayez ! les rois !

V E R S A C.

Eux, monsieur, et leur suite.

La loi, par votre illustre et docte invention,
Est du vœu général toute l'expression;
Toute la volonté de l'Europe alarmée
Par cent bouches à feu va vous être exprimée.

F O R L I S.

Allons !

V E R S A C.

Un manifeste adroit, bien détaillé,

Et d'une bonne armée au besoin appuyé
S'imprime, qui pesant dans un juste équilibre
Les droits des souverains et ceux du peuple libre....

F O R L I S.

De vos rois apportant la dernière raison,
Nous va fonder des loix à grands coups de canon.

V E R S A C.

On veut vous éclairer, et non pas vous détruire;
Vous nous abattez tout, on vient tout reconstruire;
Commerce, industrie, arts, tout tend à s'abîmer....

F O R L I S.

Et grâce à vos pandours tout se va ranimer ?

V E R S A C.

Mais tous nos droits d'abord.

F O R L I S.

Pour de vains privilèges

Verrez-vous sans effroi ces hordes sacrilèges,
Rougir le sol français du sang de nos guerriers ?

V E R S A C.

Non, s'ils sont teints de sang j'abjure nos lauriers.
 Je suis, puisqu'aujourd'hui tout noble ainsi se nomme,
 Aristocrate, soit ; mais avant honnête homme.
 Je ne saurais me faire à votre égalité ;
 Mais j'aime mon pays, je ne l'ai point quitté.
 Et, s'il faut franchement dire ce que j'éprouve
 Sur tous nos émigrés ; mon cœur les désapprouve.
 Mais dans l'ame, comme eux, gentilhomme français,
 Je puis, sans les servir, attendre leurs succès.

F O R L I S.

Vous attendrez....

V E R S A C.

La France, antique monarchie,
 République ! vrai monstre ! enfantement impie
 Qui ne se vit jamais !

F O R L I S.

Que vous verrez.

V E R S A C.

Allons ! ...

Un état sans noblesse ! . . . il faut des échelons
 Pour monter.

F O R L I S.

Nous marchons dans une route égale.

V E R S A C.

Le dernier citoyen perdu dans l'intervalle
 Pourra-t-il sans patrons, sans voix, sans truchement,
 Des degrés élevés franchir l'éloignement ?

F O R L I S.

Oui, mon cher, et sans peine encor, sans résistance.
 C'était les échelons qui faisaient la distance ;
 Les voilà tous rompus.

V E R S A C.

J'enrage, allons, poussez

Intrépide optimiste !

F O R L I S.

Ah ! vous vous courroucez ?

V E R S A C.

Vous qui voulez , de l'homme étendant le domaine ,
 Dans l'ame d'un Français voir une ame romaine ,
 Rappeliez-vous donc Rome au siècle de Caton :
 L'erreur d'un demi-dieu peut servir de leçon.
 Caton qu'eût adoré Rome dans son enfance ,
 Et dont le sort plus tard déplaça l'existence ;
 Caton qu'un saint amour pour sa Rome enflâma ,
 La voulut reculer au siècle de Numa.
 Des Romains à la sienne il jugea l'ame égale ;
 Il n'avait que pour lui mesuré l'intervalle.
 Il crut n'obtenir rien que d'obtenir beaucoup ;
 Voulant tout exiger , sa vertu perdit tout :
 Sa vertu prépara les fers de Rome esclave ;
 Rome immola César , et fléchit sous Octave.
 Monsieur , je vous renvoie à la comparaison.

F O R L I S.

Je réponds à présent de votre guérison.
 Vous raisonnez ; c'est être à moitié démocrate.
 Ce beau germe perdu sur une terre ingrate ,
 Caton » qu'un saint amour pour sa Rome enflâma ,
 » La voulut reculer au siècle de Numa » ?
 Oui : Caton se trompa. Qu'en pouvez-vous conclure ?
 Qu'il connut la vertu ; mais fort mal la nature.
 Il traita Rome usée et tombant de langueur :
 Comme il eût traité Rome aux jours de sa vigueur.
 Ce vœu fut , j'en conviens , d'un fou plus que d'un sage ,
 D'assouplir la vieillesse aux mœurs du premier âge.
 L'avons-nous imité ? Toutes nos vieilles loix
 Dans leur poudre , aujourd'hui , dorment avec nos rois.
 Nous n'allons pas fouiller ces mines sépulcrales ,
 Ces titres tout rongés de rouilles féodales.
 Le temps et la raison , ces fidèles flambeaux ,
 Vont diriger nos pas dans des sentiers nouveaux ,
 Et des vieux préjugés éclairant l'artifice ,
 Cimenter de nos loix l'éternel édifice.
 Bientôt un même esprit. . .

V E R S A C.

Un même esprit ? Jamais ,
 Tant qu'il existera des intrigans.

F O R L I S.

Eh ! mais

Tout excès a son terme, et l'homme qui sommeille
 Aux purs rayons du jour à la fin se réveille.
 Ce n'est qu'un voyageur par un guide égaré,
 Qui dans le droit chemin sera bientôt rentré.
 Un conducteur plus sûr, sa raison, l'y rappelle :
 L'oreille, le cœur s'ouvre à sa voix immortelle :
 Les sentiers suborneurs bientôt sont délaissés ;
 Les faux guides bientôt punis ou repoussés.

V E R S A C.

Grands mots que tout cela ! le temps, l'expérience
 Vous donne un démenti : mais je perds patience ;
 N'en parlons plus, Forlis... Vous allez voir ici
 Un bon original.

F O R L I S.

Encore !

V E R S A C.

Oh ! celui-ci,

Vous le connaissez bien de nom ; c'est monsieur Plaude.

F O R L I S

Qui ?

V E R S A C.

Cet esprit tout corps qui maraude , maraude
 Dans l'orateur romain, met Démosthène à sec ;
 Et n'est quand il écrit pourtant Latin ni Grec.

F O R L I S.

Ni Français, n'est-ce pas ?

V E R S A C.

Animal assez triste

Suivant de ses gros yeux les complots à la piste ;
 Cherchant par-tout un traître, et courant à grand bruit
 Dénoncer le matin ses rêves de la nuit.
 Dans le champ politique effaçant ses émules,
 Nul ne sait comme lui cueillir les ridicules.

F O R L I S.

J'y suis

V E R S A C.

Vous connaissez les autres : c'est d'abord
 Duricrane, de Plaude audacieux support ;
 Journaliste effronté, qu'aucun respect n'arrête.

A 4

Je ne sais que son cœur de plus dur que sa tête.
 Puis monsieur Nomophage et Filto son ami.
 Filto dans le chemin est le moins affermi;
 Le besoin d'exister, la fureur de paraître
 Le rend sur les moyens peu scrupuleux peut-être.
 Pour monsieur Nomophage, oh! passe encor: voilà
 Ce que j'appelle un homme! un héros! l'Attila
 Des pouvoirs et des loix! Grand fourbe politique,
 De popularité semant sa route oblique,
 C'est un chef de parti. . . .

FORLIS.

Peu dangereux.

VERSAC.

Ma foi,

Je ne sais. . . il vous craint.

FORLIS.

Je le méprise, moi. . .

SCENE II.

Les mêmes, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE (à Versac.)

Monsieur, on est rentré. (*Le domestique sort*)

VERSAC (à Forlis.)

Vous allez voir ma femme.

FORLIS.

Volontiers.

VERSAC.

Je l'entends.

SCENE III.

Les mêmes, Madame VERSAC.

VERSAC. (*à sa femme.*)

Voici Forlis, madame.

Madame VERSAC (*le saluant froidement.*)

Monsieur. . . .

FORLIS (*bas à Versac.*)

Ce froid accueil confirme vos soupçons.

VERSAC (*à sa femme.*)

Je viens de l'informer des puissantes raisons
Qui vous font en ce jour détruire votre ouvrage,
Et de son union rejeter l'avantage;
Mais il ne me croit pas.

Madame VERSAC.

C'est une vérité.

VERSAC.

Je vous dis que madame ainsi l'a décrété.

Adieu. (*Il sort.*)

SCENE IV.

FORLIS, Madame VERSAC.

Madame VERSAC

CES nœuds, Forlis, ne faisaient plus mon compte.
Nous n'en serons pas moins bons amis et j'y compte.
Avec tous vos talens, chef d'une faction
Vous eussiez agrandi vos biens et votre nom;
Quand l'audace est encor la vertu de votre âge,
Quand il fallait oser, vous avez fait le sage;
Faux calculs! vous voyez, avec tous vos talens
Vous restez de côté, tandis que d'autres gens
Moins forts que vous peut-être, auront sur vous la pomme.
Qu'arrive-t-il de là? D'excellent gentilhomme
Qu'on vous vit autrefois, vous voilà comme nous,
Et comme votre ami, monsieur mon cher époux
Qui me faisait sonner si haut sa baronie
Devenu tiers-état, membre de bourgeoisie.
Or l'homme ancien chez vous n'étant pas remplacé
Par les hommes du jour, mon cher, est effacé.

FORLIS.

Si vous aviez l'esprit moins juste, au fond de l'ame,
J'aurais bien quelque droit de m'effrayer, madame.

Madame V E R S A C.

Vous valez mieux, d'accord, que vos rivaux

F O R L I S.

Vraiment !

Vous n'attendez de moi rien pour ce compliment.

Madame V E R S A C.

Mais de l'opinion le thermomètre indique ,

Qu'on doit en trente états couper la république.

F O R L I S.

Vous croyez ?

Madame V E R S A C.

C'est le vœu général à présent.

Votre chère unité sera mise au néant.

Un sublime projet ! c'est le plan du partage !

Quelqu'un m'en fait demain lecture : Nomophage

Qui vient exprès dîner... Mais j'oublie à propos

Que je vais vous parler encore de vos rivaux....

Vous les haïssez bien !

F O R L I S.

Et je m'en glorifie.

Madame V E R S A C.

Pourquoi , Forlis ?

F O R L I S.

Faut-il que je les qualifie ?

Je pardonne au trompé , mais jamais au trompeur.

Madame V E R S A C.

Quoique vous les traitiez avec un peu d'humeur ,

J'aime à vous voir ici tous quatre bien en prise !

Nous vous aurons demain ?

F O R L I S.

Craint-on ce qu'on méprise ?

Oui , madame.

Madame V E R S A C.

Avec eux demain , je vous attends.

F O R L I S.

J'ai rencontré parfois de plus fiers combattans :

Et vaincre ces messieurs n'est pas une victoire.

Un combat sans danger donne un laurier sans gloire.

Mais j'impose au combat une condition ?

C'est que donnant l'essor à mon opinion ,

J'en exerce sur eux le libre ministère.

madame V E R S A C.

Sans gêne. Ils ont d'ailleurs un fort bon caractère.

F O R L I S.

En vérité madame, oui, j'admire comment

Ces messieurs vous ont pu séduire un seul moment !

Madame V E R S A C.

Mais ils sont, croyez moi, patriotes.

F O R L I S.

Madame ,

Descendons vous et moi franchement dans votre ame :

Patriotes ! ce titre et saint et respecté ,

A force de vertus veut être mérité.

Patriotes ! Eh quoi ! ces poltrons intrépides

Du fond d'un cabinet prêchant les homicides !

Ces Solons nés d'hier , enfans réformateurs

Qui rédigeant en loix leurs rêves destructeurs ,

Pour se le partager voudraient mettre à la gêne

Cet immense pays rétréci comme Athènes !

Ah ! ne confondez pas le cœur si différent

Du libre citoyen , de l'esclave tyran.

L'un n'est point patriote , et vise à le paraître :

L'autre tout bonnement se contente de l'être.

Le mien n'honore point , comme vos messieurs font ,

Les sentimens du cœur de son mépris profond.

L'étude , selon lui , des vertus domestiques

Est notre premier pas vers les vertus civiques.

Il croit qu'ayant des mœurs , étant homme de bien ,

Bon parent , on peut être alors bon citoyen.

Compatissant aux maux de tous tant que nous sommes ,

Il ne voit qu'à regret couler le sang des hommes ;

Et du bonheur public posant les fondemens ,

Dans celui de chacun en voit les élémens.

Voilà le patriote ! il a tout mon hommage.

Vos messieurs ne sont pas formés à cette image.

Mais , dites-moi , des deux quel est le favori ?

Madame V E R S A C.

Aucun encor , ma foi.

F O R L I S.

Bon !

Madame V E R S A C.

Je n'ai jusqu'ici

Point de penchant pour eux , et pour eux point de haine.

F O R L I S.

Il faut choisir pourtant.

Madame V E R S A C.

Je choisirai sans peine.

Si le succès s'arrange au gré de vos rivaux
Comme ils l'ont arrangé déjà dans leurs cervcaux ,
Plus digne par son bien d'entrer dans ma famille ,
Le mieux doté des deux , mon cher , aura ma fille.

F O R L I S (*lui baisant la main.*)

Je serai votre gendre.

Madame V E R S A C.

Oui... nous verrons cela.

Pour monsieur mon mari , patience : on saura
Lui prouver que ce monde est une loterie
Où le sort suit sa roue , avec elle varie.
Du haut nom de baron on le vit s'enticher.
Vers de plus grands honneurs , moi , je prétends marcher.
Pour ma fille en un mot puisqu'il n'est plus de princes ,
Je veux un gouverneur de deux ou trois provinces.

F O R L I S (*riant.*)

Oh ! vous ne pouviez mieux terminer le roman.

Madame V E R S A C.

N'est-ce pas ? permettez qu'on vous quitte un moment ?
Je passe chez monsieur.

F O R L I S.

Peut-on vous y conduire ?

(*Elle lui donne la main.*)

Je vais le saluer de son nouvel empire.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FORLIS, BÉNARD.

FORLIS.

ENTRONS ici, Bénard.

BÉNARD.

Monsieur, je vous apporte. . .

FORLIS.

La liste ?

BÉNARD.

En bon état.

FORLIS (*Il prend un papier de ses mains.*)

Elle me paraît forte. . .

Cent cinquante! . . . par jour à vingt sols, c'est je crois. . .

Par jour. . . vingt sols chacun. . . deux cens louis par mois.

BÉNARD.

Moins douze, Monsieur.

FORLIS.

Oui, moins douze.

BÉNARD.

Et quatre livres.

FORLIS.

Et quatre livres: bon.

BÉNARD.

C'est noté dans mes livres.

Ce nombre est un peu cher, Monsieur, à soudoyer!

FORLIS.

C'est doubler son argent que le bien employer.

BÉNARD.

De ces actions-là peu de gens sont capables.

FORLIS.

Vous me jugez trop bien, ou trop mal mes semblables.
Le secret est-il sûr?

B É N A R D.

Oui; mais d'un si beau trait
Qui vous ferait honneur, pourquoi faite un secret,
Monsieur?

F O R L I S.

Mon cher Bénard, faut-il que je vous dise
Que c'est de la vertu faire une marchandise
Qu'étaler au grand jour le bien qu'on dut cacher.
L'opinion est-elle un prix à rechercher?
C'est usurairement placer la bienfaisance
Qu'au delà du bienfait *chercher* sa récompense :
C'est vendre, non donner. Le seul pur intérêt
Qu'on en doive exiger, Bénard, c'est le secret.
Mais suivez moi, voici ce monsieur Nomophage
Et son ami Filto.

B É N A R D.

C'est le couple d'usage.
(*Ils sortent tous deux.*)

S C E N E II.

N O M O P H A G E et F I L T O.

N O M O P H A G E (*Voyant sortir F O R L I S.*)

C O M M E N T diable! Forlis de retour!... ah! tant pis.
Il faut au journaliste en donner prompt avis.
Nous serons bien ici, je vais vous montrer l'acte.
(*Ils s'asseyent à une table.*)

F I L T O.

Du partage?

N O M O P H A G E.

J'en tiens une copie exacte.
Vous savez que déjà le plan est arrêté.

F I L T O.

Oui, je sais même encor comme on vous a traité.

N O M O P H A G E.

J'ai su faire valoir mes services extrêmes:
Nous plaçons toujours bien en plaçant pour nous-mêmes.
Mais tant de concurrens!

F I L T O.

Sans doute.

N O M O P H A G E.

Il fallait bien

Nous saigner quelque peu pour force gens de bien,
Bons travailleurs sous nous, troupeau qui nous seconde.
Et qui veut réussir, ménage tout le monde.

Soyons justes d'ailleurs, mon cher : sous l'ordre ancien
Qu'étions-nous vous et moi ? parlons franc ; moins que rien.
Qu'avions-nous ? j'en rougis ; pas même un sol de dettes ;
Car il faut du crédit pour en avoir de faites.

Or, d'un vaste pays maintenant gouverneurs,
Nous aurons des sujets, des trésors, des honneurs,
Nous qui, riches de honte et sur-tout de misère,
N'avions en propre hélas ! pas un arpent de terre.

F I L T O. (*Il lit sur le papier, et suit des yeux
sur la carte géographique.*)

Oui... voyons le travail... Maçon... Beaune... vraiment,
Bon pays pour les vint.

N O M O P H A G E.

Il tombe au plus gourmand.

F I L T O.

Ah ! voici notre lot... on me donne le Maine.

N O M O P H A G E.

Vous allez y manger les chapons par centaine.

F I L T O.

C'est un fort beau pays !... vous avez le Poitou.

N O M O P H A G E.

Oui, mais j'aurais voulu qu'on y joignît l'Anjou.

F I L T O.

Je n'y vois rien pour Plaudes.

N O M O P H A G E.

Eh ! mais, que diable y faire,
D'un fou qui tout coëffé d'un vain système agraire,
Ne fait du sol français qu'une propriété,
Et de ses habitans qu'une communauté ?

F I L T O.

Vous faisiez secte ensemble ?

N O M O P H A G E.

En politique habile,
J'use d'un instrument, tant qu'il peut m'être utile.

Un moment, comme lui, je fus *agrainien* ;
 Mais pourquoi c'est qu'un champ vaut toujours mieux que rien
 Aujourd'hui du Poitou puissant seigneur et prince,
 Je laisse là le champ pour prendre la province.

F I L T O.

Ce plan me paraît bien. Il n'y manque à présent
 Que l'exécution et le succès.

N O M O P H A G E.

Comment ?

F I L T O.

Le Forlis nous travaille, et nous et notre suite
 Avec une vigueur de talens...

N O M O P H A G E.

Qui m'irrite.

Il faut qu'avant huit jours ce Forlis qui nous nuit
 Tombe ou nous : de sa fin notre règne est le fruit,
 Et de l'ordre et des loix ces fidèles apôtres
 Sont les amis du peuple, et ne sont pas les nôtres.
 Un Forlis, dégagé de toute ambition,
 Ivre de son pays pour toute passion,
 Ne doit être à nos yeux qu'un monstre en politique.
 Ces prôneurs d'unité dans une république
 Sont des fléaux pour nous : un état démembré
 Seul à l'ambition offre un règne assuié.

F I L T O.

Il faut que la vertu cache en soi quelque chose
 Que je ne comprends pas, et qui nous en impose ;
 Mais ce Forlis m'étonne, et j'ai honte entre nous,
 D'être à lui peu semblable, et si semblable à vous.

N O M O P H A G E.

Tête étroite ! une fois poussé dans la carrière,
 Doit-on, comme un poltron, regarder en arrière ?
 Allons, droit en avant, monsieur le viceroi.
 Il faut avoir sa marche, une attitude à soi.
 Dans les flancs de l'airain que la flamme enfermée
 Frappe en se faisant jour notre oreille alarmée,
 J'y consens ; mais plus ferme, et bravant tous les feux,
 Le cœur, sans s'étonner, s'élance au milieu d'eux.
 Les succès sont toujours les vrais fils de l'audace.
 Qui sait oser sait vaincre, et qui craint s'embarrasse,
 Se fourvoie et s'égare au plus beau du chemin.

Il faut, comme un enfant, vous mener par la main.
 La vertu ! c'est sans doute une chose fort belle !
 J'ai, moi qui vous en parle, un grand respect pour elle ;
 Et n'était qu'en ce monde on est mince sans bien,
 Je pourrais, comme un autre, être un homme de bien....
 Duricrane, mon cher, poursuit Forlis, le guette :
 Il n'entendra pas, lui, la redite indiscrete
 D'un obscur sentiment, de ce cri de vertu
 Qui doit toujours se taire une fois qu'il s'est tu.

F I L T O.

Cela n'est pas toujours, quoique cela doive être.
 Ce cri mal étouffé souvent reparle en maître.
 Mais, sans rougir enfin, pouvons-nous partager
 Avec un Duricrane ?

N O M O P H A G E.

Il le faut ménager.

F I L T O.

Qu'avec moi sans détour votre bouche s'explique.
 Dites, que pensez-vous du plan de république ?

N O M O P H A G E.

Du nôtre ? bon pour nous !

F I L T O.

Tenez, entre nous deux,

Quand je suis avec vous, j'ai toujours sous les yeux
 Ces deux prêtres Romains dont parle la satire,
 Qui ne pouvaient jamais se regarder sans rire.

N O M O P H A G E.

Nous pouvons aussi rire, car nous aurons de quoi.
 Mais parlons d'autre chose un peu, ç'a dites-moi ;
 La petite Versac vous tient-elle en cervelle ?

F I L T O.

Selon. Et vous ?

N O M O P H A G E.

Ma foi, j'en rabats bien pour elle ;
 L'empereur du Poitou, digne allié des rois,
 Ne pourra plus descendre à ces liens bourgeois.

F I L T O.

Monsieur le gouverneur de l'un et l'autre Maine,
 Peut trouver dans les cours quelqu'infante, et sans peine.

N O M O P H A G E.

Oui, mais, mon cher Filto, croyez en mes avis.

B

Tenons toujours le dez pour l'ôter à Forlis ,
 Cet enfant là d'ailleurs est unique héritière ,
 Et si quelque démon, (*ce que je ne crains guère*) ,
 Brisait contre un écueil notre empire et nos vœux ,
 Son bien dans le naufrage aiderait l'un des deux.
 Pour moi , votre rival , je verrai sans colère ,
 Le bonheur d'un ami... (*à Part*) , j'ai l'aveu de la mère.

F I L T O.

Et moi donc ; tous les deux soyez unis demain ,
 Je serai satisfait... (*à part*) , on m'a promis sa main.

S C E N E III.

Les mêmes, DURICRANE.

N O M O P H A G E.

EH! voici Duricrâne..... accourez, qu'on s'empresse
 A vous féliciter... oh! quel air d'allégresse!
 Vous avez, mon cher cœur, votre part au gâteau.

D U R I C R A N E.

Jé sais... j'accours vers vous, et je suis tout en eau ,
 Vous remarquez ma joie.

N O M O P H A G E.

Où, ta gâté maligne,
 D'un complot découvert nous doit être un doux signe.

D U R I C R A N E.

Ah!... devinez un peu le traître.

N O M O P H A G E.

Le coquin
 Nous aborde toujours un complot à la main.

D U R I C R A N E.

Ce dernier en vaut cent.

N O M O P H A G E.

Enchanteur!... allons, passe.

D U R I C R A N E.

Oh! oui, le ciel sur moi manifeste sa grâce,
 A sauver la patrie il m'a prédestiné!

N O M O P H A G E.

Fais que ton chapelet soit bientôt décliné;

Laisse un peu là , mon cher , le ciel et la patrie.
Ne nous torture plus , parle quand on t'en prie.

D U T I C R A N E.

Il m'a guidé , vous dis-je ?

N O M O P H A G E.

Où donc ?

D U R I C R A N E.

Dans le jardin.

N O M O P H A G E.

Le ciel ! . . . et pour y voir ?

D U R I C R A N E.

Ah ! le diable est bien fin ,

Vous deux qui vous croyez un esprit plus habile ,
Devinez le coupable , on vous le donne en mille.

N O M O P H A G E.

Voyez si ses écarts seront bientôt finis ?

Son nom ?

D U R I C R A N E.

Vous saurez donc . . .

N O M O P H A G E

Son nom ?

D U R I C R A N E.

Monsieur Forlis.

N O M O P H A G E.

Quoi ! Forlis ?

F I L T O.

Prenez garde : oh ! cela ne peut être :

D U R I C R A N E.

On en est sûr , Monsieur , on se connaît en traître.

N O M O P H A G E.

En effet , mon ami , prends garde , il a raison ;
Prends garde . . . Oh ! seulement si de sa trahison
Nous avons , pour l'acquit de notre conscience ,
Je ne dis pas la preuve , une seule apparence !
Ce serait trop heureux !

D U R I C R A N E

Apparence ! . . ah ! bien , oui ?

Complot réel , vous dis-je , incroyable ! inoui !
Cent cinquante ennemis qu'il soutient , sans reproche ,
De ses propres deniers . . . le tout est dans ma poche.

N O M O P H A G E.

Parle , point de longueur.

D U R I C R A N E.

En deux mots , m'y voici ;

A l'invitation je me rendais ici :
 Traversant le jardin , et guettant par routine ,
 J'aperçois un quidam de fort mauvaise mine ,
 Marchant près d'un monsieur qu'à son air , ses habits ,
 Je reconnus bientôt pour monsieur de Forlis.
 Ce quidam , dont la mine aux façons assortie ,
 Dénonçait un agent de l'aristocratie ;
 Le retour un peu prompt de son maître , un instinct ,
 Un rayon , je le crois , qui d'en haut me survint ,
 Tout accrut mes soupçons : « Forlis , me dis-je , à peine
 » Vient-il hors de Paris de passer la quinzaine ;
 » Le voici de retour ! lui parti pour ses bois ,
 » Qui nous avait promis d'être absent tout le mois » .
 Quelque chose est caché sous cette marche oblique.

N O M O P H A G E.

Oui , le raisonnement est clair et sans réplique.
 C'est une tête au moins ! il vous flaire un complot !

D U R I C R A N E.

J'étais né délateur ; épier est mon lot :
 Quand j'ignore un complot , toujours je le devine.

N O M O P H A G E.

Après

D U R I C R A N E.

Après ! . . . Vers eux je marche à la sourdine ;
 J'avance , retenant le feuillage indécrot ,
 Dont le bruit de mes pas eût trahi le secret ;
 Caché par le taillis , l'oreille bien active ,
 Le cou tendu , l'œil fixe , et l'haleine captive ,
 J'écoutai , j'entendis , je vis , je fus content !
 Après un court narré vague et non important ,
 » Bon , dit monsieur Forlis , vos listes sont complètes ;
 » Je garde celle-ci » . Puis , prenant ses tablettes ,
 Il écrivait , les referme , et sans me voir , il sort
 Oubliant sur le banc cette liste . . . Son sort !
 Le nôtre ! que sait-on ? Crac , fuir de ma cachette ,
 Saisir et dévorer cette liste indiscrette ,
 Ce fut pour moi l'éclair ! . . . Voyez , lisez un peu.

(*Il remet un papier à Nomophage.*)

Cent cinquante employés, tous réduits par le jeu,
Du ressort politique, à zero ! cette bande,
Monsieur la soutient seul ! . . . pourquoi ? je le demande.

F I L T O.

Ceci prouve à mon sens bien peu de chose ou rien.
Il faut pour condamner. . . .

D U R I C R A N E.

Lisez

N O M O P H A G E.

Lisons

(*Il lit.*)

« Liste des noms de ceux à qui moi, Charles-Alexandre
» de Forlis, je m'engage à fournir jusqu'au terme con-
» venu une paie de vingt sols par jour, bien entendu
» que de leur part ils rempliront les conventions par
» eux souscrites, et me garderont le secret ».

D U R I C R A N E (*à Filto.*)

Eh bien !

N O M O P H A G E.

Rien n'est plus clair, complot avéré, manifeste !
Vite, il faut dénoncer.

D U R I C R A N E.

C'est fait.

N O M O P H A G E.

Bon.

D U R I C R A N E.

Je suis presté !

J'ai commencé par-là, je repars, on m'attend.

N O M O P H A G E.

Pourquoi !

D U R I C R A N E.

Pour appuyer.

N O M O P H A G E.

Oh ! oui, cours, c'est instant.

Ecoute, bonne idée . . . ! oui . . . , quinze ou vingt copies
A nos fidèles.

D U R I C R A N E.

Bon.

N O M O P H A G E.

Avec art départies ;

Ces listes tout d'abord vont produire un effet... !

DURICRANE.

Du diable ! un bruit d'enfer ! un désordre parfait !
Fiez-vous à mes soins... Oh ! j'ai de la pratique :
Des émeutes à fond je connais la tactique.

FILTO.

Forlis est accusé, ne passez point vos droits,
Et sans les prévenir laissez parler les loix.

DURICRANE.

Les loix ! les loix... ce mot est toujours dans leurs bouches !
Avec des juges vifs et prompts comme des souches,
Laissez parler des loix, qui se tairont toujours !
Non, il faut de la forme accélérer le cours.

NOMOPHAGE.

Bien dit.

DURICRANE.

J'ai dénoncé dans moins d'une quinzaine
Huit complots coup sur coup, c'est quatre par semaine !
Peu de bons citoyens, sans me vanter, je crois,
En ont su découvrir tout au plus un par mois.
Bon ! ... mes yeux n'ont été que des visionnaires !
Mes complots (vrais complots d'élite !) des chimères !
Mes accusés le soir sortoient tous des prisons,
Et moi, j'étais gibier à petites maisons.
Je cours à notre affaire.

NOMOPHAGE.

Attends, que je te suive.
On s'entend bien mieux deux, et la marche est plus vive.
Sansadieu, mons Filto ; nous reviendrons.

SCENE IV.

FILTO (seul.)

MA foi

Cette affaire pour eux me cause quelque effroi.
Je n'y veux point entrer : puis
Qu'ils démêlent entr'eux, s'ils peuvent, la fusée...
Ces deux enragés là, Nomophage sur-tout,

Ont fait un intrigant de moi , contre mon goût.
 J'étais né pour la vie honnête et sédentaire.
 C'est le plus grand des maux qu'être sans caractère.
 Dans les nœuds des serpens je suis pris... aujourd'hui
 Remplissons notre sort , je n'ai qu'eux pour appui.
 Hélas ! que ne peut-on , d'une marche commune ,
 En restant honnête homme aller à la fortune !

Fin du second Acte,

A C T E I I I .

SCENE PREMIERE.

FILTO , NOMOPHAGE.

F I L T O .

OUI , je vous le répète , oui , je tremble pour vous ,
 Qu'il ne vous faille enfin parer vos propres coups.

N O M O P H A G E .

Trembler ! voilà votre art , mon cher ! sottes alarmes !

Car enfin contre lui n'avons-nous pas des armes ?

Je mets la chose au pis , et ma haine y consent ;

Forlis est cru coupable et se trouve innocent.

Bon ! ses accusateurs ont tort ? erreur nouvelle.

Ils se sont égarés , oui , mais c'était par zèle.

Leur terreur , quoique fausse , était un saint effroi ,

Et le salut du peuple est la suprême loi.

Fort bien : mais cet effroi , selon vous , salutaire ,

F I L T O .

Ne peut être excusé qu'autant qu'il est sincère ,

Et quoique enfin du peuple ordonne l'intérêt ,

S'il frappe l'innocence il n'est plus qu'un forfait.

N O M O P H A G E.

Filto, trêve à la peur, ou trêve à la morale :

F I L T O.

Votre accusation, je suppose, est légale :
Mais la route secrète où vous vous enfermez ,
Ces doubles de la liste avec tant d'art semés ,
Est-ce légal aussi ?

N O M O P H A G E.

C'est où je vous arrête.

Notre marche est plus sûre en ce qu'elle est secrète.
Qui diable voulez-vous qui la trahisse ? rien.
Les doubles de la liste ? ... oui, dangereux moyen.
Si j'avais dans la main des travailleurs timides ;
Mais ce sont gens de choix que les miens , sûrs, solides ,
Gens à principes !

F I L T O.

Bon ; mais tous ces aguerris
N'ont pas eu fort souvent affaire à des Forlis.

N O M O P H A G E.

Dans les jardins déjà les groupes verbalisent :
D'un feu toujours croissant les têtes s'électrisent :
L'affaire est retournée , augmentée , il faut voir
Des oisifs curieux les vagues se mouvoir !
Ce que c'est que l'esprit public ! comme il se monte !

F I L T O.

L'esprit public ! un groupe abusé ! ... quelle honte !
Quel excès de délire et de corruption !

N O M O P H A G E.

Bon ! toujours étonné de la perfection !
Puis-je de mon esprit resserrant l'étendue ,
Jusqu'à votre horizon rapetisser ma vue ?

F I L T O.

Laisser sécher son cœur ! l'endurcir à ce point !

N O M O P H A G E.

Prodige !

F I L T O.

Et sans remords ?

N O M O P H A G E.

Je ne les connais point.
Des hauteurs de l'estime où le Forlis s'élève ,
Il faut qu'il tombe enfin ! Tout mon sang se soulève ,

De voir que son orgueil me confond aujourd'hui.
Avec ces flots d'humains roulant autour de lui,
Parmi cent factieux obscurs, et sans courage ;
Ce monsieur en enfant veut traiter Nomophage !
Tout beau : monsieur Forlis, vous qu'on dit si sensé,
Vous saurez ce que peut l'amour-propre offensé.

F I L T O.

Faut-il qu'il rende l'âme implacable , inhumaine ?

N O M O P H A G E.

Eh quoi ? tout vient ici justifier ma haine.
Car outre que sa chute aide à notre projet,
Forlis, s'il n'est coupable, est au moins bien suspect,
Bien mieux que vous pour lui, contre lui l'écrit plaide.

F I L T O.

Eh bien ! laissez agir la justice.

N O M O P H A G E.

Je l'aide.

Est-ce donc un grand mal ?

F I L T O.

Est-ce l'aider , grand Dieu !

Que lui forcer la main ?

N O M O P H A G E.

Mon cher Filto, pour peu

Que vous perdiez de vue encor votre personne ,
Vous êtes ruiné ; moi, je vous abandonne ,
Au parti modéré dont vous serez l'espoir.
Esprit lourd, endurci, vous ne voulez pas voir
Que Forlis est un noble , et que tout titulaire
Ne se convertit point au culte populaire,

F I L T O.

Mais Forlis. . .

N O M O P H A G E.

Le serpent, constant dans ses humeurs ?
Change de peau, jamais il ne change de mœurs.
Ecoutez, mons Filto, redressez ce langage,
Ou votre nom soudain est biffé du partage.
Un mot encore. Il faut vous dicter tous vos pas,
Pour que votre air, vos yeux ne vous trahissent pas.
Quand *Duricrâne* ici paraîtra dans une heure,
Vous verrez le Forlis en état et demeure
D'arrestation

(25)

F I L T O.

Quoi ?

N O M O P H A G E.

Vous vous troublez déjà.

Allons , un maintien ferme et point de pâleur. . . là.
Le voici : taisons - nous.

F I L T O.

Voici la compagnie.

S C È N E II.

Les mêmes , FORLIS , M. et Madame VERSAC.

Madame VERSAC. (*bas à NOMOPHAGE.*)

NOUS verrons votre plan à quelque heure choisie.
Vous l'avez ?

N O M O P H A G E.

Dans ma poche.

Madame V E R S A C.

Il faut pour l'examen ,

Du temps. . . Nous parlerons aussi de votre hymen.

S C È N E I.I.I.

Les mêmes , M. P L A U D E.

Madame V E R S A C.

EH ! comment donc ? voici monsieur Plaude !

V E R S A C. (*bas à Forlis,*)

En personne !

C'est l'inquisition.

Madame V E R S A C.

L'ingrat nous abandonne ?

P L A U D E.

Le service public. . .

Madame V E R S A C.

Vous excuse.

P L A U D E. (*lui remettant une brochure.*)

Voici

Ma dissertation nouvelle : celle-ci

J'ose croire, madame, aura quelque influence,

Elle doit, pour son grand bien, bouleverser la France.

F O R L I S.

Pour son grand bien, monsieur ?

P L A U D E.

Oui, monsieur, en deux mots

La voici : je remonte à la source des maux.

Il n'en est qu'une.

F O R L I S.

Bon !

P L A U D E.

Une seule ; elle est claire.

C'est la propriété !

F O R L I S.

Je ne m'en doutais guère.

P L A U D E.

De la propriété découlent à longs flots

Les vices, les horreurs, messieurs, tous les fléaux.

Sans la propriété point de voleurs, sans elle

Point de supplices donc, la suite est naturelle.

Point d'avares, les biens ne pouvant s'acquérir ;

D'intriguans, les emplois n'étant plus à courir ;

De libertins, la femme acorte et toute bonne

Etant à tout le monde, et n'étant à personne.

Point de joueurs non plus, car, sous mes procédés,

Tombent tous fabriquans de cartes et de dés.

Or je dis : si le mal naît de ce qu'on possède,

Donc ne plus posséder en est le sûr remède.

Murs, portes et verroux nous brisons tout cela.

On n'en a plus besoin dès que l'on en vient là.

Cette propriété n'était qu'un bien postiche.

Et puis le pauvre naît dès qu'on permet le riche.

Dans votre république un pauvre bêtement

Demande au riche ! abus ! dans la mienne il lui prend.

Tout est commun : le vol n'est plus vol ! c'est justice.

J'abolis la vertu pour mieux tuer le vice.

F O R L I S.

La modération n'est pas votre défaut.

N O M O P H A G E (*regardant Forlis.*)

Tant mieux ; les modérés ne sont pas ce qu'il faut.

F O R L I S.

Si ce mot dont souvent l'on peut faire une injure ,
 Désigne en ce moment ces gens froids par nature ,
 Ces égoïstes nuls , ces hommes sans élans ,
 Endormis dans la mort de leurs goûts nonchalans ,
 Et de qui l'existence équivoque et flétrie ,
 D'un inutile poids fatigue leur patrie ;
 Je hais autant que vous ces honteux élémens
 D'une nature inerte, obscurs avortemens ;
 Mais si vous entendez par ce mot , l'homme sage ,
 Citoyen par le cœur plus que par le langage ;
 Qui contre l'intrigant défend la vérité ,
 En dût-il perdre un peu de popularité ,
 Sert , sachant l'estimer et par fois lui déplaire ,
 Le peuple pour le peuple et non pour le salaire ,
 Patriote , et non pas de ceux-là dont la voix
 Va crier *Liberté* jusqu'au plus haut des toits ;
 Mais de ceux qui sans bruit , sans parti , sans systèmes ;
 Prêchent toujours la loi qu'ils respectent eux-mêmes.
 Si fuir les factions , c'est être modéré ,
 De cette injure alors j'ai droit d'être honoré !

P L A U D E (*bas à Nomophage*)

Quel est donc ce monsieur ? un ci-devant sans doute.

N O M O P H A G E.

(*Haut*).

Moi , les gens sans parti sont ceux que je redoute.

F O R L I S.

Oh ! c'est par modestie et non de bonne foi
 Que ces gens-là , monsieur , vous donnent de l'effroi ;
 Et , sans citer des noms que personne n'ignore ,
 Nous en savons tous deux de plus à craindre encore.

N O M O P H A G E.

Moi , je ne connais point....

F O R L I S

Si j'étais indiscret. . .

N O M O P H A G E.

Sont-ce ces paladins , armés pour un décret ?
Ces héros d'outre-Rhin , ces puissances altières.

F O R L I S

Vous les cherchez trop loin par-delà nos frontières.
Non , les miens s'aiment trop pour nous quitter ainsi.
Ces prudens ennemis sont près de nous , ici.
Ce sont tous ces jongleurs , patriotes de places ,
D'un faste de civisme entourant leurs grimaces ;
Prêcheurs d'égalité , pétris d'ambition :
Ces faux adorateurs , dont la dévotion
N'est qu'un dehors plâtré , n'est qu'une hypocrisie :
Ces bons et francs croyans , dont l'âme apostasie ,
Qui pour faire hair le plus beau don des cieux ,
Nous font la liberté sanguinaire comme eux.
Mais non , la liberté chez eux méconnaissable
A fondé dans nos cœurs son trône impérissable.
Que tous ces charlatans , populaires larrons ,
Et de patriotisme insolens fanfarons
Purgent de leur aspect cette terre affranchie !
Guerre , guerre éternelle aux faiseurs d'anarchie !
Royautes tyrans , tyrans républicains
Tombez devant les loix , voilà vos souverains !
Honteux d'avoir été , plus honteux encor d'être ,
Brigands , l'ombre a passé : songez à disparaître.

N O M O P H A G E (avec un peu d'embarras.)

Moi , je ne reconnais personne a ce portrait.

F O R L I S

Moi , j'en sais quelques-uns qu'il fait voir trait pour trait.

N O M O P H A G E.

On pourrait en douter.

F O R L I S.

Oui , la glace fidelle
Réfléchit des objets aveugles devant elle.

N O M O P H A G E.

Vous citeriez les noms avec quelqu'embarras.

F O R L I S.

Ma mémoire long-temps ne les chercherait pas.

N O M O P H A G E.

C'est la preuve à trouver qui serait difficile.

F O R L I S.

Mille dans leurs écrits , dans leur conduite mille.

N O M O P H A G E.

Les vrais amis du peuple ainsi sont outragés ;

Mais dans leur conscience ils sont du moins vengés.

F O R L I S.

L'honnête homme pour eux montre moins d'indulgence ,

Il ne sait pas flatter comme leur conscience.

N O M O P H A G E.

Ce prix , que jusqu'ici leur zèle a retiré ,

Prouve que l'intérêt ne l'a point inspiré.

F O R L I S.

Quand un motif est pur , c'est une triste voie ,

Que d'en parler toujours pour faire qu'on y croie :

La vertu sans effort , se doit persuader ,

Et c'est en la cachant qu'on la fait regarder.

S C E N E IV.

Les mêmes , DURICRANE.

N O M O P H A G E.

VENEZ , vous avez part aux traits que Monsieur lance.
 Vous êtes patriote.

D U R I C R A N E (*à voix basse à Nomophage.*)

Ils vont venir.

N O M O P H A G E (*de même.*)

Silence.

P L A U D E.

Laissons cela. Chacun doit voir selon ses yeux.

Vous autres , vous voyez comme des factieux.

On ne fera jamais de vous de bons esclaves.

F O R L I S.

Il faut l'être des loix : sans leurs saintes entraves ,

La liberté , Monsieur , est le droit du brigand.

Le plus libre est des loix le moins indépendant ,

Malheur à tout état où règne l'arbitraire ,

Où le texte fléchit devant le commentaire.

Brutus , du sang des siens , l'a jadis attesté
Et Brutus se pouvait connaître en liberté.

P L A U D E.

Brutus ! c'est tout au plus , lui , qui n'osait dans Rome
Sur un simple soupçon faire arrêter un homme !
C'est bien ainsi qu'on fonde un bon gouvernement.
Non , la délation et l'emprisonnement ;
Voilà les vrais ressorts ! Il ne faut point de grâce :
De l'apparence même au besoin on se passe.
Moi , monsieur , par exemple , oh ! je l'entends au mieux !
Je n'examine pas si c'est clair ou douteux ;
Je vois ou ne vois pas , j'arrête au préalable.
Aussi me direz-vous qu'il échappe un coupable.
Je fournis les cachots.

F O R L I S.

C'est un terrible emploi.

P L A U D E.

Il faut être de fer , il faut que ce soit moi
Pour y tenir , monsieur ; pas un jour ne s'achève
Qui n'apporte avec lui son traître... C'est sans trêve.
Tenez , on en arrête encore un aujourd'hui ;
Je viens de donner l'ordre , on doit être chez lui.
Il est riche , il fut noble ; après ces deux épreuves....

V E R S A C.

J'entends ; cela suffit pour se passer de preuves.

P L A U D E.

Ici , j'en ai.

V E R S A C.

Vraiment.

P L A U D E.

Un écrit de sa main.

D U R I C R A N E (à part.)

Quel contre-temps !

P L A U D E.

J'espère aussi que dès demain

Un bon arrêt....

V E R S A C.

Sitôt !

P L A U D E.

Tout retard est funeste.

Il nous faut un exemple. Aussi je vous proteste
Que je vais de tout cœur soigner ce monsieur-là,

Que je vous certifie un bon traître ! Déjà
Le procès est instruit.

N O M O P A A G E (à part.)

Oh ! la langue indiscrette !

V E R S A C.

Un noble, dites-vous !

P L A U D E,

Oui, son affaire est faite ;

Son nom va circuler bientôt dans tout Paris :

C'est un certain marquis de Forlis.

Madame V E R S A C.

De Forlis !

F O R L I S.

Y pensez-vous, monsieur ? Quel nom osez-vous dire ?

P L A U D E.

Un marquis de Forlis.

F O R L I S.

Etes-vous en délire ?

P L A U D E.

Non, monsieur, c'est son nom, et je le sais fort bien.

Je n'ai pas, ce matin, instrumenté pour rien.

F O R L I S.

Oh ! grand Dieu !

P L A U D E.

J'ai tout fait pour qu'on saisisît le traître.

F O R L I S.

Et l'on va l'arrêter chez lui :

P L A U D E.

Bon, ce doit être

Chose faite à présent.

F O R L I S.

Moi, je vous avertis

Qu'on n'aura pas trouvé chez lui monsieur Forlis.

P L A U D E.

Vous le connaissez ?

F O R L I S.

Oui !

P L A U D E.

Comment un homme sage

A-t-il quelque commerce avec ce personnage ?

F O R L I S.

Monsieur. . . .

Plaude.

P L A U D E.

C'est, entre nous, un scélérat.

F O R L I S.

Eh ! quoi ?

Savez-vous bien, monsieur, que ce Forlis c'est moi ?

P L A U D E.

Est-il possible ? Vous !... Ah ! ah ! que j'ai de honte !

On vous cherche, monsieur, vous ferez votre compte,

Pardon, ou de rester ou de suivre mes pas.

F O R L I S.

Vous pourrez voir, monsieur, que je ne fuirai pas.

P L A U D E.

J'en suis fâché, vraiment : quel dommage !

Un brave homme !

(*Appercevant l'officier et sa suite.*)

Ah, bon ! voici mes gens.

S C E N E V.

Les mêmes, UN OFFICIER, SUITE.

P L A U D E (*à l'officier.*)M ESSIEURS, monsieur se nomme
Monsieur Forlis... Je sors. (*Il s'échappe.*)

F O R L I S.

Oui, messieurs, avancez :

Je suis au fait.

L' O F F I C I E R.

Voici nos mandats.

F O R L I S.

C'est assez :

Quand règne avec les loix la liberté publique,
Ces ordres sont, messieurs, un abus : ma critique
Paraît en ce moment suspecte, je le vois.
Au reste, eût-elle tort, j'obéis à la loi.

V E R S A C.

La liberté, messieurs, qui nous est tant promise,
Doit-elle en un moment être ainsi compromise ?
Que la loi sans rigueur veille à sa sûreté :

C

Double-t-on ses moyens par sa sévérité ?
Souffrez que mon ami , dont vous répond ma
Trouve dans mon hôtel une prison honnête.

FORLIS.

Non , non , plus que la loi n'en accorde ou n'en doit
Forlis ne prétend pas , messieurs , de passe-droit.
Point de rang dans le crime ainsi que dans la peine :
Innocent ou coupable , il suffit , qu'on m'emmène.
Je vous suis.

L'OFFICIER.

Ce mot seul , monsieur , cet air décent ,
Montre moins un coupable en vous , qu'un innocent.
De la loi qui commande , exécuteur fidèle ,
Je ne puis voir agir , ordonner que par elle.
Mais de la loi , monsieur , trop rigoureux agent ,
Dois-je apporter moins qu'elle un esprit indulgent ?
Non , non , je cours pour vous solliciter moi-même ,
Vous faire prisonnier de l'ami qui vous aime ,
Ou le tenter du moins : déjà , sur votre foi ,
Sans cet ordre , monsieur , vous le seriez de moi.
Souffrez que ces messieurs , ainsi que leur escorte ,
Attendant mon retour , restent à cette porte.

VERSAC.

Quel noble procédé ! je ne l'attendais pas.

L'OFFICIER.

Vous avez tort , messieurs : nos citoyens soldats
Ont tous le même cœur , ont tous le même zèle ;
Ces cœurs n'admettent point une vertu cruelle :
Et , jamais endurci d'insensibilité ,
Le courage est toujours chez eux l'humanité.

FORLIS (à l'officier qui sort.)

Monsieur , quoique sur lui l'on décide ou l'on fasse ,
Forlis approuve tout , mais ne veut point de grâce.

S C È N E V I.

Les mêmes , excepté l'Officier et sa suite.

F O R L I S.

MADAME, pardonnez l'éclat inattendu
D'un coup, dont je me sens plus que vous confondu.
Le temps arrachera le voile à l'imposture.

Madame V E R S A C.

Vous ne soupçonnez rien ?

F O R L I S.

Non, rien : cette aventure
Est un mystère encor pour moi comme pour vous.
Mais ces messieurs pourraient en savoir plus que nous ;
De monsieur Plaude ils sont les amis, les apôtres :
Nous avons rarement des secrets pour les nôtres.
Ils sont instruits, sans doute ?

N O M O P H A G E.

Oh ! moi, je ne sais rien.

D U R I C R A N E,

J'ignore tout.

F O R L I S.

Pour moi, j'ai là quelque soutien,
Qui, sans peine, rendra cette attaque inutile :
Il est dans ce moment plus d'un cœur moins tranquille !
Cachant mal de leurs fronts l'indiscret mouvement,
Mes ennemis déjà triomphent hautement.
De ce succès d'un jour, qu'ils goûtent bien les charmes !
Ils pourront dès demain l'expier de leurs larmes.

N O M O P H A G E.

J'agisrais comme vous, sans nul ménagement ;
Mais je vous plains, monsieur, et bien sincèrement :
La réputation sur un soupçon ternie,
Ne peut souvent laver...

F O R L I S.

Ah ! laissons l'ironie.

Ma réputation n'est pas faible à ce point,
Qu'un soupçon la renverse à n'en relever point.

D'une pitié menteuse, épargnez-moi l'injure :
Le travail de vos yeux et de votre figure ,
Ne me séduira pas : agissez hautement,
Et s'il se peut, monsieur, nuisez moi franchement.
Je vous estime peu, je dois en faire gloire.
Ce grand zèle, entre nous, pourrait me faire croire
Que le trait part de vous.

N O M O P H A G E.

Vous penseriez...

F O R L I S.

Pour peu

Que vous niez encor, c'est m'en faire l'aveu.

N O M O P H A G E.

Monsieur.....

(Un domestique paraît avec une serviette).

F O R L I S.

On a servi..... mais oublions à table

Un sujet qui pour moi n'a rien de redoutable.
Ce mystère d'horreur où je suis compromis,
Ne peut être effrayant que pour mes ennemis.

(Forlis présente la main à madame Versac ; tout le monde sort).

Fin du troisième Acte.

A C T E IV.

S C E N E P R E M I E R E.

FILTO, NOMOPHAGE.

F I L T O.

MONSIEUR, encore un coup, vous me l'accorderez.
N O M O P H A G E.

Non, cela ne se peut.

F I L T O.

Nous verrons.

N O M O P H A G E.

Vous verrez.

F I L T O.

Je ne vous quitte pas qu'avant je ne l'obtienne.

N O M O P H A G E.

Veux-tu suivre ma marche ? Il faut changer la tienne,
Mon cher Filto.

F I L T O.

Forlis n'est point coupable.

N O M O P H A G E.

Oh ! non.

F I L T O.

Sa fermeté, Monsieur, son sang-froid m'en répond.

N O M O P H A G E.

La peste ! quel esprit profond ! comme il discerne !

Si ce n'était ici qu'un chef bien subalterne,

Un mince conjuré, bon ! par exemple... toi !

Nous eussions dans ses yeux lu des signes d'effroi.

Mais Forlis !

F I L T O.

Il n'est pas coupable, je le gage !

N O M O P H A G E.

Et la liste ?

F I L T O.

La liste ! eh bien ! cet assemblage
De noms tous inconnus peut bien être innocent ?

N O M O P H A G E.

Innocent !... Soudoyer un parti mécontent
Tu Dieu ! quelle innocence !... ensuite , le mystère ?

F I L T O.

Qu'il soit coupable ou non , avez-vous dû vous faire
Le vil ordonnateur des ressorts qu'aujourd'hui
Duricrâne sous vous fait mouvoir contre lui.

N O M O P H A G E.

Des éclats contre moi , contre le journaliste ,
Vous vous êtes par fois montré moins formaliste.

F I L T O.

Epargnez-moi ma honte.

N O M O P H A G E.

A vous parler sans fard ,
Vous vous convertissez , mon cher , un peu trop tard-
Sachez , l'expérience au moins le persuade ,
Que jamais vers le bien l'homme ne retrograde ;
Sachez qu'un scélérat , moins grand , mais prononcé ,
Vaut mieux que l'être nul dans son néant naë ,
Honnête sans vertu , criminel sans courage ;
Et qu'il faut être enfin Forlès ou Nomophage.

F I L T O.

Continuez , Monsieur.

N O M O P H A G E.

Prenez votre parti.
D'honneur vous aurez beau jouer le converti ;
Dans un cœur corrompu ces revoltes sont vaines.
Un feu contagieux circule dans vos veines.
La fièvre des honneurs , des rangs et des succès ,
Ravage votre sang brûlé de ses accès.

F I L T O.

Reprenez ces honneurs qu'avec vous je partage :
J'achète trop , Monsieur , leur funeste avantage..

N O M O P H A G E.

Vous serez sans ressource.

F I L T O.

Oui.

N O M O P H A G E.

Car vous n'existez..

F I L T O.

Que par le crime, hélas!

N O M O P H A G E.

Et si vous me quittez,

Que vous reste-t-il?

F I L T O.

Rien, pas même l'innocence.

N O M O P H A G E.

J'ai voulu faire en vain de vous une puissance,
 Ce beau gouvernement du Maine est bien tentant!
 Mais le bien met obstacle au zèle repentant.
 N'y pensons plus.... voyez, avant que rien n'éclate.
 Monsieur l'homme de bien encor de fraîche date,
 La vertu vaut son prix, mais vous la payez cher!
 Tenez, j'ai malgré vous pitié de vous, mon cher.
 Vous savez, du néant qui toujours vous réclame,
 J'ai retiré vos pas, sans retirer votre ame.
 Vous êtes mon ouvrage, et sans vous irriter,
 Je ne rappelle pas cela pour me vanter.
 Qu'est-ce que ton remords, Filto? faiblesse pure!
 Et je veux t'en convaincre; écoute la nature,
 Qui, sur ce pauvre globe, où le sage et le fou
 Passent comme l'éclair, et vont je ne sais où,
 A des germes confus jetté la masse entière,
 Laisse en ses élémens se heurter la matière;
 Les atomes divers au hasard s'accrocher,
 Et selon leurs penchans se fuir ou se chercher.
 Que des germes, épars dans leur cours nécessaire,
 D'embrions monstrueux viennent peupler la terre,
 Ou bien se composant d'élémens épurés,
 Organisent ces corps par nous tant admirés,
 Les formes ne sont rien, le grand but c'est la vie.
 Pourvu qu'au mouvement la matière asservie
 Dans son cours productif roule éternellement,
 Elle vit, elle enfante; il n'importe comment.
 Que les trônes croulant dans l'océan des âges,
 S'abiment, illustrés par de brillans naufrages,
 Que l'eau, cédant au feu, s'élance des canaux,
 Que les feux à leur tour soient chassés par les eaux.

Dans ces traits variés j'admire la nature.
 L'édifice est entier sous une autre structure ,
 Rien ne se perd , s'éteint , tout change seulement.
 L'on existait ainsi , l'on existe autrement.
 Le soleil luit toujours , sa chaleur épandue
 D'esprits vivifiants embrase l'étendue ,
 Et ce globe tournant , vers son pôle applati ,
 Décrit , sans se lasser , son orbe assujéti.

F I L T O .

Bon : généralisez dans vos affreux systèmes :
 La cause et les effets , les biens , les maux extrêmes ;
 L'homme occupé du tout , des détails écarté ,
 Se dispense aisément de sensibilité.
 Séchez bien votre cœur.

N O M O P H A G E .

J'en voulais donc conclure
 Que dix siècles et plus , cette bonne nature
 A vu sans s'émouvoir , cent brigands couronnés
 Mener comme un troupeau , les peuples enchaînés ,
 Et que tu nous verras à notre tour nous-mêmes
 Nous parer de leur sceptre et de leurs diadèmes ,
 Poursuivre qui nous hait , perdre nos ennemis ,
 Sans que l'ordre du monde en rien soit compromis.

F I L T N .

Ainsi point de vertus , voilà la conséquence.
 Qui veut les pratiquer admet leur existence.
 L'homme de bien jamais ne descend dans son cœur
 Sans courber tout son être aux pieds de son auteur ,
 Ne parcourt depuis lui la chaîne universelle
 Que pour admirer mieux la sagesse éternelle ,
 L'immuable harmonie et l'ordre et l'équité ,
 Qui de ces grands ressorts règle l'immensité ,
 Et des perfections de cet ordre suprême
 En conclut le devoir d'être parfait lui-même.
 Mais l'homme vicieux , au bien indifférent ,
 Par-tout comme dans lui voit le vice inhérent ,
 Ou plutôt ses discours , dont il sent l'imposture ,
 Pour tromper son remords , blasphèment la nature.

N O M O P H A G E (gaiement .)

Adieu , mon cher Filto.

Malheureux, arrêtez ,

Voyez sur quels écueils vous vous précipitez.

Quel combat imprudent ! d'un côté l'assurance

Qu'au front de l'homme droit imprime l'innocence ;

De l'autre ; l'embarras de la duplicité ;

L'astuce enfin en prise avec la loyauté.

Vous êtes perdu !

N O M O P H A G E.

Soit ! mais pour qu'un mot décide ,

Un homme tel que moi vit et meurt intrépide ,

Tente tout , risque tout , n'apprend point à trembler ,

Ne craint rien en un mot... que de vous ressembler.

Adieu , Filto.

S C E N E II.

F I L T O , (*seul*.)

Q

UEL homme ! un si grand caractère

Tant de corruption ! ô nature !... que faire ?

Sauver Forlis ? comment ? puis-je , vil délateur ,

Tout scélérat qu'il est , trahir mon bienfaiteur ?

A mes yeux éblouis d'une coupable ivresse ,

La trahison toujours parut une bassesse ,

Eile doit l'être encore , et le joug des bienfaits

Est un lien sacré même au sein des forfaits.

Forlis vient !... je ne puis soutenir son approche ;

Sa présence à mon cœur fait un secret reproche !

Chez madame Versac entrons pour l'éviter.

S C E N E III.

F O R L I S , V E R S A C.

V E R S A C.

U

n moment avec moi daignez vous arrêter :

Lorsqu'un soin domestique occupe encor ma femme,
Je veux vous parler seul : il faut m'ouvrir votre ame.
Contez-moi tout , Forlis.

F O R L I S.

Comment donc : vous donnez
Dans des bruits de complots : contes imaginés !

V E R S A C.

Ah ! niez , c'est fort bien ; quoique je sois crédule ,
Je ne le serai point jusqu'à ce ridicule.
D'accepter pour comptant vos refus de parler.
Allons , mon cher Forlis , pourquoi dissimuler
Avec moi , votre ami ? tenez , un gentilhomme
Est toujours gentilhomme au fond du cœur , et comme
Je l'ai dit mille fois , l'habitude chez nous
Bien plus que la nature est tyran de nos goûts ,
Et ces nobles sournois courtisans émérites
Courbant sous vos tribuns leurs faces hypocrites ,
Du patriote vrai n'ont rien que les habits :
Ce sont loups déguisés sous la peau des brebis :
Ces éloges pompeux dont vous fétiez sans cesse
La révolution n'étaient qu'une finesse.
A présent que j'y songe , oui , depuis quelque temps
Vous couvez-là , monsieur , des secrets importants.
Je m'y connais.

F O R L I S.

Beaucoup.

V E R S A C.

Moi m'avoir fait sa dupe

F O R L I S.

C'est étonnant !

V E R S A C.

pour vous cette affaire m'occupe
Mais sans m'inquiéter : vos ennemis jaloux
Ne seront pas de taille à lutter contre vous.
Laissez-moi , mon ami , me réjouir d'avance.
Ainsi donc un seul homme , un Forlis à la France.. :

F O R L I S.

Oubliez-vous , Versac , que vous parlez à moi ?
Que sans notre amitié....

V E R S A C.

Mon ami , je vous croi.

Ne vous fâchez pas.

(43)

F O R L I S.

Soit ; mais c'est me faire injure.

V E R S A C.

Quel est donc cet écrit dont...

F O R L I S.

Invention pure.

S C E N E V.

Les mêmes, un DOMESTIQUE (*accourant d'un air effrayé.*)

L E D O M E S T I Q U E.

(*A Forlis.*)

MONSIEUR! monsieur !

F O R L I S.

Eh quoi ?

L E D O M E S T I Q U E.

Monsieur votre Intendant,

Le front pâle, les yeux égarés, à l'instant
Pour vous parler accourt plein de frayeurs mortelles.

F O R L I S.

Que s'est-il donc passé ?

V E R S A C.

Quelques horreurs nouvelles

En doutez ? qu'il entre.

S C E N E VI.

Les mêmes, L'INTENDANT.

L' I N T E N D A N T.

AH! grand dieu!

F O R L I S.

Quel effroi !

L'INTENDANT.

Pardonnez-moi, je n'en puis plus ?

FORLIS.

Remettez-vous.

L'INTENDANT.

Je 'croi

Que tous ces furieux me poursuivent encore !

FORLIS.

Des furieux ! parlez, qui sont-ils ?

L'INTENDANT.

Je l'ignore.

Oui, des brigands cruels échappés de l'enfer,
 Étincelans de feux, tout hérissés de fer,
 Portant un front plus propre à semer les alarmes,
 Plus meurtrier encor que leurs feux, que leurs armes.
 Des monstres étrangers ; (car quel Français jamais
 Fut né pour ressembler aux tigres des forêts.)
 Par d'autres monstres qu'eux envoyés pour détruire,
 Sont chez vous à cette heure où j'accours vous instruire.
 Le feu dévore tout : les combles embrasés,
 Croulent de toute part sur les plafonds brisés.
 J'ai voulu les fléchir : sanglots, larmes, prières,
 Rien, rien n'attendrait ces armes meurtrières !
 Dans des torrens de feu vos murs sont renversés :
 Meubles, glaces, tableaux brûlés ou fracassés.
 Tout périt consumé par une flamme rapide,
 Ou sert de récompense au brigandage avide.

VÉRSAÇ.

Les scélérats !

L'INTENDANT.

Monsieur, ils n'ont rien respecté ;
 Mais à travers les feux pleuvans de tout côté,
 Bravant la mort, bravant le glaive et l'incendie,
 Sur les ais embrasés, d'une marche hardie,
 J'ai couru, j'ai volé vers le détour secret
 Qui mène en son issue à votre cabinet :
 Les brigands et la flamme en respectaient la porte.
 Avec l'aide d'un fer que d'un bras sûr je porte,
 J'ai frayé mon passage, et bientôt ces deux mains,
 Tentant pour vous servir d'honorables larcins,

Sans que mon aïl en fût le complice inutile ;
De vos secrets , monsieur , ont violé l'asyle.
Je repars aussi-tôt de vos papiers saisi :
Je les volai pour vous , je les rends ; les voisi.

(*Il les lui remet.*)

F O R L I S.

Quelle perte de biens que ce trait ne compense !
Je ne vous parle point , Bénard , de récompense ;
La plus digne de vous , le prix le plus flatteur
N'est pas dans mes trésors , il est dans votre cœur.
Bénard , aucun des miens , défendant mon asyle ,
N'est-il blessé du moins ?

L' I N T E N D A N T

Aucun.

F O R L I S.

Je suis tranquille.

(*Forlis fait un signe à l'intendant qui se retire.*)

V E R S A C (*après un moment de silence*).

Vous rêvez ? Votre esprit d'un jour nouveau frappé
De ses illusions sans doute est détrompé ? . . ,
Le voila donc , monsieur , ce magnifique ouvrage !
Voilà ces belles loix ! ces droits du premier âge ,
Du bonheur des états éternels fondemens !
Qu'ont ils produit ? Le meurtre et les embrâsemens ! . .
Vous vous taisez ?

F O R L I S.

Forlis ne sait point se dédire.

Monsieur , retenez bien ce qu'il faut vous redire :
Les hommes dans leur tête ont de quoi tout gâter ;
Mais le bien sera bien quoiqu'ils puissent tenter.
Du coup qui m'atteint seul ma raison se console :
Dans l'intérêt commun mon intérêt s'immole.
Irais-je confondant et le bien et l'excès ,
Quand c'est l'excès qui blesse au bien faire un procès ?
Ou blâmer , comme vous embrassant les extrêmes ,
Des loix que j'approuvai , qui sont toujours les mêmes ?
Non : dussent des brigands les glaives et les feux
Menacer mes foyers et moi-même avec eux ;
Non , jamais les brigands , et le glaive et la flamme

Ne me feront tomber dans l'oubli de mon ame.
Je vivrai, je mourrai le même, exempt d'effroi,
Fidèle à ma raison, toujours un, toujours moi.

V E R S A C.

Non je ne croyais pas qu'un homme droit et sage,
Osât défier ainsi le brigandage ! . . .
Allons, il faut mourir, il faut abandonner
Un monde où la raison ne peut plus gouverner,
Où, poussé dans ces flots d'erreur universelle,
L'honnête homme égaré fait naufrage avec elle. . .
Non, j'enrage, et m'en veux d'être encor votre ami !
Mais, quelle est donc la base où repose affermi
Votre gouvernement ? Où régnaient par lui-même,
Votre cher souverain, ce monarque suprême,
Le peuple vers l'excès par sa fougue emporté,
Fonde sur des débris sa souveraineté ?

F O R L I S.

Le peuple ! allons, le peuple ! Ils n'ont que ce langage !
Tout le mal vient de lui ; tout crime est son ouvrage !
Eh ! mais, quand un beau fruit vient l'immortaliser,
Que ne courez-vous donc aussi l'en accuser ?
Non, non, le peuple est juste, et c'est votre supplice !
Qui punit les brigands ne s'en rend pas complice.
Ce peuple, je dis plus, des fautes qu'il consent,
Des excès qu'il commet est encore innocent.
Il faut tromper son bras avant qu'il serve au crime ;
Revenu de l'erreur, il pleure sa victime.

V E R S A C.

Il est bien temps ma foi !

F O R L I S.

Comme vous, mon ami,
J'aime et je veux des loix ; j'ai plus que vous génie
D'en voir tous les liens chaque jour se détendre :
Mais est-ce donc aux loix enfin qu'il faut s'en prendre ?
L'insuffisance ici n'est que dans leurs soutiens :
Accusez les agens et non pas les moyens.

V E R S A C.

Moi, je m'en prends à tout, aux hommes, à la chose,
Quand tout va mal. . . Pardon je m'emporte sans cause ;
Car après tout, le feu respecte encore mon bien,
C'est le vôtre qui brûle, et vous le trouvez bien.

F O R L I S.

Vous n'avez pas en vous ce qu'il faut pour m'entendre.
Ainsi, laissons cela.

V E R S A C.

Soit ; daignez donc m'apprendre ,
Ce qu'en un tel malheur vous comptez faire ?

F O R L I S.

Rien.

Attendre en paix chez vous Versac ; sous son lien
Un décret, vous savez, m'y tient captif.

V E R S A C.

Sans doute ;

Mais il est d'autres coups que l'amitié redoute.
Ne pourrais-je , Forlis , connaître quels papiers
Bénard vous a sauvés des flammes ?

F O R L I S.

Volontiers,

(*Il les examine*).

Je n'ai point regardé... Voyons... Ô le brave homme !
Voici de bons effets d'une assez forte somme.

V E R S A C.

C'est un vol , entre nous ; que vos soins obligeans
Devraient restituer à ces honnêtes gens

F O R L I S.

Mais ceci vaut bien mieux !

V E R S A C.

Vos titres de noblesse ?

F O R L I S.

Eh ! non. C'est un écrit qu'il faut que je vous laisse ;
Car bien que ces papiers soient au fond innocens ,
On pourrait avec art donnant l'entorse au sens ,
Les tourner contre moi : je puis vous les remettre.
Bien sûr qu'ils ne pourront en rien vous compromettre.

V E R S A C.

Donnez , je ne crains rien.

F O R L I S.

Attendez , ce matin.

Bénard m'en a remis encore un au jardin ,
Je l'ai , je m'en souviens , fermé dans mes tablettes ,
Je vais vous livrer tout.

V E R S A C.

J'ai deux ou trois cachettes
D'où le diable viendra, s'il peut, les enlever !

F O R L I S (*cherchant.*)

Oh ! Oh !

V E R S A C.

Dépêchez donc, qu'avez-vous à rêver ?

F O R L I S.

J'en les trouve point.

V E R S A C.

Bon ! autre allarme encore !

Cherchez donc bien.

F O R L I S.

J'ai beau les retourner ; j'ignore

Ce que j'en ai pu faire.

V E R S A C.

Ah ! Dieu !

F O R L I S.

Point de souci. . . .

Un moment. . . ce matin. . . . ah ! tout m'est éclairci !

Bénard me l'a remis au jardin où je tremble

De l'avoir oublié !

V E R S A C.

Venez, courons ensemble :

En cherchant. . .

F O R L I S.

Inutile : il est bien temps, ma foi !

J'ai vu le journaliste y roder après moi.

V E R S A C.

Ah ! vous êtes perdu !

F O R L I S.

Non, point d'inquiétude :

Mais me voilà guéri de mon incertitude.

Tout est clair à présent, je sais tout, je vois tout ;

Et ce sont vos messieurs qui m'ont porté ce coup.

V E R S A C.

Mais enfin, cet écrit cache-t-il un mystère

Qui...

F O R L I S.

Je puis à présent cesser de vous le taire,

vous

Vous saurez... avant tout, l'autre m'étant ravi,
Je dois tenir sur moi ce papier.

V E R S A C.

Le voici :

F O R L I S.

Sachez... :

S C E N E V I I.

Les mêmes, Madame V E R S A C, F I L T O.

Madame V E R S A C.

N O U S accourons, je suis toute saisie !

V E R S A C.

Comment ?

Madame V E R S A C.

Qu'allons-nous faire ?

V E R S A C.

Expliquez, je vous prie,

Ce grand effroi !

Madame V E R S A C.

Monsieur ; qu'allons-nous devenir ?

V E R S A C.

Allons, des cris encore à n'en jamais finir !

F I L T O (à Versac.)

Monsieur, un de vos gens accourt rempli d'alarmes,

Il a dans son chemin vu des hommes en armes.

Marcher vers votre hôtel : ces flots de furieux

Se grossissent encore en roulant vers ces lieux :

(à Forlis)

fuyez, monsieur.

Madame V E R S A C.

Je tremble, ah ! Dieu !

F O R L I S.

Calmez votre anxiété.

C'est moi, ce n'est que moi qu'on cherche ici, madame !

Pour vous moins exposer je cours au-devant d'eux.

D

V E R S A C.

Non, restez : un décret nous enchaîne tous deux.
 J'ai répondu de vous , je tiendrai ma parole :
 Forlis , de l'amitié commence ici le rôle.
 L'esprit nous divisa , le cœur nous met d'accord
 Versac va partager ou changer votre sort ;
 J'aurais trop à rougir si d'une ame commune.
 J'abandonnais l'ami que trahit la fortune !
 Restez , ces murs et moi pourrons vous protéger.

F O R L I S.

Du peuple qui m'appelle ai-je à craindre un danger ?
 Je puis d'un cœur tranquille affronter sa présence.
 La crainte est pour le crime et non pour l'innocence

V E R S A C.

Du moins en quelque'endroit que vous tourniez vos pas ,
 Vous savez qu'un ami ne vous quittera pas.

Madame V E R S A C.

J'oubliais , on a vu ces hommes plein de rage
 Courir vers la maison de monsieur Nomophage ,
 Lui cet ami du peuple ? hautement l'accuser ,
 D'être ami de Forlis qu'il venait d'excuser ,
 Et la flamme a la main , vouloit dans leur vengeance
 De cette liaison punir sur lui l'offense.

F O R L I S.

Mon ami ! ce trait là sans doute est le dernier !
 C'était le seul affront qui pût m'humilier !
 Eh quoi ! cet homme vil qu'ici je ne supporte
 Qu'avec ces mouvemens de haine franche et forte
 Que jamais l'homme droit ne saurait déguiser
 Au faussaire intrigant qui ne peut l'abuser !
 Lui mon ami ! grand Dieu !

SCENE VIII.

Les mêmes, NOMOPHAGE.

FILTO , (*à part l'apercevant.*)

QUE vois-je ? Nomophage !

VERSAC.

Quoi cet homme à cette heure !

FORLIS.

Est-ce un nouvel outrage ?

FILTO (*à part.*)

Que veut-il ?

NOMOPHAGE.

Mon abord vous surprend, je le voi ?

FORLIS.

Que voulez-vous, monsieur ?

NOMOPHAGE.

Vous sauver.

FORLIS.

Qui ? vous !... moi !

NOMOPHAGE.

Moi même, et ce n'est plus qu'à force de services,
Que je veux désormais punir vos injustices.

FORLIS.

Reprenez vos secours, monsieur, tout à l'honneur,
J'ai brigué votre haine et non votre faveur.

NOMOPHAGE.

Eoutez-moi par grâce, après vous serez maître
D'accepter ce service ou de le méconnaître
Ecou tez.

VERSAC.

Ecoutons, Forlis.

NOMOPHAGE.

On vous poursuit.
Le peuple, je l'ignore équitable ou séduit...

FORLIS.

Séduit : oui, c'est le mot.

N O M O P H A G E.

Demande votre tête.

Je n'ai pu qu'un moment conjurer la tempête ,
 Le croiriez-vous , moi-même en butte à sa fureur ,
 J'ai failli payer cher une honorable erreur.
 De quelques mots sur vous où parlait mon estime
 De notre connoissance on m'osa faire un crime ,
 Ce peuple à des soupçons se laissant emporter ,
 M'accusa d'un honneur que je veux mériter ,
 Nous crut liés ensemble , et la même justice
 Qui me fit votre ami , me fit votre complice.
 Fier d'un titre aussi doux , j'eusse aimé son danger !..

F O R L I S.

Soit.

N O M O P H A G E,

L'orage sur moi n'était que passager.
 Mon entier dévouement au parti populaire ,
 Ma vie a de ce peuple éclairé la colère.
 J'eusse voulu de même en l'enchaînant sur vous.

F O R L I S.

Au fait.

N O M O P H A G E.

Pour un moment j'ai suspendu les coups ;
 Vous êtes accusé : la loi votre refuge ,
 Entre le peuple et vous doit être le seul juge.
 De mes retardemens le peuple , bien-tôt las ,
 Va fondre dans ces lieux ; monsieur , ne tardons pas :
 Fuir , vous cacher ici , double espoir inutile ,
 Et qui de vos amis expoerait l'asile !

F O R L I S.

Ces moyens seraient vils ; je n'en sais prendre aucun ;
 Mvis ou tend ce discours ?

N O M O P H A G E.

Monsieur , il n'en est qu'un ,

Et le seul où je puis fonder quelque espérance.

(BÉNARD accourant du fond du théâtre.)

Hâtez-vous , le temps presse , et le peuple s'avance :
 J'entens d'jà les cris.

N O M O P H A G E

Oublions nos débats :

Oubliez un moment que vous ne m'aimez pas.

De ce public amour que la faveur me donne
 Entourons bien vos jours , couvrons votre personne.
 Je vous suis : ma présence est votre bouclier :
 Nous montrer tous les deux , c'est vous justifier !
 Tout ce peuple envers moi plein de reconnaissance ,
 Dans notre liaison va voir votre innocence.
 Sans regarder la main , acceptez le secours.
 Faites - vous mon ami pour conserver vos jours.
 Je bornerai , monsieur , la grâce que j'envie
 A ce qu'il faut de temps pour sauver votre vie :

FILTO (à part.)

Quel changement ! ô ciel ; Est-ce une illusion !
 Ou d'un génie affreux l'horrible invention ?

VERSAC (à Nomophage.)

Monsieur , votre démarche est généreuse et belle !

(à Forlis.)

Allons , suivons monsieur , ne soyez point rebelle ,

FORLIS.

. . . Je refuse monsieur.

VERSAC.

Forlis, vous résistez ?

NOMOPHAGE.

Mais vous êtes perdu , monsieur , si. . .

FORLIS.

Permettez :

Ce pouvoir sur le peuple , et qui n'est qu'une injure
 Faite à sa dignité , si sa source était pure ,
 Je l'eusse reconnu , je l'eusse révééré ;
 Acceptant vos secours , je m'en fusse honoré.
 » Tout un peuple envers vous plein de reconnaissance ,
 » Dans notre liaison verra mon innocence ?
 » Votre présence enfin sera mon bouclier ,
 » Et nous montrer unis , c'est me justifier ? »
 A merveille , monsieur ! pour qu'on vous puisse croire ,
 Il faut une autre fois montrer plus de mémoire ,
 Vous avez oublié , bien mal adroitement ,
 Ce grand courroux du peuple et son ressentiment ,
 Quand trompé , dites-vous , sur notre intelligence ,
 Il courait chez vous -même en demander vengeance :
 Pour l'honneur de mon être et de l'humanité ,
 Je couvre vos secrets de leur obscurité

Tout pouvoir m'est suspect, s'il n'est pas légitime.
On m'appelle, et je cours présenter la victime.
Restez.

N O M O P H A G E.

Monsieur.

FORLIS (*avec force.*)

Restez. . . vous tous, veillez sur lui.
Sauvez-moi, cher Versac, l'affront d'un tel appui.

N O M O P H A G E.

Non, je veux vous prouver. . .

FOLLIS (*avec plus de force.*)

Restez, je vous l'ordonne.

N O M O P H A G E.

Monsieur. . . .

F O R L I S.

Restez, vous dis-je, ou bien je vous soupçonne.

V E R S A C.

Je vous suivrai donc seul.

FORLIS (*appellant.*)

Picard, Dumont ; Lafleur ;

Venez tous, accourez. (*les trois laquais paraissent.*)

V E R S A C.

Pourquoi cette clameur ?

FORLIS (*aux laquais.*)

J'éprouvai votre zèle et veux le reconnaître.

(*Il leur distribue sa bourse.*)

Tenez, mes bons amis. . . Vous aimez votre maître.

Gardez qu'il sorte. . . Adieu.

(*Il s'échappe.*)

S C E N E IX.

Les mêmes, excepté F O R L I S.

V E R S A C (*le rappelant.*)

F O R L I S ! cris superflus !

Forlis ! ah ! c'en est fait ! Nous ne le verrons plus !

(*il se retire par le côté opposé*)

Madame V E R S A C.

(*A Nomophage.*)

Que va-t-il devenir ! monsieur , je ne puis croire
Ce qu'il pense de vous.... l'ame est-elle assez noire
Pour. . .

N O M O P H A G È.

Le malheur sans doute à ses yeux reproduit
Ces rêves d'un complot qui toujours le poursuit.

Madame V E R S A C.

Le malheur rend injuste ! oui ... venez.... Ah! je tremble :
Du cabinet voisin , suivons des yeux ensemble
Les mouvemens du peuple et cet infortuné
Dont pour toute autre fin le grand cœur était né ! .

(*à Filto*).

Vous , monsieur , au - dehors informez-vous , de gr ce
Je brûle de savoir , et crains ce qui s'y passe.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R É M I È R E.

N O M O P H A G È *seul.*

VOYEZ - MOI ce Filto ! toute une heure mortelle
Sans rentrer ! que fait-il ? Quoi ! pas une nouvelle !
Trois laquais sont partis , rien n'arrive.... ô tourment ! ...
Ce Forlis a pensé m'imposer un moment !
C'est la première fois depuis que je conspire ,
Qu'un homme a sur mes sens su prendre cet empire.
Filto. l'a bien jugé ! Quel est donc ce Forlis
Qui sait trouver mon ame à travers ses replis ? ...
J'ai cru qu'il me suivrait : c'était le coup de maître ! ...
(*Il regarde*).
Personne... Ce Filto ne serait-il qu'un traître ?

Non : d'ailleurs que sait-il ? presque rien , dieu merci !

(*Il écoute*)

On se querelle encor ! . . . J'ai brouillé tout ici ! . .

Ensorcelé Filto , reviendras-tu ? . . . Personne.

Que faire ? m'échapper ? déjà l'on me soupçonne :

Fuir , c'est tout confirmer , c'est me perdre ! . . . ô Forlis !

Moi , j'ai voulu vous prendre , et vous , vous m'avez pris !

Tenons ferme au surplus , le dénouement approche ;

Qu'ai-je à craindre ? sous moi , j'ai des gens sans reproche ,
Sûrs ; nul écrit qui prouve . . Ah ! voici nos époux.

SCENE II.

M. et madame de VERSAC , NOMOPHAGE :

VERSAC.

MADAME , pardonnez mon injuste courroux :
Plaignez , plaignez les maux où mon ame est en proie.

Au jour de la douleur comme au jour de la joie ,

Quand l'amitié gémit , de soi-même vainqueur ,

Garde-t-on l'équilibre et de l'ame et du cœur ?

Je vais , je cours par-tout ainsi qu'une ombre errante ;

J'appelle envain Forlis d'une voix gémissante !

Tout se tait sur son sort , et ce silence affreux

Redouble la terreur de ce jour douloureux !

Ah ! dieu ! dieu ! que je crains ! voyons , sonnez encore :

Quels secrets m'apprendra ce temps que je dévore ?

Madame VERSAC (*au laquais qu'elle a sonné.*)

Aucun n'est revenu ;

LE DOMESTIQUE,

Non , aucun jusqu'ici.

Madame VERSAC,

Le quartier ?

LE DOMESTIQUE.

Est tranquille à présent , dieu merci.

(*Le domestique sort.*)

VERSAC.

C'est bon....tranquille ! et moi , quand pourrai-je enfin l'être !

Le quartier est tranquille ! ah ! ce calme peut-être
D'un orage nouveau n'est qu'un avant-coureur.

MADAME V E R S A C.

Écoutez :

V E R S A C.

On accourt !... ô moment de terreur !

S C E N E III.

Les mêmes , FILTO , UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE (*accourant avec des cris de joie.*)

SAUVÉ ! Sauvé !

V E R S A C.

Qui don c ?

F I L T O.

Forlis !

V E R S A C.

Forlis !

F I L T O.

lui-même.

MADAME V E R S A C.

O bonheur !

N O M O P H A G E (*à part.*)

O revers !

V E R S A C.

O justice suprême !

Vous l'avez défendu ! ... dieu ! laissez-moi courir

L'embrasser le premier, et de joie en mourir !

F I L T O.

L'embrasser le premier ! ah ! le peuple a d'avance

Par mille embrassemens payé son innocence !

V E R S A C.

Le peuple ! ô ciel ! Forlis ?

F I L T O.

il en est adoré !

L'innocent pour ce peuple est un objet sacré !

V E R S A C.

Je veux voir. ...

F I L T O.

Oh ! monsieur, laissez-le sans contrainte

S'entourer de ce peuple et de sa douce étreinte
 Respectez ces transports d'ivresse et de faveur ;
 Ce moment appartient au peuple son sauveur
 Qui de joie en ses bras donne et reçoit des larmes.
 C'est l'heure où de la gloire il goûte tous les charmes
 Plus douce encor pour vous par ce nouveau succès,
 L'heure de l'amitié va la suivre de près.

V E R S A C.

Quel prodige inouï l'a sauvé de la rage....

F I L T O.

Un prodige chez lui de grandeur, de courage ;
 Chez le peuple un prodige à jamais répété
 De justice, d'égards, de sensibilité !
 Tout ce qu'on vit jamais de noble et d'équitable ,
 Tout ce qui fut jamais et grand et respectable ,
 A paru dans une heure entre le peuple et lui !
 Ils ont lutté tous deux de vertus aujourd'hui.
 L'un était digne enfin d'être sauvé par l'autre !

N O M O P H A G E (à part).

Le peuple est son sauveur !... Eh ! quel sera le notre ?

F I L T O.

Je courais sur votre ordre ; à peine descendu
 Je trouve en bas Forlis par le peuple attendu,
 Recueillant ses moyens et son ame en silence.
 Un bruit s'élève alors : soudain Forlis s'élance
 Seul, quand de nouveaux cris par mille voix poussés,
 Font retentir ces mots mille fois prononcés :
 » C'est lui ! c'est lui ! » C'est moi, moi, vous m'allez entendre,
 » Citoyens, on m'accuse, et vous m'allez défendre.
 » Je viens vous dénoncer le plus affreux complot !
 » Citoyens, écoutez ». Tout se tait à ce mot.
 Il reprend : » peuple juste et d'un crime incapable ,
 » L'innocent sous vos yeux, s'avance, ou le coupable :
 » Voyez de l'innocent sous vos coups étendu
 » Sur vous, sur vos enfans tout le sang répandu !
 » Tremblez en frappant l'autre ; assassins, sacrilèges ,
 » Vous violez les loix dans leurs saints privilèges !
 » Nul des deux n'est à vous : sur eux quels sont vos droits ?
 » L'un et l'autre à cette heure appartiennent aux loix ».

Il dit : on le regarde , on balance , on s'étonne ,
 Un groupe d'assassins fond vers lui , l'environne ,
 Les poignards sont levés , les coups prêts de tomber ,
 Votre ami....

V E R S A C.

Juste ciel ! Forlis va succomber

F I N T O.

Non , il en saisit deux , et terrible il s'écrie :
 » J'arrête au nom des loix , au nom de la patrie
 » Ces traîtres dont l'aspect déshonore à-la-fois».
 Des assassins troublés tout le reste frissonne ,
 Se cache dans la foule , et fuit ce dieu qui tonne.
 Déjà six scélérats par le peuple enchaînés
 Dans la nuit des cachots vont être encor traînés :
 Forlis au tribunal veut qu'on les lui confronte ;
 Il marche , il entre. » au peuple , à vous Forlis doit compte ,
 » Magistrats , Je vous salue en vertu de la loi ,
 » De lire hautement vos charges contre moi.
 » Peuple , en vous l'innocent a trouvé son refuge ,
 » L'accusé reparait : redevez son juge ».
 Un acte pour réponse à sa vue est produit :
 » Oui , je le reconnais , dit-il , lisez : » on lit.
 Une liste de noms que cet acte rassemble ,
 Laisse voir un complot et les preuves ensemble ;
 Et montre à tous les yeux que de ses revenus
 Forlis paie en secret cent cinquante inconnus.
 Qui sont-ils ? pour quel but ? et pourquoi le mystère ? ...
 Forlis toujours fidèle à son grand caractère
 Offre des mêmes noms un écrit revêtu
 Qui le lavant du crime , atteste sa vertu.
 On va lire... un cri part. » Laissez laissez ces preuves :
 » Voici d'autres garans , voici d'autres épreuves :
 » Traîtres qui l'accusez , nous voici ! » c'étaient ceux
 Dont les noms sont inscrits dans ces actes douteux ,
 Et qui ravis au crime ainsi qu'à la misère ,
 Venaient tous proclamer et défendre leur père.
 » Oui , Français , criaient-ils , vous lui devez nos bras.
 » Nous n'étions plus sans lui que des enfans ingrats
 » Qui le fer à la main menaçant vos murailles ,
 » Accouraient de la France entr'ouvrir les entrailles.
 » Des devoirs , des vertus par son généreux soin

» Il nous fit une tâche , et bientôt un besoin :
» Pour conserver nos cœurs , nos bras a la patrie ,
» Ses trésors vertueux payaient notre industrie.
» Oseriez-vous punir ce saint emploi des biens
» Qui de vos ennemis vous fait des citoyens »?...
Le peintre , l'orateur n'ont qu'un art infidèle
Pour rendre ce tableau d'ivresse universelle.
C'est d'abord un muet et long étonnement :
Puis des cris d'allégresse , et d'attendrissement.
Ses ennemis sont morts ; son jour enfin commence.
Et l'accusé plus grand qu'entoure un peuple immense
De respect , et de joie , et d'amour enivré ,
Paraît être un vainqueur du triomphe honoré !

V E R S A C.

Vous soulevez le poids qui pesait sur mon ame !

Madame V E R S A C.

J'entends Forlis , je crois.

F I L I O.

C'est lui-même , madame !

S C E N E IV.

Les mêmes , FORLIS. (*l'intendant entre avec lui.*)

V E R S A C (*se jettant dans ses bras.*)

F O R L I S !

N O M O P H A G E (*sur le bord du Théâtre.*)

Quel embarras !

V E R S A C,

Forlis , est-ce bien vous ?

F O R L I S.

Mon ami ! ... Ce moment est encor le plus doux !

Je viens de remporter une grande victoire !

Mais je n'eus de bonheur que celui de la gloire :

Et je sens dans vos bras dont Forlis est lié ,

Que la gloire n'est rien auprès de l'amitié...

(*Appercevant Nomophage.*)

Quel homme vois-je , ô ciel ?

N O M O P H A G E (*à part*)

Soutenons mon audace,

FORLIS (*à Nomophage,*)

Osez-vous bien encor me regarder en face ?

N O M O P H A G E.

Pourquoi non ?

Madame VERSAC (*à Forlis.*)

Quel discours ?

F O R L I S.

Voilà mon assassin !

Il se dit mon ami pour me percer le sein !

Sous ce manteau sacré de ses regards perfides

Il venait diriger le fer des homicides !

Il commanda ma mort ; et pour mieux l'assurer ,

Lui-même il me voulait porter à dévorer !

V E R S A C.

O scélérat !

F I L T O (*bas à Nomophage.*)

Fuyez, fuyez.

N O M O P H A G E (*bas à Filto*)

Moi ! que je fuie !

(*à Forlis.*)

Je ne suis point Filto... Monsieur , la calomnie...

F O R L I S.

Vos amis ont parlé. Les yeux sont dessillés :

Le peuple est là , Monsieur ; il vous connaît. Tremblez !

N O M O P H A G E.

Pensez-vous que ce peuple envers vous si facile

N'ouvre qu'à vos accens une oreille docile ?

Il est là, dites-vous ? j'y vole , il m'entendra :

Si son courroux me cherche ? Un mot le contiendra ;

Mais ma présomption dût - elle être punie ,

Je ne compose point pour racheter ma vie :

Je brave tout mon sort ; et sais envisager

Le prix d'une action bien moins que son danger.

A côté du succès je mesure la chute ;

Et certain de tomber , je marche et j'exécute.

Adieu , monsieur Forlis. Vous pouvez l'emporter ;

Mais j'étais avec vous digne au moins de lutter

(*Il sort*)

S C E N E V.

Les mêmes, (*excepté Nomophage.*)

V E R S A C (*à l'intendant.*)

MONSIEUR, suivez cet homme, et venez nous redire
Si sur le peuple encor sa voix a quelque empire.
(*l'Intendant sort.*)

F O R L I S.

Plaignons de ses talens le déplorable emploi !

F I L T O.

O malheureux Filto quel exemple pour toi !..

Madame V E R S A C.

Ah ! dieu ! que je rougis, Forlis de ma conduite !
Cher Forlis ! les pervers ! comme ils m'avaient séduite !
Aussi, de ce moment, oui, j'abhorre à jamais
La nouvelle réforme autant que je l'aimais !

F O R R L I S.

Non, fuyez cet excès : aimez la, mais pour elle,
Des crimes d'un brigand ne faites point querelle
Au peuple généreux fait pour les détester.
Le factieux l'outrage, il ne peut le gâter.

(*A l'Intendant qui revient.*)

Eh bien ?

S C E N E D E R N I E R E.

Les mêmes, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

De l'intrigant le règne enfin expire.
A séduire le peuple, en vain sa bouche aspire.
Le peuple inexorable alors qu'il est trompé
A couvert de ses cris son langage usurpé.
Vingt bras l'ont enchaîné comme il parlait encore,
Mais d'un sang criminel, de ce sang qu'il abhorre,
Le peuple, déposant son glaive redouté,

Ne veut point de ses mains souiller la pureté ;
Et laissant à la loi le soin de sa justice ,
Le traîne à la prison où l'attend son complice.

Madame V E R S A C (à Filto.)

Destin trop mérité ! Ces éclats scandaleux
De notre liaison ont rompu tous les nœuds ,
Monsieur ; votre présence à Forlis si funeste
Ne peut plus désormais.

F O R L I S.

Souffrez que Monsieur reste.

F I L T O.

Ah ! Monsieur , croyez bien.

F O R L I S.

Oui, soyez rassuré ;

Je sais tout : des méchans vous avaient égaré ;

Oui, contre votre arrêt , Madame , je réclame ;

Monsieur est notre ami.

F I L T O

Ciel !

F O R L I S.

J'ai lu dans votre ame ,

Elle est droite.

F I L T O.

Ah ! sur moi , je n'ose ramener

Les regards que vers vous je viens de détourner.

F O R L I S.

Vous avez dû rougir quand vous étiez coupable :

Le repentir , monsieur , fait de vous mon semblable.

Donnez-moi, votre main.

F I L T O.

Sous le crime abattu ,

Je puis près de vous seul renaître à la vertu .

F O R L I S.

Vous la sentez déjà.

F I L T O.

Votre voix consolante

Rassure et raffermi mon ame chancelante ;

Au sentier des vertus , j'ai besoin d'un soutien ,

Je réponds de mon cœur , si vous êtes le sien.

V E R S A C.

Ce diable d'homme en soi je ne sais quoi renferme ,

Qui , si je m'oubliais , si je n'étais pas ferme ,
Me ferait presqu'aimer sa révolution !

F O R L I S.

Vous l'aimerez.

V E R S A C.

Moi ?

F O R L I S.

Vous. A l'adoration :

V E R S A C.

Si je vous écoutais , votre voix dangereuse. . . .

F O R L I S.

Vous avez l'esprit juste et l'ame généreuse ,
Vous l'aimerez.

V E R S A C.

Ah ! bon , vous me flattez , Forlis. . . .

J'espère bien , madame , et vous l'avez promis ,
N'unir ma fille enfin...

Madame V E R S A C.

Qu'à Forlis ,

V E R S A C.

Bon. Sans cesse ,

Madame , vous vantez l'éclat de la richesse ;
Nous n'en parlerons plus , n'est-ce pas ?

Madame V E R S A C.

De grand cœur. . . ?

Si vous nous laissez là tous vos titres d'honneur.

V E R S A C.

Soit.

Madame V E R S A C.

Recevez , Forlis , l'hommage d'une amie :

Ma tête se perdait , et vous l'avez guérie.

Mon cœur n'entrait pour rien dans cette illusion :

Un faux amour de gloire ; un grain d'ambition

M'avait seul égarée : à ma raison première

Je vous dois mon retour ? je vous dois la lumière

Par qui mes yeux fermés se r'ouvrent dans ce jour :

J'en vais à tous les miens consacrer ce retour.

Du sang et de l'hymen suivre la loi chérie ,

C'est ainsi qu'une femme aime et sert la patrie ;

Puisque dans vos leçons vous nous montrez si bien ,

Que le seul honnête homme est le vrai citoyen.

F I N.

12
1993
L66J4

Laya, Jean Louis
Jean Calas

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

